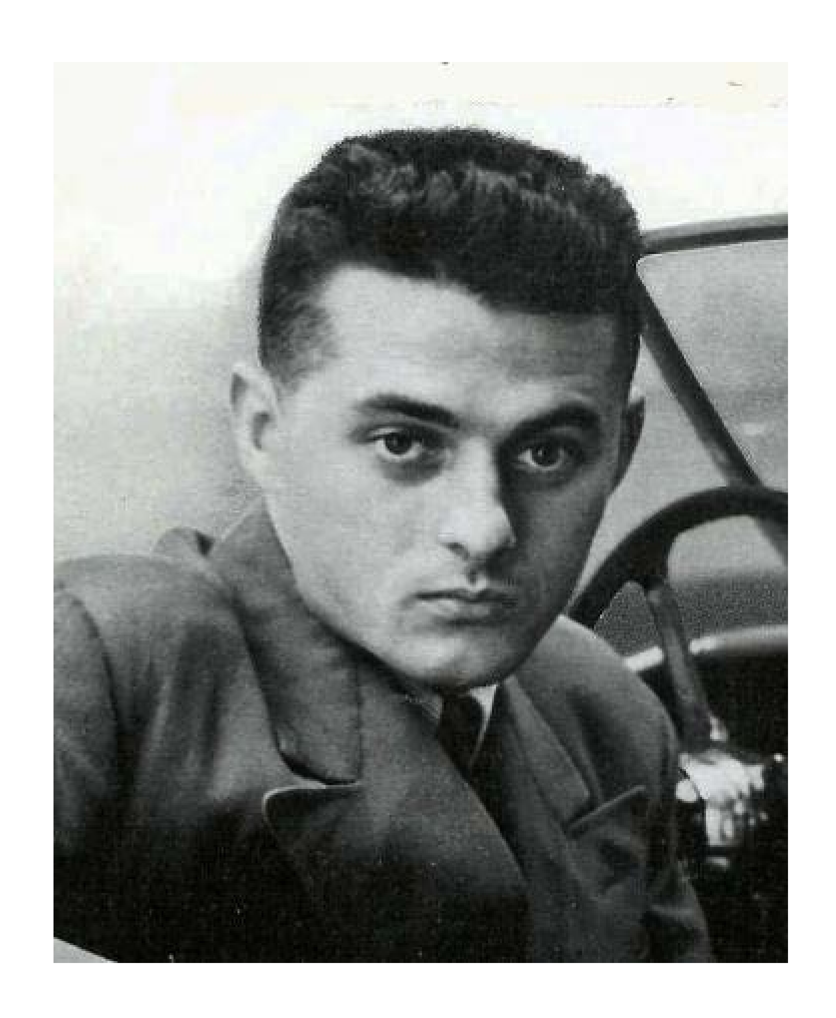
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Roger Nimier

LES ÉPÉES

(1948)

Table des matières

Pour Mahaut

« Surtout, ne vous mentez pas à vous-même. Celui qui se ment à soi-même perd le respect de soi et des autres. Il peut être le premier à s'offenser. On éprouve parfois du plaisir à s'offenser, n'est-ce pas ?... jusqu'à en éprouver une grande satisfaction. Par-là même, on parvient à la véritable haine. »

D.

Ça commence par un petit garçon plutôt blond qui laisse aller ses sentiments. Le visage de Marlène Dietrich, plein de sperme, s'étale devant lui. Sur le magazine grand ouvert, le long des jambes de l'actrice, des filets nacrés s'entrelacent comme la hongroise d'argent sur le calot d'un hussard.

Il se lève et s'approche d'un bureau. Il s'assied. Il ouvre un tiroir. Dans un carnet de blanchisseuse à couverture de moles-quine noire, il cherche la bonne page. Il écrit : 22 mars 1937 : 8. Il tire une barre et additionne 8 au chiffre précédent. Puis il note : 1454, dans une troisième colonne. « Rien ne vaut une comptabilité bien à jour », dit-il à voix basse. Il écarquille les yeux et va se regarder dans la glace. On ne parle pas tout seul, à moins que d'être fou. Cependant, Larousse dit des choses très fortes sur les résultats néfastes du plaisir solitaire. Ils appellent ça le plaisir. Salaud de Larousse.

Le visage de Marlène Dietrich, noyé dans une torpeur cou-pable, se gondole sur le tapis. Il ramasse le magazine et court le déchirer dans la corbeille à papiers. Puis il regarde autour de lui. Il prend une lettre de ses grands-parents, un faire-part de mariage, il les coupe avec des ciseaux et les mélange dans la corbeille. Ensuite, il se penche et renifle d'un air mécontent. Il revient de la salle de bains avec de l'eau oxygénée et de l'eau de Cologne dont il renverse quelques gouttes. Il va remettre en place les bouteilles vides.

Devant le bureau, il rêve ou il boude une minute. Après quoi, il prend sous le carnet de blanchisseuse un cahier

d'écolier, modèle « Impex », couverture grenat richement ornée, dos à tortillon, beau papier glacé à petits carreaux, cent pages aller-retour, format 27 x 15,5. Sur la première feuille, on trouve en caractères d'imprimerie : « Les mémoires d'un âne. Journal pour mil neuf cent trente-sept. » Il déchire le titre. Les croiseurs contre-avions anglais viennent de paraître : c'est une invention pleine d'intérêt. Les derniers tomes de l'histoire de Lavisse sont pourris de mensonges. La guerre va éclater, mais l'Allemagne sera vaincue, Bainville l'a dit. Il pleut, il fait beau. C'est l'ennui, c'est le soleil, c'est Lavisse. Il arrive aux dernières pages qui sont blanches et il écrit :

« Dans un quart d'heure, je vais me tuer. Je m'appelle François Sanders et je suis élève de troisième dans un lycée de la capitale. Je déclare tout de suite qu'on ne trouve pas beaucoup d'élèves qui me soient comparables dans la plupart des matières enseignées. D'autre part, j'ai quatorze ou quinze ans. Il ne s'agit donc pas d'une déception causée par une mauvaise place ou par un chagrin d'enfant. Je suis plus sérieux que la majorité des hommes, ce qui n'est pas difficile. Je connais les bateaux de guerre de tous les pays du monde, chose normale chez un futur officier de marine. J'aime Corneille, mon adorable Corneille, et aussi Proust, Balzac. Tout cela prouve que j'ai passé l'âge de raison. Je le dis pour mémoire.

« Il y aura des taches sur le tapis : cela augmentera la fureur de mon père, si la chose est possible. Notre appartement est grand, bien éclairé, une moquette beige le recouvre entièrement. Si maman était là, ce serait plus difficile. Mais elle n'en saura rien. Autant vaut que notre père soit sur la ligne Maginot. Ensuite, avec de la chance, il y aura la guerre. Les généraux en chef de 1918 étaient colonels en 14. Cette aventure pourrait lui arriver. De toute façon l'ennui d'être le fils d'un homme célèbre est trop grand. Quant à Claude...

« Mes sentiments sont plutôt chrétiens. Le Dieu fera de moi ce qu'il voudra.

« Je ne connais pas beaucoup de femmes, sinon quelques actrices, un ou deux mannequins de mode, une réclame pour les sous-vêtements. À toutes ces maîtresses idéales, je dis : « La barbe. » On trouvera dans le second tiroir de ce bureau un carnet qui laissera mille et mille éclaircissements à ce sujet.

J'ai les cheveux blonds, je déteste les culottes de golf qu'on m'oblige à porter.

« À propos de femmes, j'oubliais de dire qu'un jour, c'était peu de temps après mon arrivée, en entrant sans frapper dans la chambre de Claude, je l'ai vue complètement nue. J'ai été trop bouleversé par mon indiscrétion et par tout ce qu'il y avait de péché dans mon cas pour savoir à quoi m'en tenir sur mes sentiments. Nous n'en avons jamais parlé. D'autant qu'elle se regardait dans la glace. Son affaire n'était pas meilleure.

« Enfin, il y a les filles qui viennent à la maison et qui sont belles. Autrefois, les plus jeunes amies de maman. Dans l'ensemble, elles ne me prendront pas au sérieux avant un temps infini. Je manque de patience : Adieu les belles.

« Je crois que je n'ai rien oublié. Je viens de me relire. C'est un devoir réussi et je pense que j'obtiendrais une bonne note si le sujet de la composition était : « Quelles sont vos réflexions à la veille de vous suicider ? Exprimez-les de la façon la plus touchante que vous pourrez, sous la forme d'une lettre à un inconnu. Faites un plan. »

« D'un autre point de vue, je ne veux pas que ma mort semble frivole. Il faut qu'on sache pourquoi je me suis tué et si on ne l'a pas encore compris, c'est qu'on n'est pas bien malin. Même un élève de troisième ne se tue pas sans raisons.

« Quant à la personne qui trouvera cette feuille, ce sera n'importe qui. Pourquoi pas Claude ? Au fond, je suis charmé qu'on s'intéresse à moi dans le temps qui suivra ma mort et qu'on connaisse mes opinions sur l'artillerie allemande à longue

portée. L'ennui vient de ce que l'artillerie allemande ennuie Claude. Elle donnera ce cahier à son père et ce sera toujours une bonne gaffe de faite. Mon père est le dernier personnage à qui je veuille me confier. Sauveur de la Patrie, tant qu'il voudra, pas confesseur.

« Je vais donc terminer cette affaire. Elle est dans sa chambre avec Bernard Tisseau. Ce garçon profite de sa tendresse, sans engraisser pour autant, je le reconnais. Il ne reste rien pour moi. Ça tombe bien, car toutes les sœurs sont empoisonnantes.

« Aucun rapport entre cette jeune fille et celle avec qui je jouais il y a dix ans. Et puis je suis furieux de son fiancé (tant pis, voilà un point commun entre Sa Terreur le colonel Sanders et moi). Cette espèce de type aux cheveux collés, ses airs patriotiques et charmants, sa bouche onduleuse et blanchâtre, quelle catastrophe. Inutile d'aimer Claude pour détester cet individu. L'aplomb de la jeunesse est inouï.

« Je m'excite pour bien peu de chose. Claude fait ce qui lui plaît. Claude est Claude. Moi, je ne me toquerais pas d'un garçon pareil.

« Je ressens toujours un rien d'émotion quand je vois la tache grasse que ses cheveux gominés ont laissée sur le mur, au-dessus du divan. Ensuite, je regarde le rouge à lèvres de Claude sur la cheminée. Et je pense que ce rouge, petit à petit, finira sur les lèvres de Bernard Tisseau.

« Les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont aucune pudeur.

« Mais c'est le moment de dire adieu aux jeunes filles, à Bernard Tisseau avec son rouge à lèvres qui lui barbouille la figure, à S.T. le colonel Sanders, qui sera si durement touché, avant un quart d'heure, dans son affection paternelle. »

Il pose son stylo et sort du tiroir un revolver d'ordonnance de l'Armée française. Il va se recoiffer devant la glace. Les pas

dans le couloir, la voix rieuse qui se mélange à la voix du garçon, il retient son souffle. Au bout d'une minute la porte d'entrée se referme. Il reprend l'arme et tire la culasse. Puis il met un doigt sur la gâchette, mais plutôt maladroitement, et le coup part devant lui. La porte de sa chambre s'ouvre alors et une jeune fille en jupe écossaise le regarde d'un air effaré. Elle lui prend le revolver et lui dit :

— Tu n'es pas malade ?

Il lui répond en détournant la tête :

— Laissez-moi tranquille. Je vous fiche bien la paix quand vous amenez votre fiancé.

— C'est la mort ta fiancée ?

Elle le considère avec une petite moue moqueuse, ou encore un mélange d'effroi, de mépris et d'amusement.

C'est un bon spécimen d'adorable jeune fille. Elle a des yeux noirs. La finesse, la grâce, une odeur du XVIIIe siècle accompagnent ses gestes.

François s'assied sur un fauteuil en prenant une mine accablée.

— Quel idiot. Ce qu'on est bête à quinze ans.

À son tour, il fait la moue et il la fait comme elle, avec une grande expérience.

— Bien sûr, dit-il, on veut se rendre intéressant. Tout ça, c'est du genre.

— Tu n'es pas heureux ? Personne n'est heureux. Ce n'est pas la mode.

Il passe la main dans ses cheveux bouclés. Ses joues deviennent encore plus rouges, ses yeux plus brillants. Son veston trop court laisse passer deux mains, fines, pendantes, inutiles.

— Qu’est-ce qu’on va raconter pour la balle qui est dans le mur ? On ne pourra jamais l’enlever.

— Je dirai que j’ai tiré sur votre fiancé et que je l’ai manqué. Il sera très content. « Bon cœur, mais mauvais tireur », pensera-t-il.

Elle hausse les épaules et l’emmène devant elle. Il renifle et elle lui jette son mouchoir. Dans la cuisine, elle le fait asseoir sur une chaise de bois, peinte en blanc. Les casseroles de cuivre brillent au-dessus de sa tête, comme autant d’auréoles oubliées.

— Je vais faire du chocolat, dit-elle, ça nous consolera.

— Vous n’avez pas besoin d’être consolée.

— Ben si. J’ai failli perdre mon frère. Ensuite il a tiré sur mon fiancé et il l’a manqué de justesse.

Sur la table, à côté de lui, la cuisinière a laissé traîner les objets du culte : des couteaux, une cuiller, un ramasse-miettes. Il regarde avec intérêt ces choses de tous les jours – et sa sœur de tous les jours qui lève le menton par-dessus la petite casserole d’émail. La fumée entoure ses cheveux. Elle est belle, elle n’a plus l’air d’une inconnue mais d’une étrangère qui s’approche. Bien sûr qu’il ne s’est pas tué. Un dimanche après-midi, il ne se passe jamais rien.

Elle verse le chocolat dans des bols et s’assied à côté de lui.

— Comment pouvez-vous mettre tant de sucre ? dit-il. Vous allez vous écœurer.

— Oh, on ne mange jamais trop de sucre. Il n’y a rien de meilleur pour la santé. Et la santé, c’est le bonheur !

— Le travail aussi.

— On ne vit pas d’eau claire.

— De mon temps...

— Il faut regarder les choses en face.

Ils parlent très vite, presque en riant, mais pas très loin de la tristesse et ce rire est la petite écume du chagrin qui remplit leurs yeux. Elle passe un bras autour du cou de son frère et elle lui dit quelque chose comme : « Idiot, idiot garçon. »

Alors, il change de rivage. Elle pose sa joue brûlante contre la sienne.

PREMIÈRE PARTIE

La conjuration

I

Le bord du divan, contre ma tête, me rappelle que c'est la vie. Claude s'étale devant le feu. Son poulover noir fait ressortir ses cheveux déployés : une grande étoile de mer. Son visage est rouge et ses cheveux sont blonds. Plus loin du feu, je retrouve tout à coup le sens de la minute qui vient. Comme il est difficile d'échapper à cette torpeur. Claude se laisse flotter, en gardant les yeux ouverts. Elle fixe les bûches d'ombre qui se déplacent sur le plafond. Je pense que le noir, le feu, les cheveux blonds vont bien ensemble et font un tableau. Cela me rappelle le temps où elle me déguisait en guerrier grec, avec le dessus de la lessiveuse dans une main, ma carabine à air comprimé dans l'autre. Elle avait beau m'ordonner de prendre une épée, je préférais cette arme moderne, plus digne d'un lecteur des Pieds Nickelés. Elle me nommait Achille et je devais l'appeler Briséis. Briséis me semblait joli, incompréhensible, mystérieux – mais Achille, quelle horreur ! Elle avait trouvé ces noms dans une mythologie bourrée de jeunes femmes à l'air stupide et de guerriers malins. À la fin, en hiver, je lui jurais que je ne l'abandonnerais pas et nous nous serrions dans une couverture, tandis qu'elle me répétait : « Je suis ta petite esclave, je suis ta petite esclave. » Les jours suivants, elle me traitait avec le plus grand mépris et je ne comprenais rien, sinon que les petites esclaves sont nos maîtresses.

Pour le moment, je referme les yeux et je murmure : « Comme je suis lâche. » Cette petite esclave me demande pourquoi je suis lâche. Elle voudrait bien démêler mes raisons. Elle ne sait pas s'il s'agit d'enfantillages ou de choses graves. Plutôt, elle commence à deviner que c'est la même chose. Je lui dis que je suis bien romanesque. Elle tourne vers moi son visage. Ses joues sont mangées par l'ombre, j'ai l'impression que ses yeux viennent de rouler hors du feu. « Tant pis pour mon romanesque. Avouez que, sans lui, je serais joliment ennuyeux. » Alors elle rit gentiment et comme toujours dans ces moments-là, j'ai envie de l'embrasser sur les deux joues, des baisers qui claquent. Ensuite, je retourne à mes rêves, elle se replonge dans son feu. Je m'habitue à ma position mal commode, qui m'empêche de dormir et me laisse penser à ce qui me plaît.

En bonne place, parmi les choses qui me plaisent, je citerai le malheur. Ou plutôt : mon malheur.

Est-ce ma faute si je n'ai pas quitté l'âge de douze ans où l'on se couperait la main pour punir son père de vous avoir giflé ? J'aime cette époque inhumaine. Le goût du malheur ne va pas fatalement avec l'attendrissement.

« Je voudrais vous parler, Claude. Mais je ne vous connais pas assez. Il faudrait vous appeler Briséis, pour rétablir les ponts. Oh, et puis je suis content que vous restiez encore une étrangère, après un an. Je fais ce qu'il faut pour cela, je vous parle avec cérémonie. Il me semble que ce mot magique, Briséis, ouvrirait votre visage. Vous êtes trop sage, tout ça n'est pas possible. Je plonge, je ferme les yeux et c'est bien avant dans le temps. Votre père est venu me chercher à la gare. Il n'est pas partisan que je sois triste ; ses yeux ne cachent pas qu'il déteste les enfants qui reniflent. Eh bien, moi, c'est le contraire : je me cache pour voir pleurer les grandes personnes, quand c'est possible. Alors, le voile se déchire. L'ascenseur est en panne, j'arrive essoufflé au quatrième. Vous ouvrez la porte et je me demande pourquoi il y a du monde à la maison. Cependant, il vous em-

brasse sur le front et vous êtes ma sœur. Je suis rouge, en sueur et malheureux. Je vous en veux de votre jupe bien plissée, de votre silence. Pourquoi seriez-vous malheureuse ? Vous n'avez pas vu maman depuis sept ans, sa mort ne changera rien pour vous. En tout cas, votre père, je vous jure que je l'avais oublié. Il est fait pour me déplaire. Cette voix râpeuse, ces gestes qui décident de la fin du monde comme on coupe le pain à table... Je me passerais bien de ce personnage. »

Quant à Claude, je la trouvais tellement parfaite ! Trop belle, trop sage, avec juste ce qu'il faut d'indépendance pour se farder quand son père partait en voyage. Des sourires. Encore des sourires. Je la regardais dans une admiration haineuse. Je me retrouve, pendant ces longs repas où le colonel Sanders mange avec une dignité de cheval ou d'évêque, je ne sais trop, en tout cas, c'est réussi, c'est du beau cinéma. J'examine son visage comme un explorateur qui se voit du chemin devant lui. Après les semaines de tristesse les plus nécessaires, je démolis patiemment la statue de mon père : son autorité ? le goût malsain de faire trembler son entourage. Son sang-froid ? une terreur mal maîtrisée des passions, qui sont des « fautes de goût ». Maintenant qu'il est au diable, j'essaie d'être juste. J'explique sa religion monstrueuse, sa raideur, ses colères glacées. Comme je comprends que maman l'ait tellement détesté. Hélas : il adore la haine qu'il inspire. Ce sont des épines qui s'ajoutent à ses épines naturelles.

Paris éclate de stupidité. La cour de mon nouveau lycée est un bloc gelé, plein de garçons rougeauds, hilares. Où est Montpellier ? Les belles terrasses, un monde véritable, des choses connues par cœur, les points cardinaux de chaque minute. Ici, je me sens droit, solide et même un peu pierreux comme une balustrade. Une balustrade sur laquelle personne ne s'appuie.

Bien plus tard, j'explique à Claude pourquoi nous serons toujours complices. Elle pourra se marier, cela ne changera rien. Elle me regarde avec des yeux étonnés. Des yeux qui restent

gentils, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Soudain, je suis ennuyeux ; c'est que je parle de l'avenir. Alors vous souriez pour ne plus m'entendre. Vos belles dents blanches ne mordent que dans le présent.

C'est maintenant et Claude s'éloigne un peu du feu. Elle en profite pour se demander d'où viennent mes soucis. Ils viennent de vous et je ne vous les dirai pas.

J'aime assez le bavardage, parce qu'il ne change rien à l'ordre des choses. La parole, les plaintes, les cris, avec leur prétention de modifier le monde, je les déteste. J'adore les balances, leur précision rigoureuse. Voilà. Les choses sont pesées, éternellement ressemblantes. Après cela, les explications d'épicier sont impuissantes. Aussi, je les évite de tout mon cœur. Je me promène avec ma balance invisible. Et si c'est cruel, si ça fait mal, tant mieux, puisque c'est vrai.

Claude sait bien que je prends toujours le parti de mes ennemis. Ensuite, s'ils perdent, c'est que je suis vraiment le plus fort. Pendant ces jours merveilleux de la guerre, ces mois de liberté qu'ils nous ont laissés, il n'est pas possible que j'aie rêvé. Notre amitié perpétuelle est vraie. Ensemble pour nous moquer des autres, ensemble pour nous défendre. Claude peut changer. Elle peut me trahir, devenir normale, une étrangère. Elle a le droit. Ça n'a aucune importance. Sans doute, je la mépriserai. Mais autant me mépriser pour m'être trompé sur son compte. Elle sera différente. La jeune fille des premiers jours de 37. Tout ça n'est pas très gai, mais une fois que c'est arrivé, c'est fatal.

Stupides réflexions. Pendant que vous frottez vos paupières de votre poing fermé, je ferais mieux de parler d'un jour d'octobre, un jour très dramatique, où, après tout, vous n'avez rien fait.

Vous vous regardez dans la glace et vous vous trouvez belle. Vous me jetez un coup d'œil, je suis d'accord. C'est la preuve par neuf. Alors, vous fixez un peu mieux votre chapeau sur votre

tête. Comme vous ressemblez à une grande personne. Je n'oublie pas que votre chapeau est entouré d'un ruban noir, qui forme un gros nœud sur le côté. Il y a de grands bords qui battent doucement. Dans l'ensemble, vous m'intimidez.

Ensuite, le directeur du théâtre n'est pas là. Sa secrétaire vous regarde sans méchanceté, bien qu'elle soit laide. Elle pose des questions, je réponds à votre place. Elle termine en disant que le Directeur vous recevra jeudi prochain. Moi, je suis un peu en arrière, on ne voit pas mon visage. Claude répond d'une voix timide : « Jeudi, très bien, jeudi... » Un sentiment amer, étrange, merveilleux quand même, me remplit. Dès maintenant, je sais comment les choses se passeront. Nous sortirons. Je ne parlerai de rien. J'aurai mon air le plus indifférent, mais comme l'indifférence ne me va pas au teint, Claude me dira : « Vous êtes fâché pour jeudi. – Sûrement non. – Sûrement si. » Je prendrai une voix raisonnable pour lui montrer qu'elle doit assister à son audition. Nous nous verrons un autre jour. N'est-ce pas ma faute si je suis pensionnaire dans le plus ennuyeux des lycées ? Alors, comme elle est innocente et que les innocentes arrangent tout, elle me demandera ce que nous ferons dimanche. Mais moi, je ne suis pas innocent. Je répondrai : « Nous ne ferons rien. J'ai à travailler. » Et ça ne fera pas sérieux, Claude sait bien que je suis un cancre. Un peu plus tard, elle sera triste. Un peu plus tard encore, elle me dira : « Pardon. » Ensuite, de sa voix douce et sérieuse, elle déclarera : « Non, je n'irai pas à ce théâtre jeudi, c'est toi que je verrai. Même si cela t'ennuie, etc. » Seulement, je sais qu'elle ira. Après deux ou trois échanges plus sublimes les uns que les autres, c'est moi qui gagnerai : elle ira. D'ailleurs, j'ai tout prévu. Je l'ai dirigée vers ce théâtre, quand elle s'interrogeait depuis des semaines, sans pouvoir se décider. Elle répétait : « Et si l'on ne peut pas m'entendre un autre jour que jeudi, ce sera terrible. Tu penses que je ne vais pas sacrifier un jeudi à ces histoires de théâtre. » J'insistais : « Votre père serait tellement furieux s'il apprenait que vous faites du théâtre. Il ne faut pas gâcher une telle chance. » Au fond de mon cœur, j'attendais cette minute où

elle dirait « oui, jeudi », à voix basse, comme on fait pour avouer, comme on fait pour s'avouer. Claude était ma complice. J'ai préparé ce piège, je voulais l'entendre me trahir. Elle avance les yeux fermés, elle entre dans le piège, elle me trahit. Ça ne fait pas plus de bruit qu'une trappe qui se referme, un petit choc définitif et discret.

À cet instant, je m'adresse de grands reproches. Je n'ai pas honte de continuer mes calculs ? De tout enchaîner pour mon malheur, de tendre les mains à l'avance. Maintenant j'ai honte. Et comme nous sortons, je lui prends le poignet :

— C'est dégoûtant de ne pas nous voir jeudi. Il faudra s'arranger pour sortir le soir.

Elle me répond : « C'est affreux » et nous montons dans un taxi. Claude est à côté de moi, après tout elle sourit. Les choses n'ont rien de compliqué, le soleil colle aux gouttières. Nous sommes fauchés, mais nous dînons dehors jeudi. Je lui raconte qu'elle sera une grande comédienne et comme ce sera chic. Elle m'entretiendra, je répondrai aux lettres d'amour qu'elle recevra. J'achèterai un Platon en deux volumes – ce sont les meilleurs – j'en recopierai une page pour chacun. Nous nous amusons beaucoup et si la nuit tombe c'est pour cacher les autres. Des garçons maladroits nous servent et lâchent une fourchette sur le gravier, car nous dînons en plein air. Ils portent des habits, non pas des vestes blanches. Près de nous un gros ingénieur se penche vers sa voisine. Des confidences lui coulent des lèvres. Il raconte sa vie (laborieuse). Ingénieur à 23 ans. Toujours plus épris de justice que de bonheur. Aimant la vie. La vie c'est. Parce que. Et il n'y a qu'à. Sa compagne parle peu, ce qui évite de savoir qu'elle est laide. Nous deux, nous rions. Je ne suis pas ingénieur à 23 ans et j'ai devant moi une très jolie Claude, un morceau brillant et sucré de jeune fille. Ce qui nous amuse le plus, c'est de passer pour des fiancés. Personne ne sait notre secret. D'abord, ce n'est pas l'habitude chez un frère et une sœur de sortir ensemble. D'habitude, ils se tapent dessus à coups

d'embauchoirs. Tandis que nous nous préférons à tous les autres. Je regarde Claude comme une étrangère. Alors, je peux la trouver belle – mais pas pour longtemps. Si elle dînait avec un autre garçon, je comprendrais : elle serait devant moi comme une belle image. À présent, rien à faire : elle est mélangée à tous mes gestes, salie par mes paroles, prisonnière.

Nous ne savons pas si nous nous promènerons ou si nous irons danser. C'est indifférent.

Nous mangeons des ananas au kirsch qui sont très durs. Les petites dents de Claude brillent à travers la nuit, s'enfoncent dans ce bois des îles. Nous irons danser.

Alors, c'est une petite salle rouge et brillante, ouverte sur l'extérieur par de grandes baies. Cela fait près de six mois – et j'ouvre mieux les yeux pour apercevoir l'orchestre : cinq garçons, des blancs, qui remuent dans le silence car je ne sais plus les entendre. Des hommes en habit entrent. L'un d'eux ressemble à un acteur japonais. Il a derrière lui trois jeunes filles dans des robes du soir, dont les mariages seront de telle et telle sorte, je le dis dans leurs yeux. Puis je me retourne, je reconnais L... et sa fiancée. Nous nous asseyons à la même table. Un air doux jette ses écharpes sur le cou des filles. L... danse d'une façon démodée, mais très bien dans l'ensemble. Il rit, il est spirituel, il a les pieds plats, ce qui l'empêche d'être mobilisé. Toutes ces raisons me conseillent de l'aimer. Sa fiancée devient plus mystérieuse. L'ingénieur-à-23-ans est notre voisin. Il coule vers sa compagne. Il prononce avec lyrisme des mots sales : Paris, la vie, le jour... Solange et moi, nous nous moquons de lui. C'est permis, puisque nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre. Tous les quatre nous buvons du champagne. Il est bon, il est mauvais, personne n'en sait rien. Le jazz infuse lentement ses vieilles tisanes. En 39, nous sommes sensibles à cette musique, elle n'est pas encore démodée. Pourtant, à mi-chemin entre le regard et la pensée, nous avons chacun notre siècle particulier, et il faudrait bien peu de choses, la simplicité ou le hasard, pour

que nous nous laissions aller et que nous retrouvions soudain notre innocence et nos mœurs. Claude glisserait ainsi dans ce moyen âge qui lui a donné son air incassable et fragile, sa fidèle insouciance, sa grâce. L... reviendrait à la Régence : il cache mal qu'il a vu M. Law ce matin et qu'il part aux Indes à la fin de la semaine. Solange est raisonnable comme sous Schubert et romantique comme sous Molière. Quant à François Sanders... Quant à François Sanders, son air pierreux, ses cheveux mal nourris, son regard vicieux et boudeur datent de Mantegna, inutile de le cacher.

Les filles du Japonais ne dansent pas. J'invite la plus grande. Je lui jure que je prépare une agrégation parce que c'est plus sociable que de finir son bachot. Elle est très laide ou très belle, ce détail ne compte guère. L'ingénieur brille dans les tangos ; dans les valses, il devient ce qu'il n'a jamais cessé d'être : un Autrichien fort en calcul. C'est un entraîneur d'hommes : les cheveux viennent à lui manquer.

Pendant un slau que nous connaissons bien, je retrouve Claude : « Tu me marches sur les pieds sans arrêt », dit-elle. Je regagne ma place. Solange fume, l'ingénieur fume, le Japonais fume. Les autres les rejoignent. L... sort son fume-cigarette. Je me retiens pour ne pas tousser devant tout le monde. Nous parlons. Chacun de nous sait son rôle par cœur. Le mystère acidulé pour Solange, la sensibilité touchante des grandes personnes chez L... J'agis comme un enfant, je suis un enfant. Claude écoute, ses yeux brillent sous son grand chapeau. Nous dansons encore. Moi, beaucoup moins que les autres, puisque j'ai marché sur les pieds de Claude. Cette petite fille a trop bu, elle rit. Et ce rire la transforme en grande personne. Elle a raison d'écouter L... quand il dit que certaines choses sont vraies et que d'autres sont belles. Je suis trop jeune pour l'avouer, j'ai trop peur du sérieux. Claude rit de mieux en mieux, de ce rire silencieux qui est elle-même.

À nouveau, je suis seul en face de Solange. Je sens à peu près qu'il va se passer quelque chose d'horrible. Je ne sais pas quoi, mais ce mystère affreux m'attire, m'attire de toutes ses forces. Je cherche en vain si la terre va s'écrouler ? (mais on s'en fiche) si je serai collé à mon bachot ? (ce ne sera pas la première fois). Et tout à coup je comprends, parce que Solange retourne son poignet, regarde sa montre et dit très doucement : il est tard. Alors je respire, parce que j'ai compris et cela fait plus mal qu'auparavant mais en devenant plus enivrant. Les deux autres s'approchent de nous. Je dis très vite : Excusez-moi, je dois rentrer, j'ai à travailler. Et puis déjà c'est : au revoir. Je suis stupéfait. J'ai tout prémédité et tout me retombe sur la tête. Est-ce moi ce garçon sur la porte qui se retourne pour voir Claude ? mais pour la voir disparaître. Je monte dans un taxi. J'essaie de comprendre. L'invraisemblable est arrivé, de son air indifférent et sûr de lui. À nouveau, j'imite les gestes de la vie. Pourtant je les ai laissés là-bas, trois grandes personnes avec leurs yeux qui transpirent de plaisir et de sérieux. Trois affreuses et rayonnantes personnes. Celles qui osent dire oui. Celles qui se ressemblent tous les matins et se regardent les unes dans les autres pour s'en assurer.

Maintenant je suis seul dans un quartier désert. Je ramasse des souvenirs. Mais pourquoi des souvenirs ? Ces choses ne vont pas me quitter. Ce sera mon chapelet, toujours je réciterai ces minutes, avec la même angoisse. Je revivrai ma passion sans défaillance. Comme je connais bien, tout à coup, le visage d'un événement qui casse le temps en deux, un présent comme un coup de couteau et depuis, ça saigne. C'est derrière vous, à l'intérieur de vous, et ça vous regarde vivre et ça dénude tous vos gestes, et le froid ne vient plus jamais de l'extérieur, on n'est plus de nulle part, on est du moment où ça a commencé. Claude est restée avec L..., les voilà réunis malgré eux, ils seront heureux même s'ils n'en ont pas envie. Je me suis exilé. Mon mélange d'enfance et de vieillerie me ramène dans ces pays boiteux où l'on n'est jamais sûr de soi parce que tout passe. Tandis qu'eux, je les vois figés dans la perfection d'un beau tableau.

Puisque j'ai tout perdu, puisque c'est comme ça, puisque c'est vrai, il faut que je revienne bien loin en arrière, quand Claude ressemblait déjà à un portrait qui aurait eu pour titre la Froideur ou bien l'Indifférence. Elle me parle et je lui réponds avec clarté. Cependant mes paroles me semblent embrouillées, mon visage me paraît changeant – une sorte de marécage. C'est la plus froide jeune fille du siècle, la plus méprisante, accessoirement ma sœur. On ne sait rien d'elle. On sait qu'elle est heureuse. J'ai quatorze ans, j'ai quinze ans, je suis plus jeune que les plus jeunes. Des hommes de trente ans lui font déjà la cour. Des kilomètres invraisemblables nous séparent... Quand nous dansons, elle est sérieuse parce que je le suis moi-même. Je pourrais rire, inventer des histoires. Alors ça ressemblerait à ce qui se passe entre les autres. Oui, presque la même chose : ils rient et ils inventent des histoires. Mais eux, c'est vrai. Ils n'imitent personne.

Pourtant, je suis sur un divan et quelque temps plus tard. Cette petite fille s'étire devant le feu. Ai-je vraiment gagné ? On ne saurait dire que j'ai changé. Il serait plus juste de reconnaître qu'elle s'est un peu encanaillée en me prenant pour complice.

Quand j'accepte la logique, c'est-à-dire quand j'ai sommeil, je trouve deux côtés de mon caractère qui font toutes mes guerres civiles. D'abord, je suis simple, capable d'aimer quelqu'un. Nicole, je l'ai aimée trois jours : elle se laissait embrasser. Ce n'est pas ma faute si elle a eu la bêtise de devenir ma maîtresse. Chaque jour je la trouvais un peu moins belle que Claude. Et ma sœur, la moitié du temps, je n'avais pas envie d'elle. Nicole a coulé en moins d'un mois. Ensuite on n'en a plus entendu parler. Mais si cette jeune fille était restée lointaine, je n'aurais pas compliqué les choses. Je l'aurais aimée, je l'aurais trouvée belle, je l'aurais désirée – ce sont des principes auxquels on revient toujours et qui ont la valeur des passages cloutés.

D'autre part, rien ne me touche plus que l'estime, l'admiration que j'éprouve pour Claude. Tout de suite il faut que

je la mette dans un cadre doré. Hélas ! On ne prend jamais par la main les personnages de tableau, leur promenade est intérieure. Défense d'entrer dans leurs forêts.

Parfois, revenant avec elle dans un taxi, j'aperçois son visage, grand comme celui d'une miniature, au milieu du rétroviseur. Puis je distingue le mien, à son côté. Ou plutôt, je vois un type qui me ressemble. Comme ça la salit de n'être pas seule. C'est moi, naturellement, mais ça ne prouve rien. Puisque je me regarde, c'est que je suis un autre. Je voudrais assister, invisible, à sa vie, la guérir de moi.

Je suis un spectateur, et ce spectateur n'approuve pas ce qui se passe, même s'il est heureux.

Je crois qu'il faut tout l'aplomb et toute la muflerie des comédiens pour accepter sa vie, son bonheur, sans se haïr. Ainsi, je me déteste souvent en me voyant à côté de Claude, parce que je ne suis pas le garçon le plus beau du monde, ni son amant, ni le plus fort en histoire ou en javelot. Qui donc a dit : « On ne renonce à aucune perfection sans larmes ? » Pourtant, je me souviens de ce que j'ai répondu à Bernard Tisseau, le seul jour où je l'ai vu. Je me suis élevé passionnément contre la perfection que je nommais goujaterie. Il suffit, ai-je dit, d'avoir un caractère accentué, alors cela reste sociable... J'avais horreur du génie et surtout de Dieu que je considérais comme le champion du monde de divinité. Mais j'adorais les anges.

Cette après-midi surprenante où nous sommes restés l'un à côté de l'autre... Il attendait mon père qui n'est pas rentré. Il était fou de colère tandis que je nageais dans une joie délirante. La pitié que je pouvais enfin éprouver pour Bernard donnait des ailes à mon bonheur... En ce temps-là, j'étais un bon élève, je pris la leçon qu'on peut toujours recevoir du malheur.

Tout cela est vieux, tout cela remonte au jour où j'ai fait semblant de me suicider. Claude est entrée dans ma chambre,

elle m'a grondé, elle m'a donné du chocolat pour me consoler. Alors, j'ai commencé à vivre.

Le temps passait. Les colères, les scènes de mépris, les invraisemblances de notre père revenaient avec cette régularité qui tenait de l'hygiène. Au début, je disais à Claude pour la choquer : voilà l'hiver, il a les bronches fragiles, une pneumonie est vite attrapée. Fais des prières à la Sainte Vierge pour qu'il s'enrhume. Ensuite, je ne pensais plus qu'à me réfugier dans le pays obstiné et silencieux où ma sœur attendait. Là, tous les deux, nous regardons cet homme froid qui fabrique sa rage, pièce par pièce. Nous le voyons attendre, comme un chauffeur qui ne sent pas son moteur au régime voulu pour changer de vitesse. Le dernier jour, tout est prêt et tout défile. Ça commence par le rouge à lèvres de Claude caché dans son tiroir. Ça touche un mot de ma dissimulation. Ça explose sur les temps modernes. Et ça dure, ça dure trop longtemps. En fait, il se moque bien de la morale. J'imagine qu'il a des maîtresses et qu'elles se fardent. Ce qui lui plaît c'est la terreur qui bouillonne autour de lui. Comme elle a eu raison, maman, de le quitter. Maintenant, il ne saura plus penser tranquillement à elle. Il la verra dans les bras d'autres hommes – c'est une chose qu'il sera forcé d'imaginer – et même s'il ne l'aime plus. (Comme si l'on avait besoin d'amour pour être jaloux !) Notre père – le père de Claude... Il est consolant de penser, à distance, que le colonel Sanders n'est pas un monstre, mais simplement un officier irascible.

Les jours d'autrefois me remontent lentement à la gorge. Je vois ce que j'ai fait aussi clairement que je me vois dans cette tasse de café, une surface noire qui soudain me brûle le visage. Tout a commencé par ce coup de revolver dans le vide. Claude est debout devant moi. Je n'hésite plus. Je sais ce que je dois faire. Je peux tout me pardonner pour cette seconde admirable où j'ai pris une feuille de papier, afin d'écrire à mon père : « Monsieur, votre fille vous trompe, le grand jeune homme brun qui vient la voir si souvent est son amant. Il y a mille preuves. Je

vous les donnerai si vous ne les avez déjà dans la tête. » Avec quelles délices ai-je écrit ces mots ! Le sang me monte et me pique entre les yeux. J'écris : elle vous trompe – je pense : elle me trompe. Quel bonheur d'être trompé et de se venger, il n'y a pas d'autre bonheur sur la terre. Claude ne sera qu'à moi. Elle n'aura pas cette vie normale et hideuse où je n'ai pas de place. Je me venge, je suffoque de cette joie dans laquelle on ne peut nager longtemps : il faut couler. Je coule et m'abandonne. Ma vie date de cette minute. Je suis cette minute, et rien d'autre.

Reprochons ce que nous voudrons au colonel Sanders, mais dans des circonstances pareilles, il sait bien faire les choses. Je l'avais gâté : il tenait entre ses mains le plus beau prétexte à la colère. Il l'a exploité jusqu'au bout avec un bonheur de tragédien, sans limite. Mais la volupté du spectateur est encore plus grande.

Vingt-quatre heures plus tard, Claude quitte Paris et tombe entre les mains d'une parente inconnue. Elle écrit à Bernard la lettre la plus sèche et la plus frivole qu'on puisse trouver... Une invention de génie, chaque terme avec son poids de malheur, une odeur de fatalité douceâtre... De ce moment, Claude devient une petite fille qui pleure : elle retourne dans mon camp. Elle se laisse exiler. Elle écrit sous la dictée de son père. Et elle recommence parce qu'elle a mal écrit. Tout me navre et m'enchante encore bien plus. Son malheur me révèle Claude. Il me la donne pour toujours. Elle quitte la maison, mais je suis l'auteur de ce départ. Un suicide, c'est le contraire de la mort.

Quant à mon père, sa vocation de prêtre manqué éclate dans ces crises de morale. Les preuves les plus futiles lui inondent l'esprit. Comme les tyrans sont frivoles. Un enfant les prend par le doigt, et ils vont.

Alors, je vois Bernard. Je dis que j'ignore où se trouve ma sœur. Il ne me croit pas, il m'étranglerait volontiers, mais il n'est pas le plus fort. Je sais bien qu'il ne bougera pas : c'est un stupide lion d'Assyrie qui rugit entre mes mains. Cette après-

midi exaltante me laisse sûr de mon pouvoir. Je sais que je serai heureux. Un signe invincible est venu me prévenir dès le début de ma vie.

Ensuite, tout se déroule comme on sait. La guerre se décide à éclater. Claude revient près de moi. Je suis pensionnaire, je la vois deux jours par semaine, mais je lui écris en cachette. Ce qui l'amuse au début finit par la prendre. On raconte que Bernard est dans la D.C.A. Avec notre père, il fait partie de la glorieuse armée des grandes personnes. Nous travaillons à les oublier. Nous nous éloignons de plus en plus des chemins normaux. Puis notre père est prisonnier. Chers Allemands, chers guerriers blonds, fermez bien vos cages.

Parmi ces jours merveilleux que nous vivons, mon apprentissage de la paresse, les cours de théâtre de Claude, le nom de Bernard Tisseau me revient à l'esprit et me passionne.

Je croyais connaître ma sœur. J'étais comme ceux qui s'arrêtent devant les déserts et disent : il n'y a plus rien. Bernard représente cette immense part de Claude que je ne posséderai jamais. Par là, elle s'enfuit ; par là, elle est libre. Si elle veut, elle peut y penser, s'enfermer tout un soir avec lui sans me le dire. Elle le fait sûrement, c'est naturel. Les femmes ne négligent jamais les choses naturelles. Elles adorent ça.

Une femme... une petite fille, une petite Yseult qu'un nain malfaisant a séparée de son Tristan, avant même qu'ils n'aient pénétré dans la forêt. À distance, cette histoire me paraîtrait touchante si Bernard avait de plus larges épaules.

N'exagérons rien : c'est une saleté. Bien sûr elle n'a pas été sa maîtresse, j'ai tout inventé. N'empêche : il lui a caressé les joues et les bras, il l'a embrassée comme je ne l'embrasserai jamais. Elle refuse de parler de lui, mais il ne refusera peut-être pas de parler d'elle. Alors, ce sera la plus terrible découverte et la plus nécessaire.

Il y a quelque part une mémoire qui renferme toute une province de Claude. Cette mémoire est insupportable. Je ne peux pas la supprimer. Cela ne changerait rien : il y a eu Bernard Tisseau, le fiancé de Claude, les mains qui lui ont caressé les cheveux. C'est une chance que ça existe encore. On peut tenter quelque chose contre cette forteresse. Naturellement, cela demande un état d'esprit tout différent, un désintéressement inhabituel. Et quand elle rira, je n'entendrai plus résonner à l'intérieur de son rire celui qui s'adresse à Bernard.

Un ou deux ans... une ou deux minces couches de temps qui n'ont rien supprimé. Tout demeure, tout reste en place et, bien sûr, il faut du courage pour refaire le chemin à l'envers, retrouver des jours où elle ne m'aimait pas. Jours enivrants puisqu'ils me parleront d'elle et que c'est elle qui compte – pas nous deux.

C'est la guerre. Les yeux des gens, dans la rue, brillent parce que nous sommes les plus forts. Ils attendent impatiemment le jour de la victoire où Condé, Vercingétorix et Daladier défileront ensemble sous l'Arc de Triomphe. De plus terribles pensées me guettent. S'engager, revêtir ce casque dont la dureté rend les têtes si fragiles, ce n'est rien. Mais parler à mon pire ennemi, mais séduire le passé !...

Elle s'assied devant son feu. Elle se laisse lécher par cette méduse de chaleur qui gonfle la cheminée. Elle n'a pas peur des monstres, elle s'étire. Bien loin d'une petite fille si fragile, contre le mur, d'où vient cette ombre terrible qui ouvre les bras ?

II

... le visage plein de sang, ce salaud, le visage plein de sang a sombré devant moi. D'abord, je n'ai pas compris, sans quoi j'aurais éclaté de rire. Le calme revenu, je vais chercher des res-

semblances et, bien sûr, j'en trouverai. Sinon pour les vicieux, il n'y a pas de plaisir à descendre les inconnus dans la rue. Je ne dis pas que je m'en voudrais, parce que je ne suis pas dans un jour à m'en vouloir de grand-chose. Mais il faut mettre à profit ces instants de détente pour installer sa vie entre des horizons convaincants. Si j'ai tiré sur ce garçon par hasard, ce ne sera pas sérieux. Et voilà où je ne suis plus d'accord : l'absurdité est très amusante sur le moment ; j'ai appris qu'à deux ans de distance elle emmerde.

Soyons raisonnable : ce type est un symbole. Avec sa face hilare, ses yeux qui lui dégoulinaient du visage, ses manches de chemise relevées, c'était la première manifestation de la nouvelle France : celle qui mangera à sa faim, laissera des papiers gras sur l'herbe du dimanche, u.s.w. Donc, j'ai tiré sur un symbole, c'est une chose qu'on fait tous les jours et dont on se félicite le soir, après la prière. Les abstractions ne saignent pas, du point de vue hygiénique qui ne me quitte pas, quel avantage ! Je ne sais pas si j'ai compris immédiatement mon devoir, devant ce visage et ses conséquences. Je me suis soumis à l'inspiration, j'ai tiré, j'ai senti le doux recul de la crosse contre mon épaule. J'ai sans doute murmuré : « Un de moins », parce que la politesse, il en faut, ça prouve qu'on peut tuer le monde sans être une brute pour autant. En face de moi, la belle apocalypse de cette tête dénoyautée étincelait dans le cadre de la fenêtre. À cet instant, je n'ai plus songé du tout qu'il s'agissait d'un homme – n'exagérons rien : d'un type. J'ai pensé qu'il s'agissait d'une tête, sans rapport avec rien d'autre, une tête qui était là et qui a sauté en l'air d'un petit mouvement vif. J'avais fendu ma balle d'une croix et je ne doute plus d'avoir accompli un geste de croisade. Les grandes flaques de sang l'ont recouvert, il est tombé en avant, comme un buveur dans un tableau de Hals. On a crié derrière lui pour conjurer ce qui était déjà fini. Alors j'ai ri franchement et je me suis occupé de la suite.

La jeep qui passait sur le trottoir s'est arrêtée dix mètres plus loin. Ils ont levé les yeux vers les immeubles et ils sont des-

cendus, tous les cinq, avec cette crâne insouciance française dont, etc. Je me suis laissé glisser de mon tas de sable. J'ai pensé que ces enfants de chœur, avec leurs joues rouges et leurs jolis uniformes, ne méritaient aucune précipitation. Mon Mauser sous le bras, j'ai regardé la villa et j'ai monté l'escalier. J'ai jeté des regards pleins de mélancolie sur ces pièces calmes, où, franchement, on a perdu son temps. Au second étage, la moquette trouée par les cendres de cigarettes, avec le sillage des talons cloutés, l'odeur douceâtre du commandant Frebs quand il se levait : « Nous serons mieux pour poursuivre cet entretien dans la pièce voisine. » Je quittais ma petite table, je m'approchais d'une fenêtre et je sifflotais n'importe quoi, une chanson moderne, celle qui ressemblerait le plus à Mozart, mais sans qu'on puisse m'en accuser. Comme je m'ennuyais. J'étais écœuré par ces comédies. D'autant qu'on ne tuait personne. La douleur, bien sûr ; la réunion d'un homme et de ses points cardinaux. Hélas, ce n'étaient jamais des hommes, à peine des types, un travail de famille. Nous étions chargés d'une sorte de contre-police, il ne nous passait entre les mains que des mouchards, des agents véreux, des déserteurs... Tout ce monde racontait sa vie et on s'apercevait avec joie que ça ne tenait pas plus de quatre pages, dans un grand cahier. Un geste de la main et les quatre pages sont déchirées – un autre geste, plus facile, et le type abandonne la planète. Hélas, on nous avait bien dit de les soigner, ces policiers égarés. Je n'ai jamais cru à leurs souffrances. On crie et cela impressionne les plus faibles. Tout est dans le décor. Il suffirait d'attendre l'évanouissement. Ces Français imaginatifs s'affolaient. Ils étaient sensibles aux murs implacables, sensibles à l'avenir. On les laissait attendre. Je bâillais désespérément. Le nez contre la vitre froide, les bras ballants, je fermais les yeux. Mes cheveux, coincés entre le verre et mon front, retombaient devant mes paupières. Alors, je revoyais les journées étranges d'octobre 42 et ces événements, si précieux déjà, devenaient encore plus adorables ; le temps leur donnait les nuances de l'aventure et quatre saisons, cela faisait juste les quatre côtés du cadre d'un tableau. Je souriais. Main-

tenant, les vitres sales laissent passer une image indifférente : un boulevard avec des gens qui courent, des agents de police sous leur pèlerine, comme des pensionnaires le jeudi matin. Ils ouvrent la bouche pour crier. À quoi bon, puisqu'ils ne seront pas entendus. Ô race criarde, acharnée à se prouver qu'elle est terrible, quand elle est juste ennuyeuse. De mon réduit silencieux, je les observe et je souris encore. Ils passent comme des rats. Ils se cognent aux parois. Ils les frappent du plat de la main, car ils ont lu des choses de ce genre dans les plus mauvais romans policiers. Cette agitation sans suite, ces émotions, ces hurlements dans le vide me les dépeignent parfaitement. Je sais comment ils sont et je sais comment je suis. Ce mépris qui vous racle la gorge et cette terreur soudaine, d'être confondu parmi eux, comme on le serait dans une tribu de singes. Pourtant, ils nous ressemblent peu et ils ne ressemblent pas, surtout, à nos tableaux, à nos statues. Parlons de l'homme, ils penseront généreusement à l'Apollon du Belvédère. Quel mensonge : ils sont laids et parfois loyaux. Les gens que nous interrogions... Certains regardaient Frebs d'un œil humide : un regard vautré, un regard humain. Et Frebs était content d'eux comme il était content de lui. Mais je n'aime pas les acteurs et je tournais la tête pour ne pas siffler. À présent, délivré de ces comédies, sans but et sans merci, j'abandonne ces rivages et je reviens à mes dieux. La pierre froide, un peu striée de blanc, de gris, colle sur ma joue. C'est ainsi, quand je retrouve par hasard sur mon visage, contre mes mains, des pierres ou des arbres, c'est ainsi que je revois clairement ma vie, et qu'elle me semble former un tout. Rien ne me ramène dans le passé, je ne crois plus à l'écoulement du temps. Et si rien ne délivre un homme, rien non plus ne me rafraîchit plus que cette présence. Je répète inlassablement un geste. Cette répétition me comble de joie, j'ai l'impression d'inscrire mon nom à sa vraie place ou de rendre un dépôt qu'on m'avait confié. Je parle à voix basse, car je ne sais quel mystère je rencontre en ce moment. Je marche les yeux dans le vide. Il ne s'agit pas d'un acte qui me serait nécessaire : pas plus de tirer sur un Juif les jours de libération que d'embrasser les femmes

brunes. Ce serait trop facile. Mais aux minutes les plus spongieuses, je suis rassuré, enchanté par la présence de ces choses compactes, un mur, un arbre, une porte. Ces éléments durs et permanents forment mon univers amical. Je ne m'y heurte pas, je les rencontre, comme à l'instant, quand je caressais la cloison rugueuse de ma joue droite. Toute ma fièvre disparaît. Adieu le monde poisseux et raffiné des autres. Il est doux de sentir sa destinée à côté de soi, comme une respiration inconnue. Et se dire que rien ne pourra la compromettre. C'est elle qui me tend les idées dont j'ai besoin, comme des verres d'eau à un blessé. C'est elle qui me prête son épée, sa logique. Quand ils m'ont pris et, qu'ils m'ont mis dans un coin de la pièce pour mieux cogner, une sauvage certitude emplissait mon cœur. Je savais qu'ils étaient impuissants. Je savais aussi mon envie profonde de trahir. Mais pas de cette manière. Je n'avais aucune raison de faire plaisir à ces bourreaux grotesques. On me donnait des coups qui ne m'intéressaient pas. À travers mes cheveux sanglants sur mon visage, je ne les distinguais plus bien. Cette confusion de la douleur me laissait penser à ce que je voulais. Un instant j'ai même souri. Ils étaient trop habitués aux défis des patriotes, ils ne m'en ont pas voulu. Quand ils m'ont laissé, la figure embarrassée, les jambes et le dos comme des sacs de sable, machinalement, j'ai gratté la moquette des ongles. Ce geste enfantin m'a ranimé lentement. Cependant, ils m'ont pris sous les bras et ils m'ont traîné au grenier. Je riais intérieurement, sans gaîté réelle d'ailleurs, et plutôt par devoir, de la peine qu'ils prenaient. Je me laissais aller. Ils étaient responsables. Ils m'ont laissé tomber brusquement sur le plancher. Le plus petit des deux m'a donné un coup de botte avant de partir : consciencieusement, en bon employé qu'il était. Je me suis surpris à gémir... Moi aussi, j'étais pris par leur jeu. La porte fermée, j'ai relevé doucement la tête. Et puis à quoi bon regarder ? Ma nuque me faisait mal. Je la posai contre le plancher. La douce odeur de poussière m'a pénétré. Je voyais les rainures gonflées de beaux nuages gris et vaporeux. Les lignes parallèles, je les ai suivies des yeux un instant. Plus tard, je me suis endormi, comme je

vais m'endormir tout à l'heure, pendant qu'ils me chercheront dans les immeubles voisins. C'est la même chose. Car tout bien pesé, je ne veux pas tomber entre les mains de ces policiers français qui sentent l'ail et le vin rouge. Sous le prétexte que nous sommes nés sur le même sol, ils prendraient des airs supérieurs. Non, mille fois non. Ils chercheront. Ça les promènera et ça leur donnera des couleurs. Je ne me demande pas si je suis heureux. Il ne m'est rien arrivé de plus intéressant depuis les jours d'octobre 42.

Cependant, pour octobre, il faut serrer les poings et passer sur beaucoup de détails écœurants. Ainsi Louisiane. À cette époque, elle était détestable. Cette assurance, ces paroles choisies et sautillantes, cet air trop bien coiffé, trop fardé, sentaient le cinéma à dix lieues. Et ce prénom invraisemblable, Louisiane, tellement déplacé. Seulement j'étais dans un groupe de résistance et j'oubliais que le romantisme est toujours féminin.

J'ai d'abord cherché pourquoi elle s'adressait à moi. Parce que j'étais nouveau dans les réunions de l'avenue des Ternes ? Sûrement pas. Je ne suis jamais longtemps nouveau quelque part. Je m'habitue, je trouve mon angle. L'Italien m'a tapé sur l'épaule pour me mettre en valeur. J'ai promené un regard éteint autour de moi. Il en a profité pour raconter que j'en étais un drôle, un évadé, les gars. Sa gueule ouverte et naïve (rusée mais naïve) m'a rassuré. Les Schleus ne le rateraient pas. Ce genre d'idéaliste se fait toujours prendre et s'ils se plaignent ensuite, tant pis pour eux. L'idée des douze petites balles qui l'illumineraient un jour, cette idée m'a détendu. Je ne lui en ai plus voulu de me traiter de prisonnier, d'évadé, et autres saletés. Naturellement, on devrait supprimer tous ceux qui manquent de vocabulaire, car ils sont grossiers sans le vouloir. Mais puisque d'autres se chargent à notre place de ces mesures d'hygiène, laissons-les faire.

Louisiane a louché sur mon regard et elle a souri encore une fois. Elle m'a demandé du feu. L'Italien a fermé les volets.

J'ai pensé qu'elle n'était pas mal et que si nous devions tous claquer dans ces histoires de résistance, comme c'était juste, il faudrait trouver le moyen de l'éplucher et de la voir. Je me suis demandé si ce serait difficile. Si elle se laissait caresser les jambes, elle ne m'intéressait plus. Et sinon, l'ennui d'être aimable me glaçait. J'ai hoché la tête, mon inquiétude s'est envolée : il me venait soudain à l'esprit que je me moquais de cette fille et que je faisais de la résistance, non pour lui caresser les jambes, mais pour secouer le temps.

Je me suis assis, j'ai écouté. Dans l'ensemble, je n'ai pas pu dire que c'était bête. La conversation a même été ingénieuse en deux ou trois circonstances. J'ai remarqué un grand jeune homme blond à sa façon tranchante de poser les problèmes et à son horreur de les résoudre autrement que par des solutions sanglantes. Et le sang, c'est comme le reste : passé dix mille litres ce n'est plus une tragédie, mais une industrie nationale.

Il a laissé comprendre que la terre ne manquait pas d'imbéciles et qu'un imbécile qui devenait un martyr recevait de l'avancement. Alors, j'ai senti mon tour venu, je me suis levé, j'ai promené un regard ferme autour de moi, sans regarder personne en particulier – pour ne pas rire. Quand ils ont vu que j'étais bien décidé, ils ont épongé leur sueur et ils se sont tous proposés. Louisiane s'est mise à bâiller. On a renvoyé l'héroïsme à sa niche. Ils ont convenu d'un autre rendez-vous. Dans l'ensemble, ils ont trouvé que pour un nouveau j'avais un appétit de sacrifice très agréable. J'imagine aujourd'hui qu'ils ont accueilli ma proposition avec un mélange de soulagement et de tristesse. Soulagement parce que la situation devenait crispée. Tristesse, puisqu'ils ne vivaient que de la préparation de ce complot et que sa réussite ferait d'eux des hommes.

Ils étaient obligés de faire quelque chose – mais, de préférence, le moins possible. Cependant, ils devaient entrer dans le camp des grandes personnes, ça se décidait : une emmerdante nécessité qui leur emplissait les yeux de tragique et que je ne

prenais évidemment pas au sérieux. D'ailleurs, ce qui est nécessaire manque rarement d'être futile. Ainsi des complots et des affaires de cœur.

Dans la rue, le froid m'a charmé. J'ai relevé mon col. Celle qu'ils appelaient Louisiane et Désormières m'ont rejoint. J'ai eu la satisfaction de parler à cœur ouvert et pour le plaisir, si l'on peut dire – circonstance exceptionnelle, puisque la sincérité est presque toujours un calcul adroit. Louisiane m'a demandé pourquoi je m'étais proposé et si c'était pour me faire remarquer. J'ai souri, et j'ai répondu qu'on n'avait aucune raison de se faire remarquer dans un tel milieu. « Au contraire, ai-je précisé, le mieux est de se cacher sous les murs. » Désormières n'a pas relevé mes paroles. Sans doute a-t-il songé que l'héroïsme autorisait un peu d'insolence – insolence qui sera, Dieu merci, punie de la peine de mort, sans quoi on ne pourrait plus vivre entre honnêtes gens. Louisiane a répété sa question : « Alors, pourquoi ? » De ma voix la plus neutre, je lui ai confié que je n'en savais rien. Puisque c'était décidé, je jouerais le jeu complètement. Avec indifférence. Avec ennui. Elle s'est étonnée une minute de ce qu'elle prenait pour une attitude. Je lui ai dit qu'elle se trompait et que c'était mon caractère. Mais qu'elle n'avait aucune raison de me croire et que ça n'avait pas la moindre importance.

Je me suis couché sans emphase. J'allais tirer ces jeunes gens de leurs enfantillages et faire couler un peu de ce sang dont ils parlaient tant. Si l'on me prenait, je ne les dénoncerais pas, puisque cela ne m'apporterait aucun plaisir. Et c'est mon plaisir qui comptait, non pas celui des gens qui me cogneraient dessus.

De toute façon, il y avait entre les Allemands et moi mille sujets de brouille. Leur allure appliquée, leur sang sur les mains – tellement semblable aux taches d'encre sur les doigts des bons élèves... Je ne veux pas parler de leur férocité, dont ils se servaient mécaniquement, comme on ouvre ou comme on ferme un robinet. En vérité, c'est qu'ils étaient très fiers de la Colère

allemande, la vieille Fureur païenne. Ils distinguaient une déesse, là où il n'y avait qu'une citerne pleine de bile.

Par ailleurs, dans les camps de prisonniers, il flottait une bien sale atmosphère. On nous répétait depuis le premier jour que nous étions de purs héros, les descendants de Jeanne d'Arc et de Bayard. Mais moi, je mourais de honte.

Ensuite, j'ai trouvé, chez Louisiane, plus de sagesse ou moins d'animosité, comme on voudra. Son intérêt particulier, dans cette histoire, vient de son rôle ; un rôle accessoire. Elle n'a rien à faire. Elle regarde, elle pose des questions. Les réponses ne la touchent pas puisqu'elle n'écoute rien. Le spectateur modèle.

La sorte de stupeur qui me frappait depuis un an a commencé de cesser. Je me suis vu libre, du moment où mes gestes tomberaient au hasard dans la balance. La résistance ? Tant qu'il leur plairait. Un complot ? Pourquoi pas. Des conjurés en vestes à carreaux, une fille peu bavarde, la fumée des cigarettes qui me fait tousser. Voilà d'excellents détails. Libre de mes souvenirs, je me comprends bien : on ne se libère jamais que de soi-même. Une partie terminée, voici l'autre qui s'engage. Ce jeu ne dure pas éternellement. On ne change pas de camp comme de cravate et il est constant que, chez les hommes, on tient à soi à n'en plus finir. Mais après les cartes raisonnables, les amours assurées, les situations, le respect et les siens – voici l'entrée des rois fous. Cela fait deux trains de vie très différents, l'un ne se passe pas de l'autre. Et j'admire tous ceux qui, ayant à refaire leur existence, la reprennent scrupuleusement en commençant par la fin, je veux parler de la mort.

Dans l'ensemble, j'ai prospéré au cours de cette époque. Les timides jeunes gens qui s'appelaient Bayard ou Mazeppa dans l'intimité ont fini par me regarder avec intérêt. L'un d'eux, plus éloquent et plus stupide, a voulu me donner des leçons de morale. Il m'a expliqué pourquoi l'héroïsme était une chose noire et exaltante – je ne me donne pas le ridicule d'inventer ses

paroles, je les répète. Il m'a parlé de Nietzsche, philosophe ennemi mais bien sympathique, puisqu'il fait bander les plus mous. Je crains de l'avoir déçu car je lui ai répondu, après qu'il m'eut confié que l'homme était destiné à être surmonté : « Surmontez-vous les uns les autres. » D'ailleurs, il a précisé que la pédérastie avait sa valeur morale et j'ai souri, tellement c'était vrai.

Après cette discussion, j'ai pris des grogs brûlants et l'on m'a conduit vers une Allemande d'une vingtaine d'années. Fille bien particulière, puisqu'elle était un peu autrichienne, souvent alsacienne et tchèque pour le restant – mais aucunement allemande. On me l'a présentée dans un bureau de la Chambre des Députés où elle travaillait comme secrétaire du général Stülpnagel, gouverneur de Paris pour le compte des Allemands et célèbre déjà par ses petites affiches rouges.

Ensuite, j'ai revu cette jeune personne dans un salon de thé. C'est moi, sans doute, qui lui ai appris que « douceur » ne se prononce pas : « douceûrrr ».

À la longue, j'ai deviné mes petits camarades. Le beau mot de « meurtre » flattait leur esprit. D'autres rêvaient que, la bonne fortune aidant, on fusillerait leurs parents comme otages. Les derniers songeaient à la France et leur cœur devenait dur comme une éponge trempée dans de la peinture gris-fer.

Un mois après ces embarras, on est venu me trouver pour me dire qu'on avait une idée. Mais, avant de m'en parler, on désirait s'assurer de ma fidélité. Étais-je vraiment décidé ? Il me parut qu'un certain flottement régnait chez ces jeunes gens et qu'ils me détestaient à l'avance pour les remords que je leur donnerais. Cependant, comme ces remords étaient barbouillés de fierté, ils n'insistaient pas trop. Devant cette attitude, j'ai trouvé plus juste de baisser la tête, en précisant que cet attentat m'ennuyait et que, dans le fond de mon cœur, je n'en voyais pas la nécessité. Que la France était assez grande pour se débrouiller toute seule. Que nous avions ouvert notre culture à un assez

grand nombre de Roumains, d'Annamites, de Péruviens, nos équipes de foutebol à des Hongrois – nos bagnes à n'importe qui. Eh bien, c'était à ces gens-là de s'occuper de la France. Mais un bon et véritable Français, dans mon genre, ne songeait qu'à des amours faciles et quotidiennes, à un juste sommeil et à quelques romans policiers, parce qu'il faut faire quelque chose pour la partie active de notre âme.

Alors, ils ont relevé leurs yeux qu'ils avaient pleins d'une généreuse ardeur et ils m'ont dit que non, la France ce n'était pas ça et que non, la France ne se laisserait pas abattre et que non, la vie ce n'était pas de se royaumer comme je le croyais. J'ai vu qu'un fort courant se dessinait chez eux pour retirer à un débauché de ma sorte la gloire de tuer un Schleu. Pour combattre le complexe de Jeanne d'Arc qui les travaillait, j'ai passé ma main sur mon front en ajoutant que mes déclarations n'avaient aucune valeur, que ce sont des choses qui se disent pour se rendre intéressant. Mais en réalité, je suis comme vous : un juste et loyal Français, désespéré, viril, noir et tragique. Ils se sont félicités de ce retour aux bons sentiments et je crois même que le plus petit d'entre eux s'est autorisé de sa taille pour me donner une claque amicale dans le dos. J'ai continué comme si c'était un jeu. Lui aussi. C'est là où il s'est trompé.

Après quoi, nous nous sommes couchés ; les uns rêvant que l'Allemagne s'écroulait, chose impossible et douce. Celui-là, qu'il était torturé par la Gestapo et qu'il n'avouait pas, d'une crâne façon petit-Français-patriote, modèle richement orné de jolis sentiments et de phrases choisies. Et moi-même, je l'avoue, songeant avec mélancolie que mes bonnes résolutions n'y changeraient rien, que j'étais embarqué avec ces petits garçons et qu'ils donneraient de ma figure le contour qu'il leur plairait : un type qui cache un cœur ardent sous des aspects ironiques, le vrai Français.

Ces réflexions fatiguées m'ont conduit jusqu'au lendemain. Je me suis installé dans ce lendemain avec sérénité, car je savais

dès l'aube qu'on y parlerait de ma mort et qu'elle serait camouflée sous des traits magnifiques. Je savais aussi que tout cela m'importait peu ; cette comédie m'empêchait de me prendre au sérieux – ce qui est le mauvais côté des suicidés.

Le lendemain, en effet, on m'a mis en présence d'un officier de Londres, membre de la délégation gaulliste, sympathique – si l'on peut dire –, assez chauve, agréable à tout prendre. Nous avons écarté mes petits camarades et je l'ai emmené dîner dans un restaurant de Passy. Ensuite nous nous sommes rendus dans un bar que je connais, rue Bois-le-Vent, où l'on est isolé de ses voisins.

Cet officier a reconnu que la démocratie ne valait pas les chiottes pour la noyer, puis il a précisé qu'il était opposé aux attentats individuels, que ses chefs de Londres étaient dans les mêmes sentiments, et que leurs raisons à tous étaient fortes et nombreuses. J'ai souri, je lui ai dit : « Je sais qu'en France, de Marcel Cachin au vieux Maréchal, on réprouve ces attentats. Il y a là comme une conspiration de la sagesse qui vise les exaltés. Seulement je ne suis pas exalté et je me fiche de ce pays-ci et de ses offenses de cœur comme de la virginité du Pape. »

Tout de suite après avoir parlé, je me suis repenti. Il y avait dans cette déclaration une forfanterie ridicule. D'ailleurs, il me répondit que mes sentiments intérieurs n'entraient pas en jeu et qu'il s'agissait seulement de voir les conséquences : cinquante notables devant un mur. J'aurais pu lui démontrer que c'était toujours une bonne chose que de fusiller les notables, mais à quoi bon ?

Ensuite, l'effet de l'alcool que je supporte si mal, la chaleur, la bêtise ? je ne sais, mais enfin, quelque chose m'a poussé dans l'éloquence et j'ai tenu à cet officier si chauve une sorte de raisonnement. – Les attentats sont d'abord des gestes de révolte. Tout y est spontané. Cependant, comme il y a plus de plaisir à tuer un officier ou un policier qu'un simple soldat, on prépare ces meurtres. Du moment où on les calcule, on y réfléchit. Avec

la réflexion, vient la morale. Tout cela rentre dans un plan qu'on développe avec ordre ou démesure. Mais ni Marcel Cachin, ni le général de Gaulle ne peuvent en parler, pour des raisons électorales. Les peuples occupés songent à sauver leurs meubles, cela va de soi. Les électeurs sont lâches. Il s'agit d'animer cette torpeur, de creuser le fossé. L'officier que nous tuerons n'aura aucune importance. Ce qui comptera, ce seront les cinquante otages fusillés, cinquante familles de vengeurs... Les Français sont avares et peureux, plutôt par habitude que par nature. Dès qu'ils ont perdu quelque chose, ils acceptent de tout perdre. En tuant leurs parents, on leur ouvre l'imagination, on leur inspire la vraie colère qui produit de nouveaux meurtres. Ce ne sont pas quelques milliers de résistants – dont la moitié sont de mauvais républicains – qui sauveront la France. Ce seront les massacres. Nous sommes pour les massacres. Nous condamnons à mort cinquante notables toutes les semaines – tous les jours quand nous pourrons. En 17, on fusillait des mutins pour refaire le moral des troupes. Nous continuons. Un pays occupé est une nation en armes. Ils sont tous mobilisés. Mais pour leur imposer les disciplines de la colère et de la haine, nous ne pouvons compter que sur l'Armée allemande. Le plan des nazis est de dissimuler la terreur et de ne pas laisser traîner de cadavres dans les rues. Le nôtre n'est pas plus compliqué : il est à la source de ces taches de sang, ces curieuses petites affiches rouges que vous voyez à l'entrée des métros...

Je me suis arrêté, parce que j'avais soif et aussi parce qu'il fallait laisser à mon compagnon le temps de dire, à son tour, des choses nobles et intelligentes, sous peine de le froisser. Il n'a pas manqué à ce programme. Mais comme l'éloquence des autres ne nous fait pas honte, j'ai oublié la sienne.

À la longue, nous avons convenu que chacun avait ses raisons et qu'il me donnerait des renseignements, préférant m'aider à sauver ma vie dans une entreprise qu'il n'approuvait pas, plutôt que de me condamner à mourir parce que j'avais

tort. Je lui ai dit que cette conclusion était bonne et qu'elle remettait les discussions à leur vraie place : dans l'antichambre.

Je l'ai revu deux fois. Il m'a toujours paru loyal, entier, égal à lui-même, infiniment modeste, avec ce je ne sais quoi de naïf qui était le propre de la plupart des chefs gaullistes. J'ai fini par lui faire avouer qu'il résistait surtout par manque d'imagination : il se sentait incapable d'imaginer l'Europe nouvelle. C'est dire qu'il n'y trouvait pas sa place. Il luttait.

Un matin, je me suis levé plus tôt. J'ai pris le train à la gare Montparnasse, je suis descendu à Versailles. J'ai été droit à la caserne. On m'a reçu fort civilement, j'entends, avec les gros mots d'usage. J'ai attendu quelque temps avant d'être reçu par le chef Masoulier. J'ai claqué des talons et je me suis tenu droit, le regard devant moi et dans le vide, comme un bon Français qui en a marre des Juifs et qui veut que son pays bande un peu plus fort. Le chef Masoulier a relevé dans ma direction sa moustache et son béret d'ancien combattant.

— Vous avez fait la guerre ?

J'ai répondu que je sortais des chars et que j'avais été blessé à Dunkerque.

Il s'est frotté les mains intérieurement pour me dire :

— Dunkerque : bien ça. Bonne formation. Salauds d'Anglais. Ah, les vaches !

Il m'a demandé pourquoi je ne portais pas de décoration. Mon visage est devenu noble, sentimental et méprisant. Sèchement, j'ai fait :

— Puisque des maçons ou des Juifs ont le droit de porter la croix de guerre, je préfère m'abstenir.

Ensuite, je me suis livré à de grands efforts de gorge pour arriver à déglutir : « En 39, j'étais du péhésef. » On imagine que

de telles inventions donnent la nausée. Tout de suite, il s’est levé et il m’a serré la main :

— J’étais un « dispo ».

Les « dispos », forme familière pour « disponibles », étaient des membres du péhésef, prêts à toute éventualité qui ne serait ni dangereuse, ni salissante.

Après quoi, il m’a tutoyé et j’ai détourné les yeux pour ne pas montrer mon ennui. J’ai considéré le maréchal Pétain et Darnand qui ornaient la pièce, admirant ces ressemblances militaires et ce double visage de Vichy. Tous deux sortis du peuple et un peu éblouis par les aventures qui les avaient menés si loin, au point que des financiers et de nobles étrangers les traitaient avec respect. Le visage de Pétain, tourné vers les sages et les constipés, le bas de laine, les biens nationaux, Gallifet et Marc-Aurèle sous le même képi. Celui de Darnand, infiniment plus sympathique, orienté vers les vaillants, les bohiscoutes de la pègre, les garçons sans avenir et ceux qui s’ennuyaient.

Pendant ce temps, le chef Masoulier n’a pas cessé de parler. Il m’a dit qu’ici on agissait plus qu’au péhésef et une flamme lubrique a passé dans ses yeux. À la fin, j’ai claqué des talons en affirmant : « D’accord, chef, fusillons les républicains et il n’en restera plus. » Il a reconnu que ces principes étaient les bons. Nous nous sommes quittés avec amitié, si l’on peut employer d’aussi gros mots.

Dans le couloir, deux garçons rougeauds et un blême m’ont regardé en dessous. Le blême, au bout d’une demi-minute, m’a jeté : « Alors, tu viens faire le p’tit con chez nous ? » J’ai dit : « Mon Dieu… » Il m’a interrompu : « Parle pas de çui-là. Les youtres, on n’en raffole pas. La preuve qu’il est youtre, le bon Dieu, c’est que les aryens y se font toujours enculer. Je m’appelle Besse. »

Ils m'ont donné des claques sur les épaules en riant et on a été boire de la mauvaise bière. Ils m'ont confirmé que le chef Masoulier était un gland et je les ai vivement remerciés.

Je ne suis vraiment entré dans la Milice qu'au moment où j'ai revêtu le coquet uniforme bleu-marine, le grand béret qui vous fait la mâchoire dure et le regard plus dense. Ma jolie mitraillette sous le bras, j'ai étonné les populations. J'ai même été revoir mon oncle de Grandpré qui a blêmi légèrement ; puis il a réagi en murmurant qu'un déguisement en valait un autre, mais qu'en 1910, au cours des bals costumés, on préférait les seigneurs Henri III.

J'ai fini par trouver ma vraie place dans cette Milice – si décriée. Je crois que j'ai contribué à développer chez ces garçons leurs tendances destructrices. Presque tous venaient de la zone nord ; fils de famille en rupture d'idéal, ouvriers fascistes tuberculeux, bretons amateurs de chouannerie et quelques repris de justice – le sel de la terre, comme on dit. Une minorité défendait Pétain en l'appelant affectueusement : le vieux. Les autres ajoutaient à cette expression le mot « con », ce qui était peut-être tendre, mais encore moins respectueux. Ceux-ci rêvaient déjà de tueries quand les premiers ne parlaient encore que de répression. Naturellement, je me suis rangé parmi ceux qui donnaient aux choses leur vrai nom, et je crois que la Milice m'est redevable, dans l'hiver 43, de cette mode d'appeler Pétain : le vieux cul, expression qui courut les camps.

Un dernier conseil de résistance s'est tenu aux alentours de la Noël. Ils m'ont regardé avec curiosité, puis avec hostilité, en raison de mon uniforme. Dès lors, j'ai compris qu'aux yeux de Désormières et de ses amis je ne serais pas un héros tant que je n'aurais pas perdu la tête. On met celle-ci sur un billot, on la sépare du corps à l'aide d'une hache. Ensuite, on est un héros. C'est le procédé en usage. D'ailleurs, je comprenais ces garçons, ils commençaient à en avoir marre. Depuis trois mois, j'étais le tueur de la bande et je gardais les mains blanches. Un tueur, ça

tue. Sèchement, ils ont convenu que je pouvais agir. Darnand était en zone nord. Je n'avais qu'à trouver l'occasion. J'ai répondu doucement que j'avais mon idée et que Désormières pouvait m'aider. J'ai ajouté : « Je crois que votre père est un ancien péhésef. Mon supérieur direct – il s'appelle Masoulier, Guy Masoulier – également. Il faudrait me recommander auprès de lui. » En sortant, dans l'escalier, j'ai dit à Louisiane : « Il vous plaît, mon uniforme ? » Elle a eu un petit sourire et j'ai pensé qu'après tout, c'était une gentille fille.

À six heures du matin, je me suis glissé chez moi. Le grand escalier de l'avenue Marceau m'a soudain paru affectueux. J'ai retrouvé ma chambre. J'ai caressé un visage d'ange, un tableau de Giovanni di Paolo, d'une main étrangère. J'ai regardé un tiroir plein de lettres : au feu, ces lettres. Défense de laisser des traces. J'ai songé à d'autres matins où je rentrais à la même heure. Et j'ai dit adieu, très sagement, à cette vie heureuse.

À la caserne de Versailles, le froid a écarté les questions. J'ai aperçu le chef Masoulier. Il m'a souri. J'ai pensé qu'il aurait de la peine en apprenant que j'avais tué Darnand. Je m'en suis voulu. Puis j'ai réfléchi à ce détail qu'il aurait peut-être de l'avancement, les pertes produisant ordinairement cet effet dans les corps militaires.

J'ai regardé mon arme : un 6,35 valable à courte portée, d'homme à homme, comme on dit. Je l'ai soigneusement essuyé. D'autres miliciens, dans le vide des chambrées et l'ennui des lendemains de fête, caressaient leur harmonica ou la photo d'une bien-aimée. Ces gestes affectueux sont à leur place, la veille d'un meurtre.

Je me suis demandé si je m'en tirerais. Question absurde, je l'avoue. Je m'approcherais, je saluerais, et de la main gauche, je tirerais. Il est assez naïf, il tomberait comme un tas. À ce moment-là, les autres me prendraient et mettraient de la passion à me cogner dessus.

Le chef est arrivé un matin calme. Il a passé en revue un détachement mal fringué. Son regard navré s'est abaissé sur les hommes. Il a suivi Masoulier et deux autres officiers dans les bâtiments. J'ai pensé : c'est pour tout à l'heure, et j'ai fait attention à ne pas me regarder dans les glaces, de crainte de me trouver trop bête. Quelle idée d'étendre par terre ce gros type énergique et bien Français ? Il n'y a pas tellement de constructeurs.

J'ai attendu trois heures. « À trois heures, je traverserai la cour, je dirai bonjour à la sentinelle. Dans les bureaux du premier, je dirai : je suis convoqué. Un peu plus loin, ils ne me croiront plus. Ils frapperont à la porte du chef Masoulier. Pendant ce temps je me jetterai dans le bureau de Darnand et je jouerai ma mélodie. Après, ça fera des cris et des ennuis. Je sais. Je sais tout ça. »

Eh bien, j'ai pensé que le moment était venu de tracer mon épitaphe. J'ai trouvé que le hasard était au maximum dans ma mort et que cette patiente reconstitution de la providence méritait des éloges. L'ennui de voir mon nom dans les journaux, je ne me le dissimulais pas. Mais cet ennui ne me toucherait guère, car je ne les lisais jamais. Tandis que le désagrément de prévenir Désormières que je n'entrais plus dans leur jeu m'attirerait des scènes grandiloquentes.

Après le déjeuner, Février, grand garçon peu distingué mais serviable, amateur des farces les plus stupides, provincial d'ailleurs, est venu m'ennuyer sur mon lit. Il m'a expliqué qu'il était de la même commune que Darnand. Il comptait l'aborder et obtenir une permission. Je lui ai dit que c'était une bonne idée et que le chef Darnand n'était sûrement pas dans un jour à refuser une chose pareille. « Bon, m'a-t-il répondu, j'irai vers trois heures. » Toujours inspiré par mon cœur, je lui ai conseillé de ne pas y aller trop tard. Comme il a continué à parler, je me suis allongé en fermant les yeux.

Un quart d'heure encore. Je me suis réveillé, mais pâteux ; le temps de jeter ma capote sur mes épaules, et j'ai traversé la

cour en bâillant car il est fatigant d'attendre. La neige au front têtu garnissait la cour. Je tâcherai de ne pas oublier son petit craquement particulier.

J'ai monté l'escalier. Au premier étage j'ai rencontré un gros milicien que je ne connaissais pas. Dans le vestibule, ils n'ont pas bougé. Ils étaient deux derrière une table, mais le plus jeune s'est levé trop brusquement et, je ne sais pourquoi, j'ai compris que j'étais perdu. Ils se sont approchés, la porte du bureau s'est ouverte, quatre types sont sortis. J'ai avancé d'un pas, ils m'ont entouré. « Allons, a dit le plus gros, c'est manqué. Lève les mains. » La porte du chef Masoulier s'est ouverte. J'ai vu Darnand. Les autres m'ont ceinturé. J'ai dit d'une voix loyale : « Vous êtes cinglés. Qu'est-ce qui se passe ? » Ils m'ont un peu bourré les côtes en me fouillant. Il y avait un groupe devant moi. Darnand regardait sans parler. Enfin, les autres ont dit : « Il n'est pas armé. » J'ai pensé qu'ils étaient idiots, cependant, je ne sentais pas l'arme dans ma poche. À ce moment on a remonté par l'escalier ce long garçon qui s'appelait Février. Il criait, mais on lui bourrait la gueule. « Chef, ont dit les autres, c'est lui. Il avait l'arme. C'est lui, chef. Y a pas d'erreur. »

Les officiers se sont gratté la tête et on a dit quelque part : « Arrangez-les. On verra ensuite. » Alors on nous a tabassés et on nous a traînés dans des soupentes.

Quand le souvenir des coups s'est un peu atténué, je me suis rendu compte que j'allais m'emmerder. Aussi, ai-je commencé à parler avec Février. Sincèrement, je ne l'ai pas fait dans une mauvaise intention. Si les suites de notre conversation ont mal tourné je n'ai rien prévu. Je me suis vu coincé, mais d'une façon maladroite, avec toutes sortes d'explications à donner. Enfin, mon coup était manqué. Pas de photographies dans les journaux : avantage considérable.

Après s'être bien étonné de ce qui lui arrivait, Février a conclu, sur mes conseils, que ça ne durerait pas et que nous aurions sans doute une permission en compensation. Il a ajouté :

« À la milice, il y a des côtés vraiment brutaux. » « Comment, me suis-je écrié, mais de l'énergie, il en faut, vieux, on n'en aura jamais trop. Pense un peu au mal que les salopards font à la France. Encore, la France, on s'en fout, mais l'Europe, vieux, songe à l'Europe. Vois-tu, il faudrait fusiller tous les Juifs. Dix mille tous les jours. On irait voir ça en famille. Ça serait autrement viril comme spectacle que le cinéma avec ses exhibitions indécentes. » Février a hoché la tête et a dit que Rita Hèhouorse avait de jolies cuisses. « C'est ça, ai-je répondu. Voilà ce qui se passe. Un milicien comme toi, un vrai fils de France s'occupe des cuisses de Rita Hèhouorse, une Américaine métissée de juive et de négresse, sans doute. Voilà ton idéal. Eh bien, moi, vieux, je dis merde. Je suis contre. »

Nous avons continué à parler. Je me suis amusé à développer les maximes les plus exaltées, comme je faisais toujours à la Milice devant les hésitants. Tout ce temps-là Février s'est révélé semblable à ses ancêtres : un radical soucieux de rendre service.

Le point délicat, dans ses plaintes, était l'égalisateur 6,35. J'ai fini par saisir que sa capote avait disparu depuis le matin. Il était venu dans ma chambrée pour en piquer une autre. Je n'ai rien répondu à ces explications, mais dans l'ensemble, son sommeil m'a permis un échange très préférable...

À une heure du matin, on nous a réveillés à petits coups de bottes dans le visage. Quand la pointe du soulier tape dans l'œil, le moment est désagréable. Naturellement, Février ayant le sommeil plus épais, on eut pour lui des attentions spéciales. Nous sommes descendus, et au premier étage on nous a poussés dans un couloir peint en beige, puis dans une grande pièce très éclairée, une très grande pièce. En clignant les yeux, j'ai reconnu Louisiane, droite et bien coiffée, mais entourée de personnages plus déplaisants. J'ai pensé : « Chère garce » en examinant les policiers français, suintant la mauvaise humeur et la crasse ; les miliciens se signalaient par leurs ongles propres. Je suis revenu à Louisiane et elle m'a considéré d'un œil froid. En tout cas elle

ne me déplaisait pas. Un homme qui vend les siens est un salaud, mais une femme, c'est autre chose, rien à dire, on a l'habitude. La surprise et l'amusement m'ont empêché, dès le début, de m'écrier : « Soyez maudite » comme les images d'Épinal et le manuel du bon petit résistant le recommandent. Février a continué à se faire mal voir en gueulant comme un malpropre. Quant à moi, je dois avouer que mes lèvres intactes, mes cheveux peignés, mon air simple et modeste ne pouvaient m'attirer que la sympathie des juges. Au surplus, les fantaisies vestimentaires de Février le chargeaient considérablement. Décidément, il y avait de l'espoir. Mais non, il y avait Louisiane devant moi, l'excellente mémoire de Louisiane et autour d'elle ceux qui la payaient.

Février a consenti à la boucler et le plus gros des miliciens a relevé le menton. Louisiane a penché la tête sur la gauche, puis elle a dit : « C'est le maigre, c'est bien lui. » Ensuite, je n'ai plus vu ses yeux, mais mon cœur, en battant à rompre, montrait l'intérêt que je prenais à cette affaire. Naturellement, Février s'est dit : « Voilà l'instant de la ramener » et il s'est mis à traiter Louisiane plutôt durement. Elle n'a pas relevé les yeux, mais, tout ce temps-là, elle a murmuré : « Pardonne-moi, pardonne-moi. » J'ai trouvé cette scène follement émouvante. Cependant, j'étais très occupé à dessiner de l'ongle sur mon avant-bras, d'un geste machinal, une cicatrice imaginaire, tout en désignant Février du regard. Une ou deux fois, il m'a semblé que Louisiane saisissait mon manège. Cette cicatrice avait une sorte de célébrité chez les intimes de Février. La première moitié lui venait des Allemands en 39 et la seconde d'une bombe anglaise pendant une alerte. Il était plus difficile de faire un petit cours par signaux sur les origines de cette cicatrice. Après tout, Louisiane, pour ne pas être une espionne, n'en était pas moins intelligente.

On l'a prise par les bras, sans brutalité, et on l'a menée dehors. Février a été flanqué dans la pièce voisine ; on m'a laissé devant deux types : un civil et un milicien gradé. Un autre milicien me surveillait d'une mitraillette négligente.

Le civil a parlé en premier. Il m'a dit : « On sait que tu es dans le bain, toi aussi. Cause un peu, pour voir. On n'ignore pas qu'il y en a d'autres au-dessus de toi. Tu vas pas payer pour les salauds qui t'ont lâché, des fois ? » J'ai répondu d'une voix ferme que j'étais entré à la Milice par idéal patriotique et que pour le reste c'était marre. L'idéal patriotique, je dois le dire, n'a pas beaucoup plu au civil car il a marmonné : « À vouloir jouer au plus con, on attrape une bonne pipe. » Il a appuyé sur un bouton et deux costauds sont venus me cogner sur les épaules avec des nerfs de bœuf. J'ai pris cette fantaisie pour ce qu'elle voulait dire. Cette ouverture d'esprit m'était extrêmement facilitée par les cris de Février dans la pièce voisine. Pendant les pauses, je l'entendais hurler qu'il en avait marre de la Milice et qu'il voyait bien que les salauds y pleuvaient comme vache qui pisse. Toutes ces paroles me mettaient du baume sur le cœur. Sans quoi le nerf de bœuf fait beaucoup plus mal que la plupart des tortures employées.

On m'a ramené dans une soupente particulière. Décidément, Louisiane était pleine de ressources. L'intelligence, pour ceux qui aiment ça, il n'y a rien de tel.

Le mois de janvier s'est écoulé sur ce rythme lent. Interrogatoires deux fois par semaine. Mieux je supportais le nerf de bœuf, et mieux j'étais mieux considéré par le policier civil. Quant au chef milicien, il ne parlait presque pas, ce que je trouvais de mauvais goût. Il s'appelait Rozin, cela me permit des vers faciles sur les murs de la prison. Je me suis étonné de ne pas voir Désormières, ni les autres, jusqu'au jour où Besse fut mon gardien. J'ai appris de cette façon-là des détails exaltants : Désormières s'était évanoui dès les premiers coups ; pour le réveiller on avait continué et son cœur avait claqué. L'Italien s'était jeté par la fenêtre au moment où on voulait l'arrêter. La justice française cherchait à s'emparer de l'affaire, alléguant que Darnand était un haut fonctionnaire et qu'il ne pouvait décemment régler ses comptes en chef de bande. Le bruit courait même, dans la caserne de Versailles, que le vieux cul aurait pris

Darnand à part en lui disant : « Brouf, brouf, on a voulu attenter à votre vie, mon brave, brouf, brouf, va falloir sévir. – Oh, aurait répondu Darnand, pas la peine, monsieur le Maréchal, pas la peine. – Si, si, Darnand, justice sera faite. Tous ces gens-là méritent la prison », etc. Le « pas la peine » de Darnand me faisait froid dans le dos pour Février. En effet, la Milice tenait à conserver l'affaire. État dans l'État, elle jugeait que tout ce qui se passait sur son territoire lui appartenait. Comme le disait Besse, n'importe comment les flics auraient eu trop peur de se faire déculotter et enculer sur leur bâton blanc pour venir nous chercher à Versailles.

Le 25 janvier, le procès a commencé. On m'a cité comme témoin. Ayant avoué quelques incartades de jeunesse aux policiers (marché noir sur la pâte dentifrice, avortements, etc.), ceux-ci ne me cachaient plus leur estime. Cependant je devais rester le pur et loyal Français, digne de Bayard et de La Rocque, devant mes chers chefs miliciens. Ces ruptures d'idéal m'ont beaucoup fatigué les derniers jours.

La salle de gymnastique était trop grande pour les deux accusés : Février, Louisiane – ce n'était rien pour un local, digne du Tribunal révolutionnaire. Une douzaine de témoins se sont assis à côté de moi : le chef Masoulier, un vieillard qui était le grand-père de Février, etc. Le chef Rozin, si désagréable par ses silences, défendait l'accusé. Les cinq membres du Tribunal d'honneur, par contre, m'ont réchauffé le cœur par la noble connerie qui détendait leur visage : un ancien adjudant d'infanterie, un dentiste, un industriel honnête, un industriel véreux et un colonel du Train des équipages. J'ai eu droit à l'historique du complot ; j'ai appris comment la fille Louisiane S... et quelques autres individus avaient attiré dans leur piège un milicien de la première heure, nommé Février. Comment le cœur de ce milicien corrompu s'était laissé gagner par la propagande juive et les cuisses de la fille S... Comment il s'était engagé à tuer Darnand et comment il avait manqué son coup.

Pendant l'interrogatoire, j'ai remarqué l'aspect abattu de Février. Louisiane m'a paru simple et charmante. Les témoins ont défilé. Le grand-père de l'accusé a reconnu que son petit-fils ne valait pas cher. Les juges, avec de grandes apparences de joie, se sont récriés sur la noblesse et l'émouvante sincérité de ce témoignage. Cependant, la fin a été moins bonne, car le noble vieillard crut bien faire en ajoutant d'une voix négligente : « Après son service, comme il n'était pas capable de travailler à la terre, il a tourné au vrai banditisme, la L.V.F., la Milice, et tout le bataclan. » Cette déclaration a jeté un froid. Le chef Masoulier a rétabli la situation. Son exposé a satisfait les plus difficiles, à commencer par moi. Il a tracé un parallèle entre Février, l'arriviste sans scrupules, entrant à la Milice comme on entre au bordel, sans convictions, sans idéal. Et d'autre part, Sanders, pénétré de la plus pure flamme péhésef, fils de chez nous, combattant dans les chars (le colonel du Train rougit), prisonnier, libéré pour avoir sauvé un Feldvebel qui se noyait. Ce dernier trait impressionna la Cour, mais je songeais dans le secret de mon cœur que ce Feldvebel était quand même un salaud d'avoir exigé 5 000 marks pour un simple bain de siège.

Les costauds qui avaient manœuvré l'accusé sont venus déposer ensuite que Février ne les avait guère édifiés par ses plaintes continuelles, ses paroles amères sur le compte de la Milice, u.s.w.

Mon tour est arrivé en dernier. J'ai senti que l'honorable société se réveillait. Ce misérable petit Rozin, pour la première fois, a pris la parole. Pourquoi François Sanders a-t-il attendu le dernier moment pour venir au P.C. rendre compte de ses soupçons à l'égard de son camarade Février ? Quel était le vrai dans cette histoire de capotes ? Il répéta dix fois le mot « capotes », si bien que le colonel du Train a rougi et l'a invité à se montrer plus concis.

J'ai répondu modestement et Louisiane mieux encore. Elle ne s'est pas trompée une fois, elle n'a pas hésité une minute.

Tout le temps, je l'ai observée, son lourd visage germanique si beau, ses cheveux collés aux tempes et sur les oreilles en forme de macaron, sa silhouette imposante, ses airs glacés. Besse m'a confié qu'on ne l'avait pas trop violée. Sans savoir pourquoi, je préférais cela. Je me suis rappelé ses belles jambes, ses seins un peu lourds, sa peau blanche et dure. J'ai revu ses airs victorieux quand elle faisait l'amour : ses lèvres à peine ouvertes, ses paupières relevées... D'un seul coup, je me suis retrouvé à cette dernière soirée où je l'avais emmenée dîner à Passy. Tout cela m'est repassé sous les yeux : le scandale provoqué chez les gentilshommes du marché noir par mon uniforme, la salle de cinéma où je me suis demandé si j'avais envie d'elle. Et puis la sincérité est une chose, la politique en est une autre. En lui retirant ses bas, je me suis aperçu à quel point elle était belle. Alors j'ai commencé à me taper sur le dos intérieurement, et autres phrases de circonstance. Louisiane s'est enivrée en se servant de mauvais gin et vers trois heures du matin, elle m'a expliqué qu'elle ne raffolait pas de mon genre mauvais garçon de cinéma, mais que j'étais préférable aux types du réseau Carnot. Bien sûr, que j'étais préférable. Elle était mi-anglaise, mi-alsacienne. Désormières était son cousin au troisième degré et son fiancé, au troisième degré également, autant que j'aie pu comprendre. Enfin, elle s'est montrée une très bonne petite fille. Mais plus tard, j'ai fermé les yeux et la tristesse m'a repris. Je sais trop bien à quoi je pensais et comme j'avais été fou. Les années n'ont pas été plus épaisses qu'une vitre de verre. C'est suffisant pour empêcher de toucher.

Pourquoi Louisiane avait-elle voulu de moi ? Je ne l'ai pas cherché, j'ai pensé à son corps nu tandis qu'on nous interrogeait, puis tout à coup j'ai aperçu un visage sur le banc et ma belle âme s'est envolée en reconnaissant la concierge de l'accusée. Je l'avais croisée en partant, le lundi matin. Elle me reconnaîtrait, on reprendrait le procès à l'envers, le chef Masoulier recommencerait son parallèle : Février, le vrai fils de la glèbe, Sanders, le déraciné...

— Eh bien, a déclaré Rozin de sa voix si simple, votre concierge est ici, mademoiselle. Elle pourra peut-être nous fixer.

La concierge m'a regardé quelques minutes, puis a conclu : « Ce serait plutôt celui-là. »

Un « Oh » s'est élevé parmi le tribunal et Rozin s'est tourné vers Louisiane en lui demandant ce qu'elle pensait de ce nouveau témoignage. Alors elle s'est jetée dans une déclaration confuse, dans laquelle j'étais formellement compromis ainsi qu'un troisième milicien, dont elle dirait le nom plus tard. Tout ceci avec un manque de sincérité écœurant.

— Bon, fit le Président. Le 3e nom ? Nous voulons savoir le 3e nom.

— Je ne parlerai plus, dit-elle. Je vous donne encore celui-là et ça suffit. Après tout, il n'y a pas de raison pour qu'il s'en tire, il ne vaut pas mieux que les autres.

— Le 3e nom, glapit le dentiste.

— Février et Landers – rien d'autre, reprit-elle. Landers devait prêter main forte.

Malheureusement, ces imbéciles ne remarquaient rien. À la longue, le rapporteur s'est tout de même ému de voir déformer mon nom. Il a parlé à l'oreille du Président. Ils se sont concertés une minute. Le Président a regardé la concierge bien dans les yeux en la priant de réfléchir et de donner une réponse satisfaisante. Elle a hésité encore une minute, puis elle a déclaré qu'elle ne savait pas, que d'ailleurs on l'avait amenée de force et que tout ça lui paraissait une drôle de justice. Le dentiste, qui décidément me soutenait, est intervenu pour balayer un témoignage si méprisable. Alors ils sont revenus à la charge sur Louisiane – Vous avez menti. – Donnez des accusations précises ou reconnaissez que vous avez menti.

Elle a gardé d'abord le silence, puis elle les a vivement insultés, les traitant d'assassins, disant qu'elle regrettait beaucoup de ne pouvoir en entraîner qu'un à la mort, etc. Avec le plat de la main, à coups secs sur la taille, ils l'ont forcée à se taire. Rozin s'est épongé le front. Il s'est tourné vers moi et m'a demandé soudain quelle peine infligerais-je à l'accusé au cas où l'on me consulterait. J'ai répondu d'une belle voix claire qu'elle me paraissait plus intelligente que Février, donc plus coupable. Et puisque Février méritait la mort, la solution n'était pas difficile à trouver pour la fille S... Rozin m'a regardé encore quelque temps. Pendant que je parlais, je gardais mes yeux fixés sur Louisiane, sans sourciller. Les témoins ont applaudi, nous nous regardions toujours.

La dernière déposition et la plus émouvante a été celle de Besse. Il a relaté comment Février lui avait sauvé la vie au cours d'une opération contre le maquis, l'année dernière. Pour cette raison, il se permettait de demander les circonstances atténuantes à l'égard de son camarade. Sans quoi, connaissant mes convictions comme il les connaissait, il savait que je ne pouvais pas être le coupable.

Le tribunal a délibéré un assez long temps. Il se demandait si l'on donnerait à Février un égalisateur pour se suicider ou si on lui ferait sauter la tête dans une forêt des environs. Les avis, très partagés, se sont ralliés à cette dernière solution, d'autant qu'il y avait aussi Louisiane et qu'une promenade pour deux ne donne pas plus de mal qu'une promenade pour un.

Je me suis promis de faire partie de leur escorte, pensant que Louisiane aurait gros sur le cœur de mourir en la seule compagnie d'un imbécile comme Février. Mais les événements en ont décidé autrement. Darnand leur fit grâce à tous les deux et on fut obligé de les descendre immédiatement dans une petite cour intérieure de la caserne. J'ai réussi à entrer dans une chambre du premier étage qui donnait sur cette cour et j'ai revu pour la dernière fois le beau corps de Louisiane, étalé par terre,

avec des cicatrices propres sous l'oreille, qui lui laissaient son mépris et sa victoire.

La semaine suivante, le chef Masoulier m'a fait appeler.

— Après tous ces événements, m'a-t-il dit, il vaudrait mieux que vous changiez de coin. Vous avez le front de l'Est et vous avez aussi la lutte contre le maquis.

J'ai souri en reconnaissant : « Il y a tout ça. »

— Eh bien, continua le chef en posant sur moi un regard humain, vous avez le choix.

Je lui ai dit que si je me laissais porter par mes goûts exotiques, je choisirais la Russie, mais que si je pensais à ma concierge, je crois qu'elle préférerait encore l'uniforme de la Milice à celui de la Vèremarte. Il a toussé une ou deux fois en grommelant : « Je comprends. » Puis, il a relevé un visage clair où tremblait cependant une petite gêne : « Dites-moi, Sanders, vous qui avez des idées... il y en a qui disent que le maquis est une nouvelle chouannerie ; qu'est-ce que vous en pensez ? »

Je lui ai répondu que j'étais trop persuadé des sentiments républicains des terroristes pour le croire. « Et pourtant, a-t-il repris, l'Assemblée nationale a voté pour Pétain... – Sans doute, ai-je dit, sans doute, en 1940, le peuple français s'est-il choisi de nouveaux représentants et n'a prévenu personne... – Enfin, Sanders, enfin il y a des points communs. Dans la résistance, nous voyons les forces du passé, l'aide des Anglais, évidemment. Mais il y a une différence. C'est que notre révolution à nous, elle est humaine. – Oui, ai-je dit, c'est pour ça qu'elle ratera. – Comment ? – Nous laissons bêtement les Allemands fusiller les gens. On les déteste, mais on les prend au sérieux. Tandis que nous sombrons dans le ridicule. Tout cela, chef, ce sont des questions que je me pose anxieusement dans le secret de mon cœur, etc. – Croyez-vous qu'on déteste les Allemands, mon petit Sanders ? Oui. Eh bien, je vous dirai tant mieux. J'ai eu peur un

instant, je vous l'avoue, que le peuple français, naturellement épris d'ordre et de discipline, ne se mette à la remorque de notre grande voisine. La ligne droite, voyez-vous, c'est le Maréchal. C'est notre vieux. C'est le vieux. Et il est intelligent, Sanders, croyez-moi, il est intelligent. » Après avoir reçu quelques preuves de ma crédulité, il m'a laissé.

On a décidé plus tard que j'irais dans le Midi avec un contingent de jeunes gens : « Pour les former. » Mon petit camarade Besse, qui en revenait, s'est frotté les mains. Et il m'a confié qu'il saurait descendre un bon nombre de salopards. J'ai applaudi ce pur sens des guerres civiles qui permet enfin de se relâcher un peu en tirant sur des cousins inconnus.

À Ganat, Allier, nous avons défilé devant des passants hostiles. Il y avait du bon et du mauvais dans la Milice. Je mets l'impopularité au premier rang des bonnes choses. On m'a versé dans la centaine du capitaine de Saint-Vérace. J'y ai retrouvé, confondues, l'aimable inconscience du Midi et la froide résolution du Nord. Je veux dire que l'atmosphère allait des perceurs de murailles aux pharmaciens constipés. Je me suis lié, cette saison, avec le plus jeune garçon de la centaine, un blondin fadasse et doux nommé de Parreneuve. Il manquait de conversation, mais il était le seul d'entre nous qui ne bût pas de vin rouge, ce détail en valait d'autres. Un jour, je l'aborde, je ne lui pose pas une main molle sur l'épaule parce que ce n'est pas mon genre, mais je lui dis :

— Tu es gentil, tu ne bois pas de vin rouge, toi. Qu'est-ce qui t'a conduit là ? Des peines de cœur ? Ah les peines de cœur...

Lui, au lieu de m'ouvrir son sac à confidences, il détourne la tête. J'insiste un peu :

— Allons, tu n'es pas venu pour jouer les marlous. Et puis maintenant que tu les vois de près, les marlous, tu peux bien t'avouer qu'ils ont des mentalités d'herboristes.

— Non, les autres me sont égal.

Je l'ai un peu travaillé sur cette question pendant plusieurs soirées. Enfin, il m'a expliqué :

— Vous comprenez, dans ma famille on a toujours servi. J'ai quatorze générations d'officiers derrière moi.

— Très bien, lui ai-je répondu avec une grande affection, très bien, mais j'imagine que tes ancêtres ne s'engageaient pas dans les pompiers, les sergents de ville ou les encaisseurs de banque. Il ne suffit pas de porter un uniforme.

— Je ne pouvais pas entrer dans la L.V.F., m'a-t-il dit, en raison de l'uniforme précisément. Il n'y avait plus de place au Premier Régiment de France. Enfin, il fallait aller au plus pressé.

— Voyons, ai-je fait, l'uniforme vert de la L.V.F., c'est de la mauvaise sentimentalité, il faut laisser ça aux banquiers et aux filles de joie. Le véritable uniforme du soldat, c'est son idéal et son idéal, en général, est couleur de boue ; on n'y peut rien, la nature est comme ça. Quant au plus pressé, il n'est pas prouvé qu'on supprimera le terrorisme par le terrorisme.

— Oh, dit-il, vous m'ennuyez. Je ne pose pas tant de questions. Le principal, c'est mon engagement. Pour le reste, je fais de la présence. Je suis là, et ce qui se passe, si ça ne me plaît pas, ça n'a aucune importance, parce que ça n'a pas à me plaire ou à me déplaire.

— Ne t'inquiète pas, lui ai-je répondu assez gentiment. C'est plaisant, c'est même très plaisant.

Les jours se sont suivis dans la plus grande monotonie. Nous n'avons jamais quitté les villes. J'ai eu le sentiment de me livrer à des travaux laids, une sorte de surveillance exercée sur la circulation des esprits – faire respecter les passages à niveaux, les sens interdits, les priorités.

Ces longues heures d'attente, malgré toute ma politesse naturelle, m'ont engagé dans les mauvais chemins de la réflexion. Je me suis demandé si j'étais simplement un milicien ou un résistant camouflé en milicien.

Ou encore un fasciste qui jouait à la résistance sous un uniforme bleu marine. Je n'ai pas dépassé ce troisième stade d'hypothèses car il est reconnu que, plus loin, on tombe dans une grande fatigue intellectuelle.

Jusqu'ici, mon unité ne s'était livrée à nulle violence. Avec inquiétude, je me demandais si j'étais entré dans la Milice ou dans un corps de Gardiens de squares. Cependant, une telle mollesse me laissait ma liberté intérieure – liberté bien élevée, comme chacun sait.

Vers la fin du mois de mars, le vent s'est élevé avec violence. Les petites villes du Massif Central ont serré les épaules pour rien. D'ailleurs, nous ne sommes sortis qu'en camion. On nous amenait des gens que nous transportions ailleurs. À distance, je m'étonne qu'avec ma belle âme, je ne me sois jamais attendri sur ces types qui partaient pour la mort ou la déportation. Cela vient sans doute d'un mauvais contact général avec cette électricité particulière aux hommes qu'on appelle humanisme. Cette lacune me fait trouver scandaleux qu'un inconnu puisse se transformer en martyr parce qu'on le fusille.

Le 28 mars, je me suis rendu à Lyon dans une VL Renault. On m'a d'abord assis au volant. Puis, intrigué par un visage, je suis passé à l'arrière. J'ai parlé avec liberté, grâce à Besse qui faisait grincer les vitesses.

J'ai demandé au type :

— Qu'est-ce qu'ils vont vous faire ?

Il a murmuré :

— Sais pas.

— Plutôt mauvais ?

— Plutôt.

J'ai insisté :

— Mais très mauvais ? très définitif ? ou simplement mauvais ?

Il n'a pas répondu. Mais un peu plus tard, il m'a dit :

— On voit bien que vous n'avez aucune expérience de la justice. On ne juge qu'un personnage de papier et le sort de ce personnage dépend de l'arrangement de certains mots. La timidité d'un conditionnel peut le sauver quand un impératif le tue. Je ne vais pas me mettre en peine pour mon avenir quand cet avenir dépend de la grammaire.

J'ai souri faiblement. J'ai dit :

— J'ai bien envie de vous aider à partir. Mais ça ne la ramènera pas si l'on dit que je me suis fait assommer et désarmer par quelqu'un. Ma réputation de costaud en souffrira. D'autre part, un geste d'humanité ferait bien dans le paysage, ai-je ajouté, presque tout bas.

Il a répondu qu'il n'avait pas à se préoccuper de ma vie intérieure. Je lui ai tendu mon arme en lui conseillant de s'occuper seulement du chauffeur, car le sous-chef Villaner dormait et de toute façon c'était un lâche. Puis j'ai hurlé et je me suis renversé en arrière. Le type a placé le canon contre l'oreille de Besse qui a freiné d'un coup sec.

À ce moment, la VL a tourné sur elle-même et je suis tombé sur le type. On m'a demandé par la suite si j'étais un débile ou un lâche et autres choses désagréables que je n'ai pas écoutées. Le sous-chef Villaner a tapé dans les côtes du prisonnier avec le plat de la main et j'ai repris le volant.

Nous sommes restés quatre heures dans une antichambre de la Milice lyonnaise – atmosphère pourrie comme celle d'un théâtre –, les dénonciateurs rasant les murs et les policiers riant beaucoup trop pour mon goût.

Enfin, on nous a ramené le type dont j'ai appris le nom par la même occasion. Je lui ai trouvé les traits tirés et une certaine nervosité dans les gestes. En descendant l'escalier, il s'est retourné vers moi et il m'a fait une grimace.

— On va à la Gestapo, a clamé le sous-chef Villaner dans la rue.

Deux passants se sont retournés.

J'ai repris le volant. Je me suis trouvé mal à l'aise tant le regard de l'homme, derrière moi, m'était sensible. Enfin, une sorte d'éclair m'a pénétré. Vers la rue Mougerat j'ai accéléré pour dépasser une voiture suisse et je me suis jeté dans un gros camion Berliet. Ça a fait du bruit et des éclats de verre de tous les côtés. Je me suis tassé sur moi-même. La joue de mon voisin s'est déchirée d'un seul coup et le sang m'a inondé. On m'a dégagé après de longues secondes. J'avais bien réussi. Le type était mort.

À distance, je ne m'étonne plus de cette rencontre où nous nous sommes tendu la main. Ces gestes entre inconnus sont des signes de reconnaissance naturels. Le plus pur égoïsme nous conduit vers les nôtres et fait de nous leur serviteur pour un jour.

On a soigné nos écorchures. Sous les plafonds lisses et bien peignés de l'hôpital, j'ai regardé mes mains déchirées sans tendresse. J'étais un type efficace. J'avais un beau visage glacé de survivant.

Quinze jours plus tard, de Parreneuve et Besse m'ont accompagné en permission. Voyage ennuyeux, parmi la chaleur et l'hostilité habituelle de nos voisins. Peu avant La Roche, on a

entendu une détonation. Le train a stoppé brutalement. J'ai foncé dans le couloir en entraînant Besse. Dans ces moments-là, on s'encombre toujours des plus habiles. De Parreneuve, je crois, s'est planqué sous une banquette. Nous nous sommes enfermés dans les chiottes d'un wagon de première. Là, une main appuyée sur notre mitraillette, le visage ennuyé, nous avons regardé. Ils étaient sortis d'une camionnette et ils ont commencé à fouiller le train. Ils sont passés devant nous, pressés d'atteindre les troisièmes. Ensuite, il y a eu du silence et nous avons vu de Parreneuve qu'on sortait en le tenant sous les aisselles. « Il n'est pas brillant », m'a soufflé Besse. Deux voitures avaient stoppé derrière la camionnette. En tout, ils étaient une vingtaine. En regardant mieux, nous avons constaté que notre ami était atteint au ventre ou dans les reins. Ils l'ont traîné vers un petit bosquet. Puis, nous n'avons plus rien vu. Ils sont venus cogner à notre porte. Besse, toujours méchant, a voulu ouvrir brusquement la porte et lâcher une rafale. Ce genre de fantaisies ne m'a pas paru pressé. Il y a eu d'autres mouvements vagues. Le type derrière la porte a articulé d'une voix blême : « Qui est là ? Ouvrez ou ça va chier. » Ça n'a pas chié parce qu'on l'a rappelé de la route. Ils ont embarqué à toute allure.

— Pas eu d'autres coups de feu, dit Besse, il s'en tirera peut-être. On est de rudes salauds en tout cas. Ça la ramènera quand il racontera ça. De braves salauds.

J'ai souri. Nous marchions sur l'herbe fraîche. Deux gendarmes, sortis du train, nous avaient rejoints. Le sang nous a aidés pour trouver la trace. À vingt mètres du bosquet, les gendarmes ont dit merde et se sont épongé le front. J'ai mis un bras autour du cou de Besse. « Eh bien, comme ça, nous n'aurons pas l'air de salauds en rentrant là-bas. » Les gendarmes sont restés près de lui. Nous sommes revenus lentement. Ils lui avaient esquinté le visage avec des pierres, cassé les épaules, le sternum, et écrasé les couilles, bien entendu. C'était maintenant une sale petite loque blonde et sanglante.

À force de questions, nous avons compris comment les choses s'étaient passées. Un des salopards avait gueulé dans chaque couloir : « Il y a des miliciens dans ce train. On est pressé. Sortez-les de leur trou. » Personne dans le compartiment n'avait osé répondre, mais un à un, ils avaient quitté leur place et s'étaient rangés dans le couloir. Alors trois salopards avaient déchargé leur mitraillette et le sang avait giclé sur les coussins. Les voyageurs ne se sont pas rassis. Étonnés de nous voir si calmes, eux qui s'attendaient à une petite tuerie dans les couloirs, leur familiarité a grandement augmenté. Ces bavardages nous ont gâché le restant du voyage. J'ai bien compris que ces braves gens détestaient les miliciens, mais qu'ils détestaient encore plus le sang. Ces haines molles sont atroces, car elles n'inspirent aucune honte.

Paris ne pouvait plus rien m'apporter. D'ailleurs, j'étais fauché et c'est une ville à vendre.

J'ai toujours été isolé parce que je n'étais pas intéressé. J'emploie ce mot à tous les points de vue. Dans l'ensemble, j'avais de l'argent. Quand je n'en avais plus, comme j'en avais eu (et en abondance) je savais ce que c'était – l'argent ne m'affolait pas.

Pourquoi le nier ? En 44, Vichy m'emmerde plus que jamais, mais les nazis sont devenus passionnants. J'ai pressenti la grandeur de la catastrophe allemande et les derniers efforts de son génie. À côté de cela, nos mouvements de résistance m'ont paru mériter un simple paragraphe dans les manuels d'histoire. Je le voyais d'avance ce petit paragraphe, blanc et glacé, juste connu des bons élèves, comme celui qui relate la résistance du Major Schlick en Bavière, sous Napoléon. Ayant donné un peu de moi-même à l'honneur et aux sentiments, quand tous les Français – persuadés de leur défaite – gardaient la queue basse, j'ai trouvé juste et raisonnable de faire quelque chose pour la partie adverse de mon cœur. Dès lors, les batailles allemandes m'ont donné les émotions d'usage.

Ensuite, j'ai vu la résistance sous un meilleur jour. Je les ai trouvés gentils, courageux, ces garçons. J'ai pensé que je n'avais pas eu de chance de tomber sur des résistants aussi doux que le groupe des Ternes. Avec des gens d'une autre espèce, j'aurais fait du bon travail. On en aurait descendu des salauds de miliciens : un vrai bonheur. J'ai repassé dans ma mémoire les gentilles paroles du petit Parreneuve : « Les lâches sont au milieu. Nous autres, comme nos ennemis, faisons tout pour la France. On n'a le droit que d'être milicien ou maquisard. Tous les autres pactisent, trahissent et survivent. »

Cependant, je ne me suis pas trop attardé sur ces considérations héroïques. Je ne doutais pas de la victoire des roses. Ils auraient la vérité historique pour eux – nous aurions la vérité des vaincus, tellement plus enivrante. En masse, je sentais ce peuple refluer vers les succès. Et je voyais les autres, les résistants de juin, accueillir ce sale troupeau à bras ouverts, le cajoler, l'adorer... Bien sûr, il fallait une vérité mondiale de ce pays : une France audacieuse et crispée. La barbe. Nous ne marchons plus. Bienheureuse infamie, ô mon pays qui t'es vautré dans le déshonneur, tes chères joues ternies, ton front avec la fierté des impies. En un éclair, j'ai revu la vocation de trahison chez ce peuple. Saint Connétable de Bourbon, merveilleux Condé, duc de Guise, et vous, divin Retz – belle lignée de ces traîtres qui ont donné à la France son visage déchiré... Pays crapuleux et charmant – la douce abjection des assassins me montait à la gorge et m'embaumait.

J'ai souvent pensé à R..., ce type que j'avais sauvé de la torture. L'amitié que je lui portais était trop muette. J'avais besoin d'un geste pour lui crier que j'étais là. J'en ai trouvé l'occasion pendant le printemps 44. Revenu à Paris, je travaillais dans un bureau, peu sérieux, dirigé par le commandant Frebs, un Alsacien de notre bord. On nous apportait des policiers fautifs, comme je l'ai dit – besogne qui demandait juste de la patience. En moyenne, j'étais dégoûté trois fois par jour. Un mardi, nous avons été chercher un certain W... – adjoint au chef du réseau

« Charlemagne ». Il avait donné des renseignements quelque temps puis avait cessé. Les premiers mots de Frebs le firent s'écrouler. Il s'évanouit sous les coups. On n'était pas pressé, on l'a traîné dans la pièce du fond et on lui a jeté de l'eau sur la figure. Il s'est ébroué, il s'est senti mal dans son gilet trempé, ridicule petit bourgeois, tout à coup amateur d'héroïsme. Ils se sont amusés à parler devant lui.

— Moi, mon vieux, je leur prends les couilles dans une main et avec une fourchette... hop ! dénoyauté, le gars.

— Pas mal... Moi, j'ai pensé à un nouveau truc : on leur ferait avaler des cigares allumés... Tu peux aussi leur enlever la peau du front et râper l'os avec une lime, c'est assez comac...

Il va de soi que ces mauvais garçons de cinéma ne dépassaient jamais les coups de pied dans le ventre et les ongles retournés.

À huit heures du soir, je suis retourné auprès de W... Je lui ai pris la gorge et je lui ai dit tout doucement : « Tu vas parler. Tu vas donner des noms. » Il a fait : « Je parlerai... Laissez-moi partir ou tuez-moi. Mais je parlerai. » Alors avec le manche d'un marteau que j'avais ramassé dans le couloir, j'ai tapé et je lui ai brisé le larynx. Il fallait travailler proprement pour que ça ne saigne pas trop. Je l'ai tenu quelque temps avec une main sur la nuque, lui écrasant la base des oreilles. Quand j'ai vu qu'il était bien, je l'ai fini avec le plat de la main. Une trentaine de coups secs et répétés, il a suffoqué, puis il a noirci et bon débarras. J'ai jeté le marteau dans un coin. Le réseau « Charlemagne » pouvait me voter une palme de bronze : « À François Sanders, qui a transformé l'un des nôtres en héros et qui a protégé notre sommeil. » Mais je me moquais bien du réseau « Charlemagne ». J'ai revu le visage de R... Je savais qu'on l'avait vendu. Je lui devais ce genre de fidélité.

J'ai regagné la grande salle. Ils jouaient aux cartes. J'ai donné quelques conseils au petit Simère qui manque toujours

ses impasses. À neuf heures, Beausut s'est rendu chez le prisonnier. Il est revenu effaré et nous avons tous été voir.

— Dis donc, Sanders, a fait Beausut, qu'est-ce que tu branlais dans le couloir tout à l'heure ?

Je me suis approché de lui, bien près, et je lui ai soufflé :

— Eh bien quoi ? Ça arrive ces histoires-là.

J'ai fait mon plus beau sourire. Beausut était une sorte de sous-verge, mais il détestait se faire casser la gueule. Il n'y a pas de galons qui tiennent devant ce petit travers. J'en ai été quitte pour conduire le corps de W... à la morgue. Tout le long du voyage, j'ai pensé à R... et je l'ai deviné à un mètre de moi, partisan et amical.

Plus l'apocalypse s'est rapprochée de l'Allemagne et plus elle est devenue ma patrie. On ne peut pas compter sur le hasard. Les rencontres individuelles sont des chances. Il n'y a pas de logique des chances. Or l'Allemagne, en 1944, fut le grand lieu de rencontre des desperados de l'Europe. Toute l'ivresse d'une défaite éclatante et méritée s'est présentée devant nous. Les roses n'étaient pas méchants. Ils avaient de l'innocence en conserve et bien d'autres choses. On les descendait et le Bon Dieu les accueillait dans son paradis. Mais nous autres, notre Dieu vaincu nous offrait un autre piédestal.

Les nouvelles arrivaient des quatre horizons. Les défaites s'amoncelaient à nos pieds pour nous grandir, nous qui n'avions jamais profité de la victoire. Quelle tristesse de penser que tant de garçons bouchers, tant de tueurs aux yeux doux ont été embarqués dans cette histoire. Comment auraient-ils aimé le beau visage vaincu de l'Europe ?

À la belle saison, les armées alliées ont débarqué sur le sol normand, l'épée de l'Archange dans une main, une paire de menottes dans l'autre.

Le peuple parisien qui avait héroïquement couvert les pissotières de croix de Lorraine à la craie pendant quatre ans, le peuple parisien bomba les muscles et songea qu'il aurait bientôt notre peau[1]. Mais enfin, on avait eu la sienne avant et c'était juste.

J'ai assisté aux dernières scènes de la comédie. Je suis un de ceux qui ont fait les cent pas devant la porte de l'immeuble où Pierre Laval et Herriot traitaient. Ils sont sortis avec dignité, petits hommes d'affaires ridés, un peu emmerdés par l'Apocalypse. Moi, j'ai ri tant que j'ai pu. J'ai pensé qu'on allait les fusiller et qu'ils ne trouveraient pas ça correct. Quant au vieux cul, les Schleus l'avaient épinglé, de peur qu'il n'embrassât de Gaulle sur le front et Sieg Heil, d'un seul cœur, pour Jeanne d'Arc et pour les images d'Épinal, nach Berlin.

Les derniers jours ont manqué d'animation. La torpeur a recouvert Paris. Des enfants de douze ans, pour s'amuser, prévenaient leur concierge de l'arrivée des Américains à Versailles. La ville bandait à midi et débandait à six heures du soir. Nous autres, on faisait la moue. Ben oui, ils sont plus forts, on s'en doutait, on s'en branle. Nous, on n'est pas dans le coup, vous savez ? Oh, les Schleus, évidemment, on ne peut pas dire qu'on leur ait fait des misères. On les a aidés, forcément, ils étaient quatre-vingts pauvres millions contre le reste du monde – un geste ça ne coûte rien.

Les imbéciles ont acheté des cartes et au moment des derniers combats, ils ont planté des drapeaux en répétant : « C'est pas fini. Le Hitler, il leur réserve des agaceries », etc. Nous étions quelques-uns à les aborder en nous frottant les mains pour leur dire : « Alors, on les voit de la fenêtre, les tanks de Leclerc ? Et ces Anglais, ils se pressent un petit peu, des fois ? »

[1] C'est un milicien qui parle.

J'ai même coincé le commandant Frebs dans un couloir. Il m'a mis un bras autour du cou en soupirant :

— Eh bien, mon pauvre Sanders, ça finit, hein ?

J'ai trouvé cette familiarité déplacée et même un soupçon emmerdante. Alors j'ai répondu :

— Oh, vous savez, depuis que les Allemands gagnent, on en a marre. Ça ne leur va pas mal au teint d'être battus.

On en est resté là. Comme entretien ça a été froid. L'affection, dans les catastrophes, j'ai remarqué qu'il n'y en avait jamais de reste.

Le 23 août, des camions sont arrivés, vers dix heures, devant l'immeuble du carrefour Châteaudun. Je n'ai jamais aimé cette maison. C'était autrefois le siège central du Parti communiste. La guimauve transpirait par toutes les pierres.

On nous a réunis. « Bon. Les enfants, c'est pas tout ça, la France a encore besoin de vous. Faut maintenir. Bon. Enfin, du cran, je sais que vous en aurez. Vous êtes des gars à regarder les choses en face. Bon. Faut foutre le camp. Direction Strasbourg. Les camions sont là. Mais pour ceux qui auraient dans la tête de rester, il y aura du travail. »

— On veut continuer à se battre, ont-ils presque tous dit, on part.

J'ai dit :

— Merde[2], je reste.

En ce moment je fais de l'Histoire car je n'ai pas répondu si vite. Je me suis senti pris au cœur par l'envie de revoir Strasbourg. Je me suis cru soudain dans le grand musée désert, en

---

[2] C'est une âme sans idéal qui parle.

face de l'Ange Triste de Filippino Lippi. Ce petit garçon sans âge avec ses cheveux qui lui tombent sur la tête, son front usé, son air d'avoir tout gâché dès le début, cette grande fidélité au malheur, cette noblesse des anges vaincus, autant de signes qui me sont remontés à la gorge. Il m'a semblé que je ne pouvais vivre sans ces amitiés secrètes et tous les regards qui vous attendent derrière ces fenêtres qu'on appelle des cadres – fenêtres sur une autre vie où l'air même est coloré, où les enfants deviennent brusquement des anges de Botticelli aux narines passionnées, aux lèvres lourdes d'un baiser qui ne vient jamais... Seul monde charnel, monde de la noblesse – et de la douleur qui ne crie pas – et du plaisir qui ne se vautre pas – monde où je respire. Étourdi, malheureux, j'ai balancé quelque temps. Puis j'ai compris que Filippino Lippi ne me consolerait pas plus à Strasbourg que le Greco à Paris. J'ai haussé la tête pour me montrer que j'avais compris.

On nous a donné à chacun une carte d'identité et un billet de cinq mille francs. Il a été question de monter sur les toits. Je n'ai pas écouté le détail de ces histoires rocambolesques. J'ai pris le métro et je suis rentré chez moi, pour m'habiller en civil. Mon oncle de Grandpré était parti en Languedoc avec Claude et Bernard. Bonne idée. Il y a des communistes par là. On leur prendrait leurs économies et on leur casserait la gueule. (Ils n'aimeraient pas ça.)

J'ai revêtu un élégant complet gris clair à rayures noires, trois pièces, gilet à boutons de corose, façon comptable dans un magasin d'articles de pêche. Ce costume avait appartenu au valet de chambre de mon oncle. Il le mettait pour que ses petites amies l'imaginassent moins fortuné qu'il ne l'était.

Le 25 au matin, après une journée délicieuse, passée dans le soleil, toutes sortes de lectures et un pique-nique amusant – mon oncle n'ayant laissé que des pruneaux, de l'huile et du vin moisi, mais j'ai fait des pruneaux vinaigrette et c'est très bon – je suis sorti. J'avais sous mon bras le Lüger que j'avais échangé

contre une bouteille de parfum avec un officier de SS, ce qui ne l'aura pas empêché d'être trahi par sa femme, selon toute vraisemblance, puis trahi par la vie, sur les champs de l'Est.

Je suis monté à l'Étoile. Vers neuf heures du matin, des coups de feu isolés et un peu gênés de traverser un air si calme parcouraient la place. Les pompiers cachaient le monde le long des immeubles. Ce spectacle dégoûtant de pompiers et de balles perdues m'a poussé à redescendre. J'ai déjeuné dans un restaurant des Ternes. Avenue de Wagram on vendait des journaux aux gros titres exaltants : « Le maréchal Pétain entrera à Paris ce soir... » Effet de surprise. Son visage courageux s'étalait (modestement) sur la première page. Par la suite, j'ai marché sans but. Rue Jouffroy, un attroupement m'a attiré. Un garçon barbu et beige, sa moto posée contre le trottoir, embrassait sa mère par une fenêtre au rez-de-chaussée. Les gens battaient des mains. Scène émouvante.

Un peu plus tard, rue Demours, je crois, j'ai aperçu une voiture montée par deux petits Bretons rougeauds, fiers de leur mitrailleuse neuve et des grandes Parisiennes qui les regardaient des pieds à la braguette. Du beau cinéma, mais enfin, tout cela était bien fragmentaire. Petits épisodes de guerre civile. Oh, la gaîté de ces gens était naturelle. Ils étaient restés aux mains des Schleus, plus ou moins taquinés dans l'ensemble. Ils avaient donc raison. Allez-y. Faites comme chez vous. C'est de la grande journée historique. Le soleil dégouline. La joie coule à pleins bords. Permission de n'être pas Français.

Je suis revenu à l'Étoile. J'ai vu le plus beau spectacle du monde. Les tanks tournaient lentement autour de la place. Des grappes s'y collaient et, dans un bourdonnement extraordinaire, ces grosses guêpes gagnaient l'avenue de Neuilly. Je m'excuse, j'ai serré, comme tout le monde, les mains de ces garçons bronzés (permission d'être Français). À la réflexion, la journée d'hier n'a pas manqué de grandeur. Les balles qui passaient encore ont éliminé les rombières. Rien que des frères retrouvés, des senti-

ments admirables qui seront grotesques le lendemain... Les chars se nommaient « Hainaut », « Harcourt », « Picardie », provinces revenues d'on ne savait où. C'est vrai que ça sentait l'Histoire de France à plein nez, même une très vieille histoire : les Croisades, Louis XV ou la campagne du Mexique plutôt que la libération de Paris. Ça n'a pas ressemblé une seconde à l'Armée de la République avec ses bretelles mauves sur une chemise à raies et Gamelin ferme comme une bite pas mûre à son poste de commandement. Cette nouveauté, cet air de naïveté et de victoire nous ont bien remué l'âme.

Vers six heures, ayant satisfait mon caractère aimant, j'ai fait quelque chose pour la Sainte-Stupidité. Je suis descendu vers le centre, les boulevards, l'Opéra, la Trinité et la suite. Mais le carrefour de Châteaudun, dans Paris, a un caractère particulier. Mon visage, sous le sympathique béret du milicien, n'y est pas ignoré. On m'a vu monter la garde en mâchant du chouinegomme que je payais un prix fou. On m'a regardé écrire pendant des après-midi entiers dans les cafés, puis poser les lettres en pile devant moi. Cette popularité n'a pas tardé à se manifester. Sans penser à mal, je suis entré à l'*Universel*. « De la bière ? » « Oui, de la bière. » Je me suis laissé tomber sur une chaise. Soudain, j'ai senti un je ne sais quoi derrière moi ; je me suis levé brusquement, il y a eu du recul et du piétinement. Un garçon de café et un autre con m'ont fixé avec des regards qui brûlaient : « C'est lui ! » J'ai soupiré et je suis parti en renversant la table. Alors ça a gueulé plus que je n'aurais cru. Une clameur pleine de trompes, de pas et de fureur. En une minute, j'ai perdu mon sang-froid et j'ai couru sans savoir. Je suis passé, fragile et trébuchant. Ça courait derrière moi avec des rebondissements imprévisibles. Toute la rue de Maubeuge s'est déchaînée. Ma poitrine s'est enflée et j'ai senti comme un poing fermé qui tapait droit devant lui avec un bruit sourd et profond. Je n'ai fait que penser : « Ça ne va plus durer longtemps », et ça a duré. J'ai tourné à gauche en me laissant déchirer l'oreille par deux mains tendues. Soudain j'ai pensé à mon Lüger qui me battait les flancs. J'en égaliserais toujours quelques-uns. Cette idée m'a

redonné du cœur. J’ai tourné deux fois encore, la foule diminuait derrière moi. J’allais arriver dans un quartier inconnu et me perdre dans la foule. Ou bien j’apercevais une bouche de métro et j’aime mieux dire que pour descendre les escaliers les autres pouvaient s’aligner. Je sentais déjà son haleine bienfaisante... J’ai aperçu dans un éclair la plaque bleue, rue Saint-Lazare, et, merde, je suis arrivé en plein carrefour Châteaudun où tous les mauvais coureurs parlaient de moi. Après cette poursuite acharnée, le carrefour Châteaudun me trouvait plus écœurant que nature.

J’avoue que je déteste le lynchage en plein air. Je me suis précipité dans un immeuble. Les immeubles sont remplis de portes. On s’adosse à la dernière venue, on crispe la mâchoire et on tire. Si on veut on ne crispe pas la mâchoire. D’autre part, les escaliers, je les monte vite.

Au cinquième, sans reprendre mon souffle, je me suis jeté sur la porte de droite et je dois dire qu’elle a cédé. J’ai traversé un couloir, j’ai vu deux visages. La chambre du fond donnait sur la cour, je suis passé par la fenêtre. La gouttière était devant moi, il n’y avait qu’un rétablissement à faire pour gagner le toit. J’ai préféré me laisser tomber à l’étage du dessous en me balançant deux ou trois fois. Je me suis tordu les reins, mais la fenêtre a cédé sous mon pied et je me suis écroulé en me heurtant la tête contre la barre d’appui. Je suis resté une minute étourdi, sans souffle et sans mémoire. Je n’ai pas pu me relever, ma nuque saignait. J’ai compris qu’ils étaient partis sur le toit. Les poursuites sur les toits, ils adorent ça. C’est de la chasse à l’homme démocratique, tout le monde en profite de la rue. On peut amener les enfants. Pourtant, à la longue, ils allaient fouiller la maison. J’ai regardé autour de moi. Les housses sur les fauteuils m’ont fait penser à un appartement vide. Mon dos me faisait un mal très vif, mais le lynchage ne vaut pas mieux. Je me suis traîné dans l’antichambre. L’escalier m’a paru grouillant de monde. J’ai risqué un coup d’œil par une autre fenêtre. La foule, sage et contente, se massait dans la rue. Libération de Pa-

ris, Chapitre V : Le châtiment du traître, épisode mélodramatique avec attente, hurlement des spectateurs : « Le voilà ! » et chute sur le trottoir. Spectacle gratuit sous le patronage de M. le Préfet de Police et de Mgr l'Évêque du IXe Arrondissement. Le salon était très moderne. Une grande bringue en robe de mariée, affublée d'un voile et d'un type en habit, flottait dans un cadre de cuir. Un tableau de Picasso, ni bon ni mauvais, sur un mur beige pâle. Ce n'est pas gentil pour mon cher Picasso, mais j'ai pensé soudain qu'un appartement si moderne devait cacher un vide-ordures. J'ai eu le grand bonheur de trouver une corde dans le tiroir à charbon de la cuisine. J'ai doublé la corde et j'ai passé la boucle autour du pied du frigidaire. Puis je me suis laissé glisser, il fallait tenir chaque morceau de la corde dans une main et elle n'était pas grosse. Je me suis scié les doigts et quand mes pieds ont rencontré la masse molle des ordures, mon cœur a débordé de joie. Ensuite j'ai ramené à moi un côté de la corde en lâchant l'autre et j'ai réfléchi. J'étais dans une sorte de niche vitrée donnant sur un couloir, tout près de l'enivrant espace. En un sens, il n'y avait aucune trace de mon passage. La fenêtre du quatrième s'était ouverte facilement. Je l'avais refermée. Une espagnolette abîmée ne se remarque pas tellement. Par contre les toits se prolongeaient assez loin sur la rue Saint-Lazare – du moins, j'ai voulu le croire. Alors, tant pis. Pour un vrai fils de France qui a des ennuis, il n'y a de honte nulle part. Je me suis fait un trou dans la seconde boîte à ordures. Les objets de métal se sont montrés beaucoup moins plaisants que les papiers sales. Les boîtes de conserves vides, à la semblance des dictatures, sont agréables à regarder – mais à l'usage elles se révèlent d'un caractère blessant. Tandis que les épluchures de légumes, si elles sentent aussi mauvais que les républiques, au moins peut-on s'y habituer. C'est un voisinage qui se lasse et ne proteste pas.

Je suis sorti à six heures du matin, heureux du petit soleil mou qui se dandinait déjà au-dessus de moi, dans mon élégant costume de comptable, reprisé au coude, une douce odeur de lait sûri dans les narines.

Les glaces d'un café m'ont renvoyé l'image d'un garçon déplaisant, plein de sang et décoiffé. J'ai pris des rues désertes – pas question de rentrer avenue Marceau. Quitte à désobliger ma famille, le concierge écouterait la voix de l'honneur et me livrerait à la police. J'ai songé au pavillon de Neuilly. Je m'y suis faufilé ; derrière la palissade, un tas de sable m'a paru doux comme l'océan. Je m'y suis écroulé et j'ai dormi une dizaine d'heures. Le bruit d'un convoi passant boulevard d'Argenson m'a réveillé. J'ai promené un regard quelconque sur les belles voitures poussiéreuses. Tout le monde frappait des mains. Au second étage d'un immeuble, juste en face de moi, j'ai remarqué une sorte de jeune Juif à l'air réjoui. J'ai trouvé cette gaîté déplacée.

Frebs n'avait pas fermé les volets, j'ai pénétré sans peine dans le pavillon. Je me suis lavé et coiffé. J'ai même découvert un poulover à col roulé qui avait dû appartenir à Pontassier ou à Cul-du-Bide. Je m'y suis trouvé beaucoup mieux que dans la veste du valet de chambre de mon oncle. Question d'atmosphère.

Je suis revenu dans le jardin. Agréable jardin. On a beau dire, des ordures, le sable, ce n'est pas une société pour un garçon. J'ai regardé dehors. Le juif était toujours là. Décidément cette petite raclure de prépuce commençait à m'exaspérer. Il avait déjà une façon de respirer, de rire qui disait clairement : « L'air est à moi, ce rire est mon rire et ne pleurez pas ou vous irez en prison. » J'ai ajusté la crosse mobile en bois au Lüger. Si l'on ne profitait pas des journées historiques pour se passer des fantaisies, quand se les offrirait-on ? J'ai donc attendu le passage de la première jeep, pour l'avoir au moment où il rêvait le mieux. *In nomine patris und für Gott, sieg heil !* Putain de Sanders !

Derrière le pavillon, j'ai enjambé une petite barrière que je connaissais bien. C'est là que s'étend le grand parc de la maison de santé. Tout au fond, j'ai trouvé ce que je cherchais et je me suis glissé sous le caniveau.

Là, je me suis abandonné à ma belle âme. J'ai revu Louisiane, ses yeux de porphyre, Saint-Vérace, R. et quels autres ? Mon poulover sent l'œuf pourri, Pontassier par conséquent. Cette odeur ne me déplaît pas. Elle dit bien l'écœurement et l'ennui. Je sors de ma poche la carte d'identité qu'on m'a donnée. Je regarde le nom par curiosité. Je m'appelle Louis Rouillot, je suis né à Louveciennes. Une vie nouvelle s'ouvre devant moi – mais je préférerais plus de pudeur, c'est ma nature. On marche au-dessus de moi, sans que cela dérange mon cœur. C'est fini les coups de poing dans le vide. Il se tient sagement à sa place comme une pile de mouchoirs bien rangée. Quatre ans des aventures les plus innocentes, un univers truqué, des barbelés d'Allemagne aux complots et à la guerre civile, quatre années pour rien, pardon, si, j'ai vieilli.

Depuis un instant, j'entends des coups de feu. J'ai regardé en rampant un peu dans le fossé. Une grille me cache mal un bel immeuble blanc à trente mètres devant moi. Des groupes s'agglutinent sous les portes cochères. Quelques rafales atteignent le toit avec un bruit de flaque d'eau qui retombe. J'ai enfin compris qu'il s'agit d'un Schleu qui pique sa petite crise d'héroïsme, de rage ou de saloperie, comme on voudra. Il m'a semblé l'apercevoir derrière la seconde cheminée. Ils ont tiré à nouveau dans cette direction. Ils ont un fusil-mitrailleur, ils l'auront.

Je m'aperçois que j'ai gardé ma carte d'identité dans ma main. Louis Rouillot. Décidément, c'est un nom d'inspecteur de police, ce n'est pas fait pour moi. Je la déchire soigneusement en petits morceaux.

Je me suis donné bien assez de mal pour les Schleus. Ils n'en méritaient pas tant.

On leur en veut de tirer des toits, parce que ça ne sert à rien et je les aime pour cette seule déraison. Inutile de verser des larmes sur ceux qu'ils descendent. Ces Français crevés le long

des trottoirs ne sont que des figurants de la tragédie. Une grosse femme s'étale au pied de l'immeuble.

Naturellement, je pourrais faire une diversion, arrêter le fusil-mitrailleur, il aurait le temps de se sauver.

Aucune envie.

Les petits morceaux jaunes de ma carte d'identité volent devant moi. « Adieu, vie sereine de Louis Rouillot. *De profundis clamavi.* » J'ai tué ce Juif et, ensuite, je me suis fait justice.

Une autre jeep stoppe devant la grille, à dix mètres sur la droite. Travail facile, du cousu main.

Ils vont avoir cet Allemand, ce milicien. Il a tué l'un des leurs, ils ont raison de désirer sa peau. Il reste qu'ils sont beaucoup et qu'ils vont jouir tous, d'un seul coup, quand il s'écroulera de son toit. Je n'y peux rien : ils lui donnent le beau rôle.

« Soleil ouatiné de cinq heures, cher soleil, je t'ai regardé et tu ne conseilles rien. Tu es là pour beurrer le ciel, autrement, tu t'en irais. Paresseux ? Cela va de soi. Indifférent ? Bien sûr. Je rêve et rien n'en résonne à mes oreilles. » J'ai regardé encore une fois le tir impérieux du FM et je suis sorti.

DEUXIÈME PARTIE

Le désordre

... tous les soirs, cette banquette grise où je me retrouve moi-même, la traversée de Paris, les agents en pèlerine, les phares qui glissent mais ne coupent pas. Je monterai au troisième étage. Elle m'ouvrira dans un peignoir rouge et des mules de cuir rouge. Nous entrerons dans le salon. Je prendrai son visage entre mes mains et je l'embrasserai sur les joues. Visage obstinément retiré – la sagesse d'un monde moins avide, une conscience embarrassée d'ailes, une vision mystérieuse faite d'épées rentrées au fourreau et qui brillent à l'intérieur de l'ombre. Elle se laissera tomber devant la cheminée, je m'allongerai à côté d'elle. Une nouvelle fois, je penserai : « Voilà un intérieur moderne », avec cette sorte de tristesse qui naît de la perfection, parce qu'alors, il n'y a plus rien à espérer. L'air souple de juillet par la fenêtre, mes mains près des siennes.

Nous ne parlerons pas beaucoup. Elle m'arrêtera si je commence et je lui demanderai : « Qu'est-ce qui vous intéresse ? » Elle me dira : « Il m'intéresserait de savoir que vous allez me tromper. Alors... »

— Eh bien ?

Eh bien, elle se lèvera et allumera une cigarette :

— Alors, je me vengerai de moi. Comme je m'en voudrai, dira-t-elle avec fougue et songerie. Comment ? Vous seriez une personne normale ? Vous me verriez une fois par semaine, comme un frère aimable ? Quelle horreur. Tant pis pour vous. Je ne peux pas me passer de vous.

Elle m'expliquera qu'elle a beau détester la lâcheté, les embarras – elle serait lâche, elle m'embarrasserait :

« Je pèserai sur vous de tout mon poids. »

— Vous êtes incorrigible, Claude. Toujours vous serez fière et vous dessinerez votre vie comme d'autres ont dessiné la Joconde.

Elle me reprochera de ne plus avoir quatorze ans et de me prendre pour une grande personne depuis que j'ai fréquenté des miliciens. Je me défendrai :

— Je ne suis pas indifférent. Quand comprendrez-vous qu'il ne m'arrive rien ? Je suis heureux de vous, j'ai suivi des guerres, j'ai été poursuivi, en un sens, tout cela peut se dire. Mais qui le dira ? Des historiens, des étrangers... Moi, je me tais. Un fleuve ne s'occupe pas de savoir si les nageurs qu'il transporte sont beaux ou laids.

— Comment ai-je pu captiver un fleuve ? demandera-t-elle en riant.

Toutes ces paroles sont endormies sur les marches des journées qui viennent. Nous passons et elles se réveillent. J'accepte la vie de cette façon. Les soirées sont aussi libres que les taxis. On ne s'occupe pas d'elles. Elles vont toujours au même endroit.

J'ai vite retrouvé la merveilleuse monotonie de l'armée, cette incohérence aux yeux secs. Il y a longtemps, il n'y a pas longtemps, c'est égal. Les chansons les plus stupides se déversent dans mes oreilles. Je les aime.

Mil neuf cent quarante-cinq ayant traîné dans les antichambres, ayant trop fait parler de lui, s'est achevé. On me licencie. Les événements surprenants de Rhénanie m'ont touché plus qu'il n'est permis. Dégoûté, furieux – innocent.

Une fois à Paris, je vis d'une façon déraisonnable. Je prends, à imiter les autres, un plaisir sale. Je les regarde pour la première fois. Un visage se tourne moins vite qu'une page. Ils sont plus poisseux : voilà l'ennui.

Personne ne se détache. Je les nomme et ils viennent. J'oublie leur nom ; ils retombent dans leur enfer à 5 %. D'une façon ou d'une autre, ce sont des types.

Le plus amusant est encore Gutenberg 54-12. Je le rencontre dans un café. On lui casse la gueule parce qu'il disait du mal des Juifs. Cette confession tombait mal, un des assistants avait perdu sa famille à Auschwitz. Il ne s'en félicitait pas, mais il s'en vantait quand même. J'ai aidé Gutenberg à se relever. Je lui ai collé son chapeau sur la tête. J'ai laissé le juif où je l'avais mis, c'est-à-dire par terre et très bien là. Nous avons parlé dans une brasserie du boulevard des Italiens. Gutenberg 54-12 avait passé quinze ans depuis longtemps. Mais il avait beau faire : un élastique le rattachait à sa quinzième année. Il ne pouvait aller très loin – simplement tourner en rond : les expériences que peut imaginer un garçon de quinze ans et modeste...

Ce Gutenberg m'a entraîné chez ses amis, la fine fleur de la réaction. J'allais dans des réunions où on lisait sur les visages la souffrance spirituelle causée par les nationalisations. Des rides profondes indiquaient les ravages provoqués par l'impôt de Solidarité.

C'est beaucoup plus tard, au cours de ces sorties, que j'ai fait la connaissance d'un grand garçon osseux et doux, nommé Fleuve. J'avais remarqué ses airs penchés, ses airs cruels, ses airs avantageux, ses airs modestes, ses succès, ses retraites. Je me suis rappelé ce jour où, sur le quai d'une gare rhénane, je m'étais donné un quart d'heure pour que ma voisine m'offrît des cerises. Ma voisine était la sœur d'un curé, elle avait cinquante-cinq ans, j'ai tout connu, les cerises et le curé. De la même façon, je me suis promis de séduire ce Fleuve. Avec étonnement, avec admiration, je m'apercevais qu'il existait des jeunes gens –

une race aux membres lisses, sans massacres sur la conscience, sans catastrophes dans les reins. D'ailleurs, c'était bien ce Fleuve dont ma sœur m'avait parlé. Je me suis approché de lui.

— Jusqu'à quelle heure êtes-vous gai ? lui ai-je demandé.

— Je ne suis jamais gai, jamais triste.

Il a levé vers le plafond des yeux d'un bleu parfait. Puis il m'a dit :

— Voilà dix minutes que je vous regarde. Vous avez l'air hanté par la mort. Je me demande...

Soudain, il a ri d'une façon agréable et changeante :

— Je me demande si vous avez mal au foie.

Je me suis incliné :

— Voilà deux heures que je vous observe. Vous avez l'air hanté par la vie. Alors je ne me demande pas si vous avez fait du scoutisme.

Ensuite, je l'ai interrogé sur son âge, qui était de vingt-deux ans. Son père était un ancien préfet de Vichy, actuellement destitué. C'était une dégoûtation, un mauvais coup de ces salauds de communistes, car son père avait toujours lutté contre la collaboration, d'ailleurs Thorez était un déserteur, il s'empressa de me le confier à voix basse. Un jour même, ce père avait eu une scène atroce avec un chef milicien, qui s'était dégonflé pour finir.

— Ces types-là n'avaient rien entre les jambes. Tous des ratés et, au fond, des sortes de communistes...

J'ai souri et il a répondu à mon sourire car il adorait deux choses : les sourires et les airs sombres. Impartialement, ses airs sombres ne valaient pas les miens, car il était trop crispé, la bouche pincée, la voix trop basse. Beaucoup plus tard, j'ai de-

mandé à Claude ce qu'elle pensait de cette question et si elle pouvait nous départager. Mais j'ai vu que j'entrais encore dans un de mes quarts d'heure ennuyeux.

Pour l'instant, Fleuve, attristé par de mauvais jus de fruits, m'a posé des questions capitales. Accablé, j'ai dû répondre ; j'ai dit qu'on s'apercevait à la longue que la vie n'était pas plus emmerdante qu'autre chose : « Mais il ne faut pas la prévenir de ce raccommodement, sans quoi elle vous claque entre les mains. Le désastre, ce n'est pas le moment où la vie vous dégoûte, c'est celui où on lui fait des concessions. Et je le jure que je ne boirai plus, et se coucher à dix heures, etc. Ce qui compte c'est l'homme, pas la vie. »

Retenant leur souffle, deux jeunes filles et Fleuve m'ont dévoré des yeux. Je suis parti d'un air consterné.

J'ai revu plusieurs fois – avec une fréquence bien dosée – mon nouvel ami, je devrais dire : mon premier ami. Chaque fois, j'échangeais un gramme de Sanders contre plusieurs tonnes de Fleuve, mais ce genre d'échanges, en matière de confidences, est bien vu. Jamais je ne lui ai dit que j'étais le frère de cette Claude, qu'il avait connue dans le Midi, six mois auparavant. Je n'avais pas dit non plus à la vieille fille, sur le quai de la gare, que je sortais de la Milice et que j'avais travaillé avec les Schleus. Il y a un honneur jusque dans les scènes de séduction.

Pendant cet hiver quarante-six, je ne pouvais détacher mon esprit de certaines pensées... Les caractères mal formés, comme le mien, aiment à se coller dans un coquillage – ainsi font les bernard-l'hermite. Ils trouvent leur sécurité dans un beau programme de rêves et d'idées. Et je tournais en rond dans mes songes, mais il n'y a que les imbéciles qui s'en plaindraient : leur idéal est la ligne droite et qui monte – ma perfection à moi, c'est le cercle.

« La vie est épouvantablement romanesque, disais-je. Il suffit de remuer un peu et ça ne tarit plus : vieilles adultères fa-

nées, meurtres dans tous les coins, cendres et fonds de verre. Ça suppure et ça dure. »

Il faut une grande chance pour épargner à son existence tant de belles perspectives étagées. Remplacer la tragédie classique avec ses héros, ses flambeaux, ses colonnes, par une station de métro dans une capitale du XXe siècle : ses figurants, leurs yeux crevés, leurs vêtements blafards – le vrai drame. Les héros de tragédie souffrent et meurent, ils se reconnaissent, ils respirent leur climat, tout leur fait plaisir. Les stations de métro ne voient que des anonymes qui ne souffrent que de l'ennui.

Mais avec des yeux de tous les jours ces questions-là n'existent plus. On est tranquille, c'est-à-dire sincère, c'est-à-dire heureux, c'est-à-dire presque rien. Car je me plais beaucoup mieux qu'au temps de l'occupation. Ces histoires de Milice, ça promenait, mais ça ne donnait pas tellement de couleurs. Deux jours après ma démobilisation, il m'a suffi de respirer pour deviner que ce serait admirable. La douce révolte m'a pris par les mains. Je me suis laissé guider. Écœurement, mon beau souci.

Alors j'ai fait la chose défendue, une sorte de retour sur moi-même, ce sale regard qui poisse et qui dénonce. François Sanders, ces syllabes qui me servent de prétexte... Ton pays me paraissait à vomir, avec son nombril gigantesque, ses estomacs, ses cœurs et ses viscères. Il reste que la partouze France ne te concerne pas.

Ils prétendent que tu es difficile à comprendre : ils mentent. Le respect n'a rien à voir dans ton cas, l'ambition encore moins. Alors que tous les autres sont victimes de je ne sais quelle conjuration de leur mollesse et de leur avidité, François Sanders a su ce qu'il voulait. Je n'ai pas recherché la force. Est-ce ma faute, si, à douze ans, son nom me remplissait le cœur de joie ?

Ici, ils m'attendent tous avec leurs compas et leur tableau noir. Ils croient qu'ils m'auront facilement et qu'ils feront de tout cela une philosophie conséquente. Je ne recule pas. Je suis sûr de ma logique.

Ils veulent nous persuader qu'on peut être fort dans un cabinet de travail. Ce sont des bohiscoutes, ils mentent. Dans un cabinet de travail, on n'est pas fort, on est puissant, c'est le contraire. Les puissants sont victimes de l'esprit de perfection qui les enchaîne au temps et fait de leur vie l'esclave de leur mort. On prétend que le pouvoir apporte avec lui ses gendarmes et que dix gendarmes sont plus forts que le plus intrépide des hommes. On oublie d'ajouter que les gendarmes vous gardent beaucoup plus qu'ils ne vous servent. Avec eux commence l'abstraction. On pense se faire le maquereau d'une grande idée. C'est l'idée qui vous possède. On s'amuse à conquérir des provinces pour l'amusement des hommes et, justement, dans ce but, il se trouve qu'on a besoin de son pire ennemi. On le ménage, on le cajole. Il faudrait l'étrangler.

J'éprouve, Dieu merci, une grande confiance dans la force physique.

D'abord, il y a la peur des autres. J'accepte sa présence, sans beaucoup y croire, tant je la trouve stupide. Un enfant de sept ans comprendrait qu'un homme n'est pas une tragédie classique et que les larmes protègent mal des coups de poing. Il est vrai qu'ils adorent les coups. Quand on lui a cassé la gueule, le Français se sent bon.

Je me rappelle un type d'une quarantaine d'années... ses épaules effacées... Il parlait fort pour se rassurer. Je l'ai poussé devant moi et il a reculé encore plus vite. Alors il s'est trouvé coincé contre une porte de métro et il a compris qu'il devait se battre. Ils en sont tous là. La vanité, la mauvaise humeur, l'insouciance leur servent de porte de métro. Ils s'y adossent et l'on reconnaît les faibles à ce qu'ils se battent le dos au mur : autrement ils tomberaient.

Les hommes dans la rue ne sont pas différents des autres animaux. Ceux qui ont la plus large encolure et le poil noble, personne ne leur dispute le trottoir. Au moment où j'enviais ces hommes, je me trouvais déjà dans leur camp.

Le hasard et la logique m'ont musclé. Le hasard, c'était de mesurer un mètre quatre-vingt-cinq, chez les Français. La logique était de s'en apercevoir, non pas dans une glace, mais en tapant sur mes ennemis (qui sont presque tous les autres).

Naturellement, je trouve plus fort que moi. Je considère ces ouvriers qui passent des heures à grossir leurs muscles en soulevant des pierres ou en portant des sacs comme des types déloyaux : ils s'entraînent, pendant que je lis Saint-Simon.

Le secret de mes victoires ne se cache pas dans mon poids : il réside dans la clarté de mon esprit. La plupart se battent avec l'idée naïve qu'ils l'emporteront parce qu'ils sont les plus forts. Ils imaginent qu'ils sont forts, comme les cerises sont rouges, l'or plutôt jaune : par un décret impérial de la nature (ou de Dieu). Ils ne cherchent pas à savoir comment ils gagneront, alors que cette seule question m'occupe. Quand je tords un bras, ce n'est pas pour étaler ma force. C'est pour faire mal. Je ne sais si la distinction apparaîtra à tout le monde. Mais comme il est vraisemblable que les citoyens qui ne la verraient pas dans sa clarté sont justement ceux qui se font toujours casser la gueule, laissons-les à leurs nobles consolations.

Je rencontre également des gens dont le métier est de se battre. Derrière leur petit œil obtus, il ne peut bondir qu'une idée : celle du meilleur endroit pour frapper. Alors, faute d'avoir les muscles plus rapides, j'ai la morale plus vive. Quand ils se demandent s'ils vont me faire un croc-en-jambe, je les frappe dans le ventre. Lorsqu'ils balancent pour m'étrangler, je les atteins dans les couilles. Plus déloyal que ces policiers, ces boxeurs, je l'emporte assez souvent.

D'ailleurs, je préviens que je ne cherche pas à être l'homme le plus fort du monde. Qui parle de hiérarchie parle aussi de discipline, d'esclavage. J'ai dans l'idée que l'homme le plus fort du monde n'a presque jamais le temps de se battre, tant il passe de mois à s'entraîner. Au contraire, je ne m'entraîne jamais et je me bats. De cette habitude sont venues mes réflexions. Elles ne s'arrêtent pas là.

Je me suis étonné de l'apathie des ouvriers musclés – ceux qui ne lisent pas Saint-Simon – dont je parlais à l'instant. Ils ne sont pas toujours pauvres, mais ils sont mal habillés, ce qui est pire. Ils voient passer des jeunes gens, fils d'une bourgeoisie qu'ils méprisent. Ces jeunes gens ont des costumes propres, ils craignent de les salir. Je vois passer ces faibles garçons au bras de filles élégantes, devant toutes sortes de sauvages souriants, les hommes de la pierre, ceux de l'acier. Je m'attends à des scènes violentes. J'espère des injures. Hélas, rien du tout. Les peureux enfants de la bourgeoisie gardent leur élégance, leurs filles parfumées. Les trottoirs sont dédiés à l'ordre.

Ce mot magique me rappelle une grande lacune dans mes explications. J'ai omis d'étaler les circonstances qui me faisaient aimer ma force. Quelques-uns penseront qu'il est bien d'établir sa vie suivant la couleur de nos cheveux, la ville où nous sommes nés, etc. Mais cela ne suffit pas.

Je suis capable de solitude ; je ne suis pas solitaire.

J'avoue que j'ai des instants de bêtise où je tiens profondément à des inconnus. Mon honneur est sur leurs épaules et je dois les défendre de tout mon cœur. Cette nécessité devient plus difficile quand ils sont les victimes d'une foule : chez les foules, c'est comme chez moi : avec des motifs différents, le danger n'existe pas. Il faut l'emporter d'une autre façon, sans démagogie, guérir leur trouble par un calme méprisant (et même sourire le plus possible). Ou leur donner l'idée qu'ils ont un meneur, un champion, comme les Troyens avaient Hector. Cette idée leur plaît, parce qu'ils sentent tous, à la minute, qu'ils au-

raient pu se transformer en Hector et qu'ils ont la chance de ne pas l'être : Hector dans la paix, jamais dans la guerre. Ils respirent. Ils applaudissent. Quand Hector s'est écroulé, l'inquiétude les reprend. Ils craignent qu'on ne lui cherche un successeur. Les uns s'en vont. Les autres félicitent le vainqueur c'est-à-dire moi. Ils imaginent que je n'aurai pas l'audace de frapper mes avocats. Ils oublient leur nombre pour considérer leur lâcheté. Sur tout cela flotte dans leur cœur un délicieux sentiment de justice, la justice étant de reconnaître que le vainqueur avait raison. Ou « ses raisons », dans le plus mauvais cas.

Tout ceci ne me viendrait pas à l'esprit sans cette tendre petite fille dont je m'occupe. Je suis bien tranquille : on ne lui fera pas des propositions dans la rue, on ne dira pas d'insolences sur ses jambes ou sur ses seins. Je suis là pour taper et nier les insolences. Avec moi, les choses deviennent sérieuses. Les aimables jeunes gens qui se donnent des airs Régence ont soudain le nez qui saigne comme les autres. Ces importants imbéciles ne pourront pas humilier une petite fille en robe blanche...

(Douce Claude. C'est une Espagnole. Une petite Espagnole blonde : mais c'est permis.)

Pour l'été quarante-six, nous sommes partis à Cannes, où Claude avait vécu deux mois, l'année passée. Je dois dire que je manque d'idées au sujet des vacances et que je les aime sans jamais y avoir rien compris. Aussi me remettais-je entre ses mains.

Le midi ne lui plaisait plus. Elle n'a pas résisté très longtemps, mais enfin il a fallu insister. Entre autres raisons, je trouvais amusant de me rendre dans un endroit si vulgaire, si délaissé par notre société, un endroit où l'on ne peut jouer les Français sans être reconnu et chassé. Je crois que le mot « amusant » est très bien employé.

Nous avons voyagé dans la Delahaye de Bernard, si basse qu'elle rendait les maisons, les arbres, un peu grotesques, avec cette disproportion des jeunes géants informes. Bernard l'avait achetée en secret, un an avant la libération. Il s'en était servi deux jours. Son odeur flottait à peine autour de nous.

À vrai dire, Claude n'avait jamais été encombrée par sa mort. Avais-je eu le courage de le défendre ? Sûrement non. Comme tous les gens qu'on a longtemps détestés et qui n'en valaient pas la peine, je l'aimais « beaucoup ». Je lui avais laissé ma sœur en mariage. Mais après tout, les balles des Vietnamiens ne rendent ni fort, ni magnifique celui qui ne l'était pas une minute avant. Tous les deux, nous pensions à lui très lucidement et très gentiment. Bernard était un garçon d'une grande propreté, un homme de scrupules infinis, dans une époque moins délicate. Ces circonstances (la saleté du temps) le ren-

daient précieux. Bien sûr, Claude ne l'avait jamais aimé, mais elle ne lui en avait jamais voulu, non plus, d'être là.

Nous sommes partis de Paris à une heure du matin. Claude a dormi sur mon épaule. Nous étions rajeunis – ce qui m'allait bien au teint. Mais Claude paraissait quinze ans et cela devenait exagéré.

Nous sommes restés vingt-quatre heures à Nice. J'ai revu avec émotion ce sol que j'avais foulé de mes bottes de milicien. J'y revenais en innocent. Ce peuple oubliait ses bourreaux aussi vite que ses martyrs. J'ai commencé à croire, dès cet instant, que les bourreaux, comme les martyrs, appartiennent à une race exceptionnelle, désagréable à la majorité des Français. Pendant trois ans, ceux-ci avaient affiché une photo du Maréchal : geste grivois mais qui n'était pas sale. Au lendemain de la libération, les journaux et le cinéma leur avaient fabriqué une solide conscience de résistants. Un an plus tard, la résistance les scandalisait. Ils riaient des généraux de trente ans. Ils acclamaient les noms des vieux parlementaires. « Avec ceux-ci, il ne s'est rien passé », disaient-ils.

Ensuite, nous avons été à Cannes. La mer de carte postale, les plages comme des limaces, la crainte d'être reconnu pour un Français, tout cela m'a retenu dans ma chambre. J'avais emmené Saint-Simon, et Saint-Simon, pour les natures délicates comme la mienne, purifie l'air, enthousiasme l'atmosphère. Claude a tourné autour de moi deux ou trois fois en faisant des grimaces. Elle a soupesé la pile des tomes qui restaient devant moi et elle m'a laissé.

Une semaine plus tard, j'ai circulé dans Cannes avec insouciance, d'autant que ce petit village du Midi est peu cité dans les *Mémoires*. Ainsi avais-je la sensation d'habiter un coin perdu – sensation très juste, pour être franc. Le même soir, j'ai été rejoindre l'endroit où Claude dansait. Elle m'avait donné des renseignements précis : quelque chose de laid, d'oriental et de blanchâtre. J'ai trouvé une terrasse pleine des couleurs les plus

blanches. J’ai écarté des types, avec le visage orgueilleux et lassé de ceux qui cherchent. Si je ne l’apercevais pas, j’irais m’installer dans un angle. Dix minutes plus tard, j’étais dans mon angle. La nuit, il semble que la mer se démaquille, cesse de se conduire comme une rombière agitée. Malgré tout, les danseurs blancs sucraient l’ombre d’une façon désagréable. (J’ai toujours aimé le café sans sucre et la nuit sans personne.) Un éclat de rire, soudain, m’a entouré, j’ai rougi et je me suis trouvé parmi Claude et plusieurs personnes de genre très différent. On m’a présenté, on a dit que j’étais un caractère de telle et telle sorte.

J’ai fait semblant de ne pas raccompagner Claude. Nous nous sommes revus dans sa chambre. Nous nous sommes tordus de rire « Mon Dieu, a-t-elle dit, je ne me serais jamais tant amusée si on t’avait présenté sous ton nom. Et puis les déguisements, ça te va merveilleusement au teint. »

Je me suis levé, je lui ai servi à boire et je l’ai embrassée sur les deux joues. Elle a mis le phono en marche et nous avons dansé pour la première fois depuis longtemps.

— On m’a posé cent mille questions, on m’a demandé où je t’avais connu. On m’a dit que tu n’avais pas le genre d’ici. J’espère bien que tu n’as pas le genre de Cannes !

Je lui ai demandé les noms de ses amis. Ils avaient tous un nom personnel. Comme Claude s’arrêtait de parler pour boire, je lui ai dit que Fleuve prenait un genre garçon coiffeur prononcé – trop prononcé. Elle m’a répondu en s’étonnant. Je le connaissais donc ? Je l’avais vu à Paris ? Elle n’avait pas dansé avec lui ce soir. Moi, je l’ai regardée gentiment. « Tu vas être ennuyeux, m’a-t-elle dit soudain. Tu devrais boire du whiskey, n’importe quoi. Tant que tu ne boiras jamais rien, tu seras le frère le plus délicieux du monde, sauf un quart d’heure par mois. – Bon, ai-je fait. J’irai passer mon quart d’heure à côté. »

Les jours suivants, je suis revenu sur mes jugements. Non – pas des jugements : les noms que j'avais placés sur chacun : le pharmacien, le brun, la folle, une autre folle. Tout cela n'engage guère. Encore une fois, avec de la facilité d'esprit, les choses s'arrangeaient. Il faut prévoir, à Cannes, en plus des plages et de leur fumier, des amis de vacances et il est entendu que ces gens vous appellent par votre prénom, vous passent un bras autour du cou et autres saletés.

D'ailleurs, j'avais avec moi, pour me consoler, mon cher Fleuve, heureux et multicolore, salé par la mer, râpé par le soleil. Un jour, il m'a demandé d'un air gourmand si je ne faisais pas de la littérature.

Alors, je l'ai observé d'une façon nouvelle. Son visage fin, ses sourcils droits, son côté osseux, autant de signes d'une épouvantable décadence.

— Vraiment ? Vous n'écrivez pas ? a-t-il insisté en se tortillant. Moi, j'écris des pièces. Vous savez, je me fiche bien des filles avec qui je couche. Seulement, c'est amusant de mettre des choses que je suis seul à connaître, en les attribuant à des personnages de théâtre.

Je lui ai demandé si on le représentait. Il a répondu que ce n'était pas encore arrivé. Je lui ai proposé de le présenter à Montherlant qui n'était pas très loin de Cannes. Il a sauté de joie, un enthousiasme surprenant a ravagé son visage et il a commencé à me tutoyer de temps à autre.

— Mon rêve préféré serait de réunir quelque part toutes celles que j'ai aimées et que j'aime. Tu ne trouverais pas ça délicieux ? Ce que ça serait agréable ! Se transformer en collectionneur, passer du rose au bleu, du bleu au vert... J'adore changer. Sans changements, on ne vit pas, etc.

Je lui ai avoué qu'à mon sens on n'était pas forcé de « vivre ». Il a trouvé cette remarque très amusante et j'ai noté, en effet, qu'il me jugeait un peu trop souvent amusant.

— Vous êtes un type curieux, vous ne parlez jamais de vous. Au fond, c'est de la pose.

— Au fond, oui.

— Ce que vous êtes agaçant à toujours être de l'avis des gens et à sourire.

Je lui ai dit que j'estimais que les autres avaient toujours raison. Il s'est indigné :

— Il n'y a que moi qui compte. Je me moque bien de tout le monde. De vous autant que des autres. Je ne crois qu'aux choses qui m'arrivent. D'ailleurs, moi, je ne suis jamais heureux ou malheureux. J'ai une existence imperméable.

Le soir, je l'ai vu avec un livre de Montherlant sous le bras et le lendemain, j'ai admiré comme il nageait bien. Je n'étais pas jaloux, car je tiens pour assuré que les hommes devraient se retirer des mers – où l'on se noie trop souvent pour mon goût.

Nous nous retrouvions assez souvent, Claude et moi, dans sa chambre. Elle s'étonnait de me trouver si gai.

— Tu as un air normal qui est bien bizarre.

(Je ne sais plus qui, un jour, m'a dit que j'étais vraiment indifférent, mais sans la moindre simplicité, et que cela gâchait tout : « Vous croyez que votre indifférence vous rend différent des autres. » J'ai failli lui sauter au cou, tellement c'était juste. Je n'ai pas cherché à répondre, à trouver une excuse : c'était vrai. Comme il est doux de se rouler dans son plus grand défaut, d'avoir honte et surtout de ne pas prendre de bonnes résolutions.)

Je l'ai regardée. Cela m'enchantait de l'entendre parler raisonnablement. Elle faisait si petite fille. Chaque verre paraissait immanquablement son premier whiskey.

Chaque danse, sa première danse. De sorte que ses cavaliers me semblaient tous enrichis déjà de je ne sais quel privilège inouï, scandaleux – qui n'existait évidemment pas dans leur cœur endormi. L'avantage de ces sentiments, chez moi, vient de ce qu'on a fini par les remarquer. On a chuchoté que j'avais « le béguin » pour Claude.

Claude et ses amis sont allés un soir dans un cabaret de Juan-les-Pins. Une marée de rires, avec son flux et son reflux, sans compter l'écume de ceux qui dégueulaient, nous a accueillis. Nous nous sommes assis. Claude n'a pas su si elle devait rire. Je crois qu'elle aurait bien voulu. Derrière nous, une personne ravinée s'est penchée vers sa voisine : « Quelle étrange chose, la guerre ! a-t-elle murmuré. On ne se douterait pas de tout ce que le corps humain peut supporter » – nous laissant ainsi deviner que son amant était un adjudant-chef de quatre-vingt-douze kilos.

Peu à peu, les plus grosses chrétiennes de l'établissement se sont déshabillées. Alors, j'ai revu rapidement la prise de K... et ce grand café illuminé où nous avions rassemblé des femmes qui étaient moins laides, moins grosses et moins françaises. Cependant, nous les avons violées et d'autres ont vomi. Des petites filles tirées de leur lit pour être livrées aux hommes, de la viande à humilier. Mais on n'humilie que ses égaux. Jamais nous n'aurions su humilier les putains de Juan-les-Pins. J'ai senti encore une fois l'allure accablée d'une petite Allemande : cet instant où on s'en fiche bien, où l'habitude est prise au moins pour une soirée. La révolte, la honte et la tendresse m'ont rempli le cœur. J'ai regardé ces gens à moitié nus et criant. Demain les journaux s'extasieront sur les stupres du grand monde. Alors je me marre doucement et je reconnais que ce genre de scandales m'ennuie profondément. Une civilisation qui tombe en ruine

garde un sens, même si elle lui tourne le dos. La plus grande débauche exige la plus grande moralité, pour rester intéressante. Mais que ces dentistes et leurs putains se déshabillent entre eux, rien n'est moins troublant.

J'ai jeté un coup d'œil clandestin sur Claude. Bien sûr, c'est un animal de bonne race. Mais les autres sont si nombreux et si pareils. Ils ont l'air de détenir toute la gaîté du monde.

Je me sentais ennuyeux ; mais je savais aussi que j'étais le personnage véritable dans cette sale comédie. Je les ai tous regardés une bonne fois. Leur rire s'est figé sur leur visage ; puis ces esclaves du temps ont repris leurs travaux.

Avec les premiers vents, j'ai reçu une visite : celle d'un officier de la première Armée, dont j'avais remarqué l'élégance, mais oublié les traits. Il me dit s'appeler le capitaine de Forjac. Il désirait parler avec moi de Bernard, qui commandait un de ses pelotons en Indochine. Je lui ai répondu que je détestais parler des morts. Je n'y peux rien. Les morts sont pour moi seul. Invérifiable, inconsommable.

Il m'a invité à déjeuner. Puis nous sommes allés au bord du Martinez. Il m'a demandé pourquoi je ne buvais pas. Je lui ai répondu que cela datait de la nuit du 7 mai ; il n'a pas insisté. La nuit du 7 mai était un souvenir personnel pour chaque cavalier de notre unité. Je lui dois, entre autres, ma blessure à la joue, tellement agréable pour la réussite de mes airs sombres. Mettons que l'alcool m'eût empêché de prêter une attention réelle à cette nuit et que cette distraction fût le regret de ma vie. Mais pourquoi expliquer une chose tellement évidente ? Le capitaine de Forjac renversa la tête en arrière et murmura, comme s'il avait suivi de loin la marche de mes pensées :

— Il n'y a pas que les morts violentes.

Je lui ai répondu que je n'étais pas de son avis :

— Les vieillards qui se laissent aller en promenant autour d'eux un regard dégoûté, ce n'est pas une mort, c'est de la merde qui fout le camp par le tuyau de vidange, avec un grand coup d'eau bénite par-dessus. La vraie mort, ça saigne et ça gueule ; c'est de l'assassinat, pas de la fatigue.

— J’ai rarement failli mourir, m’a-t-il répondu d’une voix rêveuse. Je crois que je ne suis pas doué pour voir la mort arriver. Parfois, je trouve cette opération (la mort) plus banale que l’appendicite. J’y rêve comme à un bureau plein de guichets : tuberculose, médecins, juges, guerre, suicide, on a presque le choix. Les queues sont aussi longues devant chaque guichet, on attend son tour, on ébauche des relations avec ses voisins. Parfois, on ne sait plus si on attend le choléra ou le cancer. On vous l’a dit, mais on ne se rappelle plus. Derrière vous, un vieillard compte sur l’embolie, une femme sur le crime passionnel. Et finalement, on se trouve devant un mot dur et calme, qui vous attendait de son côté : la guerre. On défait sa cravate et on montre son cou. À quoi pensez-vous, dit-il en se versant un verre de whiskey.

J’ai articulé aussi nettement que j’ai pu :

— Je ne suis pas comme vous. Ces couteaux préparés pour moi, ces couteaux me conseillent de vivre.

Il m’a répondu qu’il tenait le danger pour un idéal à l’usage des petits garçons peureux. Je me suis défendu :

— Les petits garçons se font une idée confiante du danger. Un peu d’ombre, un peu de bruit, ils imaginent qu’ils y sont et ils sont fiers à l’avance. J’ai de meilleures notions qu’eux. Pour moi, le danger est un univers précis. Au fond, je suis prudent.

Alors, il m’a conseillé de mieux compter avec le hasard ; en effet, ne sommes-nous pas fiers de certains gestes, parce qu’ils nous paraissent difficiles ? Une semaine plus tard, ils nous seront enfantins ; adieu la fierté. Mais, là encore, je me suis défendu :

— Croire au hasard, ce serait l’innocence. Comment l’accepter ? À la source de tout ce qui m’arrive, il y a moi, on revient au même endroit. Tout ce qui m’était possible m’arrivera, comme le fer se colle à l’aimant. J’en suis responsable dans la

mesure où cela m'était possible. De même, tout ce qu'on dira de moi est vrai par avance : cela pouvait m'arriver. Par-dessus la vérité affectueuse – l'idée qu'on a de soi – il y a la vérité cruelle : l'opinion des autres. On peut s'en moquer. Elle est là. Elle vous regarde. Elle ne vous déforme pas plus que vous n'étiez déformable. Pas de caricature d'Apollon.

Ensuite, il y a eu un nouveau silence et nous nous sommes laissés aller à parler de la France. Nous avons reconnu que tout valait mieux que le second Empire ou 1900.

— Mais cela ne me fait pas aimer, ai-je ajouté, cette fille molle et fardée, qui entasse les perles fausses et se bourre d'opium, la France d'aujourd'hui, tout en se cherchant un maquereau bien carré des épaules : l'Amérique ou la Russie, au choix. Cette fille qui se déchire la cervelle pour savoir si elle se mettra du rose ou du mauve sous les paupières. Il n'y a qu'une chose qui lui irait bien au teint, pourtant : la mort...

— Ne vous alarmez pas. Ça viendra. Ça lui vient.

— Ça traîne, ai-je repris avec plus de véhémence. Parce que je suis d'accord, je me trouve dans le coup. Je clamerai avec elle et c'est juste.

— Voilà un point sur lequel nous nous entendrons. Nous débordons de lucidité, mais l'énergie nous manque un peu.

— Non. Pas l'énergie : l'espérance, les bonnes grosses joues de l'espérance.

Il a convenu de mes arguments, puis il m'en a opposé d'autres, que j'ai oubliés. Je me souviens d'avoir parlé du cadavre France. Et du rôle qui serait le nôtre. Mercenaires d'abord – nous l'étions depuis quelque temps. Ensuite on nous déblaierait. « À brailler sur nos malheurs, nous ennuyons tout le monde ; les Grands États nous méprisaient, ils vont avoir envie que le bruit cesse. On fait la charité à un mendiant pendant six

mois. Le septième mois, on le trouve trop sale, on le fiche à la porte, on le fait arrêter. »

De Forjac est resté une minute sans répondre, les yeux mi-clos, dans une attitude de brochet endormi.

Enfin, il a soupiré :

— Voilà bien le charme de notre époque. Tout nous accroche, mais nos vêtements craquent et nous nous retrouvons plus libres et plus nus que jamais. Nous ne vivons plus parce que nous savons vivre, mais parce que nous savons éviter la mort : ce qui est plus facile. Ramenés dans une époque souriante, nous serions désorientés et incapables. Certaines catégories sociales nous manquent : l'esprit de sérieux ou, à défaut, le scepticisme ; la confiance ou le respect ; l'habitude de manger à heures fixes et de dormir la nuit... Guerres de religion, guerres de religion !

J'ai encore oublié une seconde de l'écouter. J'ai rêvé à Claude que j'allais essayer de voir, le soir même, tandis qu'elle rentrerait du casino. Chose bien naturelle, quand on aime une sœur si étrange et si belle. Puis je suis revenu au présent pour l'entendre dire :

— Une chose empêchera les Français d'éviter la prochaine guerre, c'est qu'ils ne se sont pas ennuyés, au cours de celle-ci. Et maintenant, ils s'ennuient. La destruction, même si les autres s'en chargeaient, était beaucoup plus exaltante que la reconstruction. Ils ont souffert. Mais il leur a manqué le simple et continuel ennui des tranchées, par exemple. Les bombes tuaient les civils ? Oui, mais comme les civils devenaient intéressants ! Seuls, les prisonniers ont connu la véritable avoine dont on fait les guerres. Ils n'en ont que plus envie de participer, la prochaine fois, d'être là, de tout voir et de tout subir. Ajoutez, cependant, qu'ils sont fatigués et qu'ils ont la tête creuse. La mort règle les questions pendantes. Il est bien facile à un cadavre de s'orienter : mort au champ d'honneur. Remarquez encore qu'il

est mal vu de se tuer pour une vedette de cinéma. Ces mœurs ne se pratiquent plus depuis mil huit cent quatre-vingt-dix. L'amour n'est plus à la mode. Mais le patriotisme tient parfaitement le coup. (« Les sécrétions glandulaires aussi », ai-je murmuré.) Faute de se suicider pour Edwige Feuillère, on se suicide pour la France, dit-il en se versant un troisième verre de whiskey.

Trois verres, ça n'a rien d'excessif.

Je l'ai arrêté dans ses grands mots pour en prononcer qui soient de mon cru. « Il y a des termes défendus, lui ai-je dit : la guerre, la vie... Ça n'existe pas, comme vous le précisera n'importe quel adjudant. On connaît des guerriers, des hommes, responsables, lucides, prisonniers de cette lucidité. La guerre est une invention des historiens, comme la vie a été dénichée dans les poubelles par les philosophes. Ils ont vu quelque chose qui bougeait, un œil grisâtre et tendre, ça leur a remué le cœur, la vie ! Et maintenant, ça se tue, ça saigne de partout... Heureusement qu'on peut mettre ces spectacles dégoûtants sur le compte de la guerre. La guerre, comme les famines, les tremblements de terre... N'ayez crainte, ils feront un vaccin contre la guerre. Et si ça ne suffit pas, ils feront un vaccin contre l'homme. »

Tout le temps de cette trop longue conversation, j'ai été touché par la belle voix, sourde, voilée, du capitaine de Forjac. Une trop longue conversation : pourtant, la longueur est nécessaire si l'on veut arriver à ce moment où l'on ne s'est mis d'accord sur les paroles que pour mieux s'avouer à quel point on est différent en réalité et pour se trahir sur les termes mêmes de l'accord. (Résultat important : alors, on est bien sûr d'être deux.) Il ne reste plus qu'à se séparer avec fatigue et résignation. Nous nous sommes quittés.

Décidément, la France n'a plus rien trouvé pour me plaire depuis cet été quarante-six. Je n'ai plus cru à la guerre civile. Je n'ai toujours rien attendu de l'agitation politique, le côté Palais-

Royal d'un pays ne me touchant nullement. J'ai abandonné les maigres espoirs que je mettais dans un coup de main communiste. Le dieu rayonnant des révolutions a quitté ma cheminée. À quoi bon ?

Les révolutions veulent changer le monde, mais le monde ne les attend pas pour changer. Tant qu'il s'agit d'argent, de réformes, on peut compter sur le cours de l'Histoire. Les hommes ne savent que précipiter ou retarder des situations qu'ils n'ont pas créées. Chacun de leur geste se répercute si loin qu'ils en ignorent le sens. Ils font leur destin, mais ils ne le sauront jamais – ce qui revient à ne rien faire.

Seule compte la révolte. C'est la guérison des sentiments de colère et de haine. Mais ces passions ne se guérissent qu'en éclatant... La révolution de 89 n'est intéressante qu'à ce titre. La victoire de la bourgeoisie était un phénomène prévisible. Mais vivent les tueries ! Je vote à nouveau la mort de la charmante princesse de Lamballe. Ce qui pèse sur toutes les consciences, c'est le roi tenu prisonnier dans une cage. Quant au triomphe des esclaves, il n'est pas grand chose : en effet, les maîtres sont déjà désarmés. Le premier pas des révolutions est de donner honte à ses ennemis...

Depuis trente-six, il apparaît clairement que les communistes feront la révolution, mais qu'ils nous priveront de la révolte : ils ne tueront pas pour rien. Alors, il ne reste que des chemins solitaires...

On ne m'a jamais humilié, il y a trop de vengeance en moi. Mais ça viendra. Ça viendra forcément.

(Quelle joie, pendant que j'écoutais les conversations sucrées des autres, de songer à leur massacre. Bien sûr, les braves types du prolétariat sont incapables de cruauté suivie. La vie les a rendus humains – charitables.)

Seul devant les aventures simples qui me réclamaient, je n'ai rien attendu d'autre. J'ai trouvé sur les épaules de Claude plus de fortune et d'hésitation que dans les pages fatales de l'Histoire. Cependant, je faisais des progrès. Je n'aimais déjà plus ce qu'elle disait, mais sa voix. Plus ses actes – mais ses gestes. Claude était devenue, grâce à ma patience, une manière d'être, une bouleversante petite conscience du XVIIIe siècle. Bouleversante parce qu'elle était unique et qu'un rien la menaçait. Trop fragile : je l'ai toujours regretté, mais la mentalité des gardiens de musée me fait absolument défaut.

J'ai revu notre première rencontre après ma démobilisation. Non : une semaine plus tard, car j'ai attendu une semaine. Elle m'a ouvert en peignoir et, tout le temps, elle m'a demandé pardon parce qu'elle était enrhumée.

— D'où revenez-vous ? m'a-t-elle dit en premier. Puis elle a crié : « François. » Et encore : « Je ne croyais plus en vous. »

Je l'ai suivie dans sa chambre, la petite pièce du fond qui donnait toujours sur la cour. Mes premiers mots ont été pour montrer le mur repeint en beige clair au-dessus du divan : on ne distinguait plus la trace des cheveux gras de Bernard. Elle m'a un peu parlé de lui.

Ensuite elle m'a pris le visage entre ses mains, très tranquillement comme si je l'avais quittée la veille. Elle m'a dit que ma cicatrice m'enlaidissait, mais qu'elle était fière de posséder un frère aussi sérieux. Elle m'a demandé pourquoi je ne portais pas de décoration. J'ai répondu que je n'en avais pas. Elle m'a dit qu'elle venait de recevoir une croix de guerre pour son mari. J'ai été ravi, pendant une minute, de mon mensonge. Ainsi le moins sérieux des guerriers prenait-il une revanche sur le plus appliqué.

Tout ce temps, j'ai regardé Claude en me retenant pour ne pas lui sauter au cou en lui criant qu'elle était adorable et que je n'étais pas resté un jour, une minute, sans penser à elle, sans

avoir envie de lui écrire, de me conduire raisonnablement. Puisque j'ai su garder mon calme, au bout d'une heure, j'avais gagné la partie.

Ça a duré plus d'un an.

L'automne 45 j'ai revu Gutenberg. Je pourrais presque dire que j'ai recherché sa société. Je l'ai emmené chez des peintres ; chez des écrivains. Il s'est exclamé aussi souvent qu'il a pu. Son moi, rugueux et amidonné à la fois, est venu gâcher sa voix chaude et l'empêcher de se faire les meilleures relations du monde.

Je ne sais pas sous quel prétexte je l'ai négligé par la suite. Je lui avais présenté Claude et il a commencé à la voir souvent. Je regardais ces sorties d'un très bon œil. Elles divertissaient ma sœur. Je ne suis pas sans avoir mes instants de vérité où je reconnais que des types plus ennuyeux que moi, on n'en connaît pas. On n'en cherche pas non plus.

Au contraire, Gutenberg 54-12 était gai, tragique, confidentiel (au fond), indolent (ce qui plaît beaucoup plus que l'indifférence), pas très riche, mais je donnais beaucoup d'argent à Claude. On ne saurait croire à quel point de retrouver cet argent dans les cravates de Gutenberg me ravissait. Je ne puis rien contre ce côté de mon caractère. Je satisfais à bon compte mon goût pour la trahison, surtout lorsque j'en suis la victime. Sans doute, n'aurais-je pas joué ce jeu, si, à la place de Gutenberg, j'avais rencontré un type émouvant comme de Forjac ou une autre brute de mon genre. Mais Gutenberg, si cassable, si asexué ! Et je savais que, dans dix ans, ce révolté, cet antisémite ferait encore un très bon usage dans la peau d'un industriel, par exemple.

L'image qui me revient le plus souvent de cette époque est celle des soirées passées dans les moins mauvais cabarets. Quatre heures de jazz ont une vertu incomparable. Ensuite il est doux de songer que l'on reste volontairement inutilisable pour

la société. « Ces petits Français ne tireront pas de moi une goutte de sang, encore moins une goutte de sueur. » Cette réflexion n'aurait pas de sens chez un véritable oisif. Mais moi, je suis récupérable. On l'a bien vu pendant ces dernières années. Si je m'enferme, c'est pour mon plaisir et par liberté.

De la même façon, un directeur d'usine qui ressent profondément son inutilité peut admirer à juste titre sa bonne volonté. Il tient un rang social, quand tout devrait le renvoyer à la mendicité.

Claude s'est plusieurs fois demandé devant moi qui avait pu prévenir son père – sept ans auparavant. Douce petite folle.

Un soir, j'ai fait le plus étrange des rêves. Je me suis vu dans une pièce étroite, devant un garçon mou et frémissant qui a d'abord été le lieutenant de la Laujardière, puis Fleuve, puis Gutenberg. Je l'ai regardé sous toutes les coutures – sa peau plus blanche que le suif. Non – pas le suif, pas le suif... J'ai tourné quelque temps autour de ce mot. Dès lors, j'ai été sûr de ne pas rêver. J'ai senti que je devais étrangler ce type. J'avais sûrement à me venger de lui. Son larynx a cédé sous mes pouces, sa figure s'est brouillée. Nous nous sommes retrouvés dans le métro. Il savait que j'allais le jeter sur les rails. Dans chaque compartiment il m'a observé en blêmissant. Il a essayé de courir plus vite, de prendre des changements inattendus. Sans bouger, je suis resté perpétuellement à trois mètres de lui. Curieuse sensation : j'éprouvais son angoisse. Moi, Sanders, je n'étais qu'une sorte de bloc inaliénable. J'étais là, sans rien penser. Tout à coup, j'ai été contre lui et je suis rentré dans mon corps. J'ai été saisi de pitié, de mépris. Je l'ai laissé partir sous un tunnel très long. Il s'est retourné souvent. J'ai vu alors qu'il avait des jambes cagneuses. J'ai souri et je me suis réveillé.

J'étais étendu, tout habillé, sur le divan bleu. Claude s'est approchée de moi et a ri. J'ai remis mes cheveux en place. « Comme je vous aime quand vous dormez », m'a-t-elle dit. « Vous avez tort, ai-je répondu, je rêve que vous me trahissez et

mon cœur nage dans la joie. – Pourquoi cela ? – Parce que je vous laisse d'admirables remords. Et puis j'ai ma vengeance entre les mains. Mais, au dernier moment, je laisse tomber. Sans bien savoir si vous trompez notre amitié avec un lieutenant des Hussards, un nègre ou Gutenberg. Ça ne me paraît pas sérieux, pas vrai, et je trouve que vous me restez fidèle. »

— Tant mieux, m'a-t-elle dit.

Pourquoi ne comprenait-elle pas que j'oubliais de me venger seulement parce que je l'abandonnais ? J'ai fermé les yeux et je l'ai laissée partir. « Adieu, ma chère petite fille. Vous êtes belle comme un amour malheureux. Vous allez me répondre que ça ne veut rien dire. Non, rien du tout. Vous n'y pouvez rien. Un jour le malheur se lève et reconnaît les siens. »

Une autre fois, elle m'avait regardé bien en face et j'avais senti mon tort de me couper les cheveux en brosse. Mais enfin je l'avais regardée à mon tour : deux yeux innocents, des cheveux bien rangés. Tout était dans l'ordre.

Je lui ai dit :

— Vous êtes complètement folle, ma chérie. Sortez avec Gutenberg aussi souvent que vous le voudrez. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Ne m'aimez plus, on n'est pas obligé d'aimer son frère. Mais surtout ne faites pas de coquetelle. Pas un tiers de Gutenberg, un tiers de Sanders, un tiers de je ne sais quoi. Vous ne m'aimez plus ? Eh bien, je serai malheureux. Je ne demande pas mieux. Ça me va bien au teint. Ça accentue mon côté romantique et ça fait repousser mes cheveux.

Elle a levé vers moi ses yeux plus innocents et plus rieurs que jamais. J'ai souri. J'étais heureux. Je lui avais dit d'une façon aimable que je ne l'aimais plus et elle n'avait rien compris. Autrement dit, c'était de l'amour.

Un autre rêve plaçait entre mes mains une épée neuve et brillante. Je pourfendais le vide, le sang s'accumulait sur la lame. Soudain, je reconnaissais mon sang. En frappant des inconnus, c'est moi que j'avais blessé.

Ces images m'étaient précieuses. J'ai toujours pensé que le monde recèle un grand nombre d'épées secrètes, dont chacune est tournée vers une poitrine. Bien entendu, avec un peu d'adresse et de prudence on évite très facilement ces périls. Aussi la vie est-elle heureuse à ceux qui possèdent une âme souple, un corps gracieux et, en général, à tous ceux qui ignorent le vertige, soit par manque de fermeté – soit par manque d'imagination.

Mais il en est quelques autres, insoucieux des conséquences, qui ne peuvent détacher leurs yeux de ces épées frémissantes. Ils savent qu'il suffirait d'un rien pour intervenir utilement. Mettre la main sur la bouche de celle qui va parler pour vous mentir. Empêcher les êtres qui vous sont chers d'aller dans cet endroit où l'on sait qu'ils vous trahiront. Retenir enfin les portes du malheur. Malgré cela, ils ne se défendront pas. Ils avancent avec une anxiété délicieuse. Toutes ces épées cherchent en effet un fourreau de chair. Et cette aventure se termine dans une grande nudité, sans embarras, sans cris, avec la poussière collée par la sueur qu'on voit sur les taureaux morts. De plus près on s'aperçoit que cette sueur est du sang. Mais il ne s'est presque rien passé quand même, sinon le visage du destin, apparu dans un éclair, pour frapper ses amants.

Mais peut-être faut-il revenir à Cannes où Fleuve m’attend en marchant de long en large sur la terrasse du *Lafcadio*. Il me tend un dossier que j’ai feuilleté, j’ai vu des noms de personnages et j’ai compris de quoi il s’agissait. Fleuve se donnait à voir. Ensuite, il m’a entraîné vers la plage et j’ai circulé comme j’ai pu entre les blocs saignants des baigneurs.

Le soir, avec un amusement et une curiosité extraordinaires dans les yeux, il m’a demandé mon avis. Les autres dansaient. Je l’ai félicité d’une façon qui lui a paru nouvelle. Je lui ai parlé de sa pièce avec une grande sécheresse, mais comme on aurait fait pour une tragédie de Racine. Bref, je l’ai rendue historique, ce qui l’a ravi. Quand il a bien été gorgé de sucre, j’ai vu qu’il allait se sentir généreux. Il voudrait parler de moi, par un phénomène bien connu dans les conversations, et qui rappelle celui des pompes à essence.

— Je me demande... Il a posé un doigt sur ses lèvres et il a ressemblé à un poisson. Je me demande si tu n’es pas timide, dans le fond.

— Sans doute, ai-je dit.

— Tais-toi... Tu ne fleurtes avec personne. Moi, je t’ai cru pédéraste pendant quinze jours. Et puis en réalité, tu es amoureux fou de Claude.

— Fou ?

— Enfin, pour les vacances.

Nous avons marché sans parler quelque temps le long de la digue. Nous étions à l'extérieur de Cannes.

— Tu la connais depuis longtemps, Claude ?

— Non. Nous nous étions vus deux fois à Paris. Et puis, le hasard... nous sommes dans le même hôtel.

— Oui... Moi, je vois ce que c'est. Tu te fais des idées.

Je me suis indigné.

— Si, si... Tu te fais des idées sur cette fille. Remarque, elle est épatante. C'est un de mes grands fleurts de l'année dernière.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un fleurt, ai-je dit simplement.

Il a ri légèrement avec cette grâce facile, enjouée, qui l'aidait à déguiser toutes les paroles de ses adversaires sous des couleurs vives.

— La première fois que je l'ai embrassée, a-t-il dit, c'est en la raccompagnant sur cette digue, justement.

— Vous ne l'avez pas embrassée.

Il rit à nouveau.

— Pourquoi ? Tu ne me crois pas ?

— Je ne sais pas. Je ne l'imagine pas.

— Tu es un type, toi.

— Oui, assez, ai-je avoué.

— Nous nous étions vus un petit peu sur la plage, je lui avais appris la brasse papillon. Mais on ne se connaissait pas du tout. Un soir, je l'ai rencontrée au *Lafcadio*. Nous étions en avance. Elle a un peu bu et elle m'a dit...

— Elle vous a dit : « J'ai une envie folle d'être gaie. »

— Non ? À toi aussi ? Tu es mille fois plus avancé que je ne croyais. Au fond, avec tes airs mélancoliques et brusques, moi, je trouve que tu es son type.

— Alors, elle vous a dit : « J'ai une envie folle d'être gaie. »

— Oui, et puis elle s'est arrêtée de boire parce qu'elle ne supporte pas beaucoup l'alcool. Les autres sont arrivés. Mon vieux, je ne l'ai pas quittée. Je lui ai fait du swing ventouse, j'aime mieux te le dire. Je la lâchais et puis, clac... contre moi. Naturellement le baratin ordinaire. Je ne sais pas si tu as remarqué qu'elle a de très jolis yeux ?

— Il me semble que j'ai remarqué.

— Elle ne parlait pas, mais elle me regardait en riant, c'est aussi encourageant. Elle m'a seulement demandé quel caractère je lui donnais. Moi, ça me barbait épouvantablement, j'ai dit qu'elle était sentimentale, à tout hasard, ça n'a pas eu l'air de lui plaire, alors, j'ai dit : autre chose. Et ça lui a mieux plu.

Il s'est tu à nouveau. Nous avons marché en écoutant bien le bruit de nos pas et en regardant attentivement le bout de nos semelles. À droite, il y avait des cubes de béton, des tuyaux crevés, des gravats, et plus bas, une mer qui semblait mince et rampante, comme une tache d'huile.

Fleuve a repris :

— Nous sommes revenus par ici. Il y a eu une côte. Comme nous sommes descendus de bicyclette, j'en ai profité pour la prendre par les épaules. C'est par des trucs comme ça qu'on avance.

— Ne faites pas votre Machiavel, ai-je dit calmement. Vous l'avez prise par les épaules naturellement et vous aviez le droit de trouver ça agréable.

— Très juste. On arrange un peu, à distance. On est arrivé devant sa villa. C'est à gauche, en haut, une sorte de porte cochère. Moi, je me croyais à Paris, quand on raccompagne une petite jeune fille. Au fond, je la trouvais délicieuse. Et puis, je me suis ressaisi. Elle était mariée, ce n'était pas la même chose. Qu'est-ce que tu aurais dit, toi ?

— J'aurais dit : « Vous êtes belle » – et je l'aurais embrassée.

— Pas mal... Moi, je n'ai rien dit. On s'est embrassé pendant un petit quart d'heure. Ce n'était pas désagréable. Elle embrasse bien. Mais enfin, le froid venait. Et il n'y avait pas de métro. Je ne t'ai pas dit que j'adorais le métro. C'est chaud, ça a l'air sucré, même les marches brillent. C'est beaucoup mieux que des grottes.

— Enfin, ai-je dit, c'est une fille embrassable.

— N'imagine pas des choses, a-t-il fait. Elle est « mieux » que tu ne crois. Je n'avais pas eu de fleurt comme ça depuis longtemps. Maintenant, je vais te raconter une histoire extraordinaire : Claude, je l'avais aperçue une fois à Paris, dans le métro, il y a trois ans.

Mon vieux, jamais je ne l'ai tant aimée qu'entre les stations Chaussée-d'Antin et Madeleine. Elle était formidable, une vraie madone. J'aurais tout donné pour la revoir, entendre sa voix. D'abord, sur la plage, je ne l'avais pas reconnue. Ensuite, j'ai été sûr, le soir où nous avons dansé.

— C'est très étrange, ai-je dit. Vous avez dû lui raconter cette aventure.

— Tu penses bien que je l'ai fait – le premier soir. Naturellement, elle ne m'a pas cru, mais ça faisait bien. D'ailleurs, je me trouvais un peu idiot, à distance. Elle était beaucoup moins miraculeuse que dans le métro. Je l'ai embrassée bien soigneusement et aussi souvent que je l'ai voulu.

Il y a eu un nouveau silence.

— Moi, ai-je articulé sèchement, je suis un type qui pense aux conséquences. Qu'est-ce qu'elle a comme genre ? Elle fait des histoires ?

— Mais non, tu te trompes complètement, c'est le plus délicieux des fleurts qu'on puisse trouver, je t'assure, une vraie petite fille, c'est marrant que tu ne puisses pas comprendre...

J'ai vu qu'il n'y avait rien de mieux à en tirer. Il s'était conduit gentiment : avec un mélange bien dosé de simplicité et de forfanterie. Toute la dialectique du « Ne-va-pas-croire-que » et du « Moi-je-trouve ».

L'atmosphère graisseuse de Cannes me transportait en d'autres temps. Comment pourrions-nous vivre sans cette lutte intérieure qui dresse les années les unes contre les autres ?

Aujourd'hui, les palais sont pleins de vers qui commandent et qui rampent. Des individus avides et gras parlent à notre place. Chaque Français semble avoir un ambassadeur sur la terre et cet ambassadeur est une tantouze ou un maquereau. (D'ailleurs, maquereau, ce n'est déjà pas si mal.) Dieu merci, nous avons la guerre pour insulter la paix. Et hier, nous nous moquions de la guerre en invoquant la paix ; mais hier ne se laisse pas oublier et revient avec la marée.

... Le décor de la guerre, patiemment élaboré à l'aide d'amants séparés, de ventres ouverts et des paysages qui bordent les chemins de fer... Chacun seul parmi les autres et puis c'est la nuit et puis c'est le matin. Les semaines qui traînent les pieds, les premières décorations avec la venue du printemps. La sale incertitude qui vous saisit devant les voisins déchirés. La guerre, ses casques et ses traditions, l'encens particulier des morts : les pieds qui moisissent dans des chaussettes. Les morts ! leur regard caressant mais sans aucune charité.

Et plus loin dans la mémoire, l'armée allemande, ses conquêtes, le grand bruit des chars de victoire qui viennent annoncer sur les routes que le monde a trouvé un nouveau conquérant et qu'il peut se coucher (il a l'habitude). Tout cela – au moins une aventure. La défaite ne l'a pas entamé, la victoire ne l'aurait pas supprimé. Tandis qu'au milieu des démocraties, un monde qui pourrit sur place, assez fort pour empoisonner ses adversaires, assez naïf pour croire qu'il se guérira de ses malheurs du même coup : un monde classé de 0 à 20, des guerres qui sont des étapes dans la lutte du bien et du mal, la certitude que ses adversaires sont une réunion de méchants...

Hélas, la guerre s'éteint pour de longs mois. Il en reste à peine un soupçon dans la main des hommes. Les salauds : ils ont bien répété qu'ils ne l'aimaient pas, ils ont couché avec elle quand même.

(L'ennui, dans la guerre, c'est qu'on ne peut se passer des autres. Mais l'avantage, c'est que ça les emmerde.)

Ainsi, je suivais Claude des yeux. Elle passait légère sous ses couleurs vives, avec une sorte de gaîté et une sorte d'indifférence dont elle avait une pratique extraordinaire. Elle m'interrogeait parfois pour savoir la raison de ces silences et de ces longs regards. Et puis elle rougissait, elle murmurait : « J'ai été folle de venir. » Je souriais délicieusement.

André Fleuve, partagé entre ses sourires, sa voix onduleuse et nacrée, ses allures intérieures, me pressait de questions. Un soir, je me suis décidé : j'ai senti que j'étais prêt.

Il m'a déclaré soudain que sa pièce était détestable, qu'il le savait bien. Il mourait de honte, il souhaitait ma mort puisque je l'avais lue (ce en quoi il rêvait). Il m'en voulait d'autant plus que je l'avais accablé de compliments. Or, je ne l'avais pas trompé. La pièce était mauvaise, mais compte tenu de ce qu'il était lui-même, de ses préoccupations, de l'époque, c'était équilibré. (Les

gens ne veulent jamais comprendre qu'on est si indulgent avec eux parce qu'on les tient pour des imbéciles.)

Nous nous sommes assis dans un grand carré de chaises blanches, avec un petit bar perdu dans le fond. J'ai commandé du kummel pour Fleuve et j'ai gardé la bouteille. Alors il a avoué qu'il connaissait peu de personnes aussi intelligentes que moi. J'ai fait la moue. Il a ajouté :

— Tu as raison. Moi aussi, on m'a tellement dit que j'étais intelligent que ça ne m'intéresse plus.

Horriblement vexé, j'ai répondu qu'il ne faut pas être intelligent aux yeux des imbéciles, mais pour la fine fleur. Ce raisonnement l'a quand même fâché.

Il s'est moqué de mon eau Perrier. Il s'est moqué de mon horreur de la mer. Tout cela ne m'intéressait aucunement. Je l'ai picoté comme j'ai pu, lui conseillant d'entrer dans la carrière préfectorale, lui citant des dizaines de sous-préfets qui furent de charmants poètes et que *La Revue des Deux Mondes* publia. L'ennui avec ce garçon venait de son admiration pour l'esprit en soi et les traits d'esprit en général. Au lieu de se fâcher, il s'amusait.

Il n'était pas inspiré selon mon cœur.

Alors, j'ai parlé de choses et d'autres. D'une voix sage, pleine de passages cloutés, j'ai décrit ses amis. Je n'ai pas nommé Claude. C'est lui qui a prononcé son nom et j'ai pris un air gêné.

— Toujours amoureux ? a-t-il dit. Ce que c'est que l'angélisme.

— Oui, ai-je avoué, j'adore les anges.

Il a commencé à prendre pour rire un rire qui n'était pas le sien, mais celui du kummel, de Cannes, d'une soirée perdue. Certes, les soirées perdues tenaient une grande place dans sa

vie. Il avait sans doute une pratique du hasard, une habitude de l'ennui supérieures aux miennes. Cependant il luttait contre ce hasard et ce désaccord le perdait.

Il a allumé une cigarette et a mis les mains dans ses poches.

— Je crois en effet que Claude est un ange, ai-je dit solidement. J'en suis très heureux. Cela arrange le paysage.

— Bien, a-t-il dit.

— Je m'excuse de gâcher votre système. Car s'il y a des anges, tout le monde n'est pas interchangeable. Et faute de cette assurance, la vie compte.

— Pauvre idiot. (Il s'est exclamé : « Pauvre idiot », en secouant la tête.) Votre Claude est n'importe qui. Ça mesure tant de centimètres, ça a un corps, deux jambes et ça se retourne facilement. C'est une question de hasard.

— Non, ai-je dit. Il n'y a pas de hasard dans ce cas. Car tout serait bien prévu, bien huilé et Claude serait une putain au lieu d'être un ange.

— Ce n'est pas une putain, a-t-il repris. J'en ai vu des tas qui ont toujours pu courir. Et puis j'en ai marre de vos gros mots... Ce soir-là, Claude avait une robe longue, verte et blanche, une robe très chic, et très ouverte un peu partout. Elle était à pied. Je l'ai raccompagnée en la tenant par la taille. En la tenant serrée, autant que possible.

Il a eu une sorte de gloussement.

— ... Elle se serrait.

— Eh bien, mon Dieu, ai-je dit, il ne fait pas tellement chaud la nuit. C'était vers quelle heure ? Vous n'êtes pas très musclé...

— … Mais je nage bien. Oh, c'était vers deux ou trois heures. Je ne l'ai jamais entendue parler autant depuis. Elle n'était pas ivre – elle était gaie. Et puis, zut, comme elle était. J'avais préparé mon coup, je ne suis pas idiot. Au lieu de la poulotter devant sa porte, je l'ai embrassée assez fort et très vite en la serrant contre la pierre. Puis j'ai reculé. Elle a penché la tête et j'ai compris à son drôle de sourire que j'avais gagné. La mer était à cent mètres, mais j'ai plutôt fait durer ça. J'aimais bien. Je ne l'ai plus tenue. Ce n'était pas la peine. Au pied des rochers, il y avait un mètre de sable avant la mer. Vous savez comme est le sable de ce côté-là : gris et coupant. Je me suis déshabillé et j'ai installé mes vêtements par terre. Elle s'est allongée immédiatement. Mon vieux, avec la lune, une barque assez loin sur la mer, le train qui passait cinquante mètres plus haut parmi les étincelles, je vous jure que ça avait de la gueule.

J'ai pris cet air intelligent et nuancé qui me tombe du ciel une fois tous les deux ans pour dire :

— Je pense bien que ça devait avoir de la gueule.

— J'ai continué à ne pas me presser. Tout près de l'eau il ne fait pas si froid. J'ai vu qu'elle avait les yeux ouverts et qu'elle me regardait. Je ne suis pas mal à poil.

Je lui ai servi un troisième verre de kummel qu'il a commencé à boire goutte à goutte – se servant de ses lèvres comme d'une éponge.

— Je me suis agenouillé à côté d'elle. J'ai relevé sa robe, et ses jambes minces ont défilé sous mes mains. Toujours très doucement. J'ai bien fait attention pour voir quand elle fermerait les yeux. Elle avait une petite culotte que je lui ai retirée. Je me suis relevé et je l'ai regardée à nouveau : quel genre de petite fille elle avait ! Je me suis rappelé l'espèce de pimbêche que j'avais croisée dans le métro, son sac sous un bras, ses principes sous l'autre et de l'innocence plein le front. Après tout, je m'étais peut-être trompé, mais ça ne faisait rien. C'était marrant

de la voir étalée par terre. Beaucoup plus plaisant que des filles comme Liliane ou Yvette qui font ça toute la journée. Tu comprends, il fallait être poète comme je le suis pour sentir le moment. Faire l'amour, ça n'est pas tout. Il y a l'atmosphère, les circonstances. D'ailleurs, faire l'amour, ça me barbe. Vous ne trouvez pas ça monotone, vous ?

J'ai fait un geste de la main. Quatre personnages bariolés sont venus s'asseoir à trois tables de nous. On leur a servi des glaces et ils ont poussé de petits cris frileux. Fleuve a continué.

— Au bout de deux ou trois minutes, elle a murmuré : « Qu'est-ce que vous attendez ? » Une belle voix blanche de petite oie blanche... J'ai failli éclater de rire. Je lui ai passé les deux mains sur les joues, sous les oreilles, dans les cheveux et j'ai serré la mâchoire en la regardant durement. C'est une chose dont j'ai l'habitude et qui fait un drôle d'effet. Elle m'a encore demandé de la déshabiller complètement, mais je trouvais ça beaucoup mieux ainsi. Quand je l'ai vue bien à point, j'ai commencé. Elle a fermé les yeux. L'embêtant, c'est que je m'étais excité à la regarder – et elle, à se laisser regarder. Ça n'a pas duré longtemps. J'avais eu raison de faire durer le plaisir avant. C'est drôle, avant, je la regardais – mais sans voir comment elle était vraiment. Eh bien, mon vieux, c'est autre chose qu'en maillot. Elle faisait d'un doux ! Une douce méduse sèche ! Je me suis assis à côté d'elle. Elle a voulu rabattre sa robe, mais je l'ai empêchée. Je me suis répété : Elle est là, elle est à prendre, elle est toute molle, elle est là, elle est à prendre, ainsi de suite. Mais non. Ça ne me disait rien.

Je me suis rhabillé. Oh, et puis, ce n'était pas la peine de la rendre trop amoureuse de moi. Elle avait un petit air fané, tout à coup ; c'était peut-être sa robe froissée. On est rentré rapidement. Eh bien, dans tout ça, je vais te dire ce qui me plaît encore le mieux : c'est que ça se soit passé le second soir, pas le premier. Le premier soir j'aurais pu mettre ça sur le compte de l'émotion, de l'ivresse. Mais, pense un peu : le second soir. Elle y

avait réfléchi. Elle avait eu le temps d'y penser. Bien gentiment, avec tout plein de détails. Tu ne trouves pas ça jouissif, toi ?

J'ai souri :

— Est-ce qu'elle faisait bien l'amour ?

— Écoute, vieux, je te l'ai dit, moi, dans le fond, ça me rase plutôt. Elle m'a demandé mon nom, en se quittant. Jusque-là on s'appelait André et Claude. Claude et André.

Je suis rentré avec un calme qui m'étonne toujours sur le moment – mais qui me paraît normal à distance. La fureur des sentiments n'est pas leur confusion. Au contraire, la sérénité s'installe d'elle-même, comme dans un moteur qui a trouvé son régime. Une machine montée de longue date, une passion préparée avec un soin parfait, trouve son aliment. La joie la remplit, tout baigne dans une lumière noire de scandale et de haine. C'est la postérité du malheur. Car si l'on a pris l'habitude de souffrir par quelqu'un, on ne peut plus s'en passer. Cette personne, hier adorée, ne compte plus que pour la part de malheur qu'elle peut vous apporter. Atteindre l'intolérable, accumuler l'horreur, ces grandes actions inondent le cœur. Devant Claude, il y a six mois, je jouais le jeu. Je réclamais la vérité, disant qu'il n'y a rien de plus affreux que d'imaginer et qu'on imaginait toujours plus que la réalité. Une fois que les fantômes auront deux jambes, que les arbres seront sur le sol et la nuit à sa place, alors l'exorcisme aura réussi. Je serai libre. Mais ce sont des paroles de malade qui cherche à satisfaire sa maladie, non pas à guérir. Guérir serait intolérable, ce serait oublier. Dans ma complicité avec les événements cruels que m'avouait Claude, je sentais monter en moi un pouvoir de destruction, de ravage, qui recouvrirait bientôt toute cette honte. Il n'y a pas de délices dans l'horreur – mais dans l'augmentation de l'horreur, il y a tout de même un progrès.

Claude parlait. À mesure qu'elle parlait, loin de dissiper les fantômes, elle les installait, elle leur donnait la force et le sang.

C'est que la réalité vous rend présent à elle-même. Elle n'accepte pas les mélanges des rêves, leur train confus, leurs zones denses ou fluides. Claude parlait et chaque fois un certain malheur avançait d'un pas, une certaine épée trouvait son fourreau. Curieuse démarche où tout ne s'amplifie qu'au carré, où un baiser qui vient après un autre paraît mille fois plus épouvantable et où la domination de la honte s'accomplit.

Maintenant, accoudé devant ma fenêtre, j'ai pu recenser les pièces maîtresses de la trahison. Le récit de Claude et celui d'André s'emboîtant ont laissé apparaître quelques doutes. Savoir si sa robe était verte et blanche – ou verte et jaune. Savoir s'il l'a laissée attendre sur la plage. Savoir...

Claude, sur le bras d'un fauteuil, un peu ivre, m'avait d'abord regardé en souriant. Elle était très fière d'avoir eu un amant, très fière et très dégoûtée. Puis, j'ai été maladroit, elle a compris et le cours naturel de ses aveux a été rompu. J'ai dû réparer cette maladresse, attendre, épier ses paroles, implorer des détails sous une forme déguisée.

Maintenant, je connaissais les personnages et jusqu'à leur ombre et leur avenir. J'étais là devant Claude étendue – et en même temps, je la voyais six mois plus tard, indifférente et douce, je voyais André se gonflant à ce souvenir, je voyais...

Plus tard, à la naissance du matin, je me suis inquiété de ne pas haïr André Fleuve. Pauvre élément du destin, un garçon dont on ne connaît que le prénom, quelqu'un parce qu'il fallait qu'il y eût quelqu'un. Alors je me suis évadé pour une minute du monde quotidien, les choses ont repris la pureté des drames classiques. Dans cette atmosphère décharnée tout est plus facile et l'on tue Fleuve. Cette mort est juste, elle est propre, elle satisfait les spectateurs qui prennent la vengeance pour un remède – pour une justice. Or, il n'y a pas de justice. On transformerait Fleuve en trappiste, on se vengerait déjà mieux. On en ferait un père affectueux, on tuerait son fils, on mettrait sa fille dans les bordels en s'arrangeant pour qu'elle y prenne plaisir – ce serait

bien. Mais de ce mieux et de ce bien ne peuvent naître que le repos, comme il arrive toujours après une épreuve de longue patience. Or, il n'y avait place en moi ni pour le repos, ni pour la patience : ni même pour la vengeance. Puisqu'on ne peut rien changer, les sourires éternellement à leur place – là où ils étaient – les paroles fixées dans les mémoires – il n'y avait plus qu'à se faire le chevalier de ce malheur.

Un instant, j'ai pensé à entraîner Claude définitivement dans le monde qu'elle avait choisi un soir du mois d'août 45. J'en aurais fait une femme facile. L'accablant de moqueries, l'étourdissant par ma gaîté, je l'aurais séduite pour le compte des autres. J'aurais été leur avocat. Alors, au bout de dix ans, ces baisers donnés un soir à n'importe qui n'auraient plus rien signifié. Claude serait installée dans toutes les mémoires comme l'exemple d'une personne facile. Rien n'aurait étonné, rien n'aurait choqué. Cette façon de penser est normale. Nous savons que les êtres varient, qu'ils ne sont pas fixés dans leur réalité pour l'éternité. Mais nous ne pouvons nous satisfaire de cette image mobile et disputée. Nous exigeons d'eux une présence ferme, un caractère tranché. Ils n'ont pas le droit d'exister. Cependant, avec une lucidité suffisante, on peut prévoir pour ceux qu'on aime le mieux un état tout différent de celui qu'ils possèdent sur le moment. On sait alors qu'on ne les aimera plus et qu'on les abandonnera en toute sécurité, sans regrets. Car la nature humaine, même après des changements, des catastrophes, des retours, transporte son éternité avec elle. Claude en sainte Vierge est un personnage immuable, sans retouches – et intouchable. Dix ans plus tard, Claude en putain aurait la même perfection. Simplement, il faut comprendre qu'en changeant on se tue soi-même – mais les cadavres qu'on laisse derrière soi ne vous encombrent nullement. Claude avait tué son côté angélique, un soir – et cependant elle ne pouvait s'avouer cette mort. Elle avait un rien de dégoût. Elle n'avait pas pris d'autre amant. Elle retrouvait souvent le ton de notre complicité. Pour toutes ces raisons, pour cette confusion, cette ambiguïté, le scandale régnait en elle – mais j'étais seul à le voir. Je

ne pouvais que détester ces mélanges. Chacun emmène derrière lui son portrait idéal où il se montre dans une attitude symbolique, la main disposée de telle façon, les cheveux de telle autre. Les couleurs, les draperies, le peintre, tout correspond aux moindres gestes du modèle et les résume, les épanouit – les extasie. Mais c'est à tort qu'on appelle modèle le vivant. Le vivant n'est que le serviteur de son portrait qu'il orne et compose comme la statue d'un saint. Encore une fois, il est permis de changer de modèle. Mais il est bien connu que les peintres bâtards ne valent rien. Les meilleurs se fixent sur Greco, ou sur Toulouse-Lautrec : pas entre les deux.

Dans mes instants de détachement, j'étais habité par des pensées magnifiques. Je disais : « Claude ne m'a pas trahi, elle s'est trahie. » Mais ceux que nous aimons et qui se trahissent nous trahissent encore bien plus sûrement. Ils nous font penser que le monde est mal composé et qu'il change de sens pour un rien. Surtout, ils nous enferment en nous-mêmes. Nous avons l'impression d'avoir aimé dans le vide, de nous être prosternés au pied des idoles. La liberté des autres, c'est notre prison. Nous ne voyons d'eux qu'un envers sage et rassurant qui nous bouche la vue sur leurs paradis délicieux. Nous accumulons des trophées, des souvenirs exquis : ces signes achèvent de nous tromper, bientôt nous ne savons plus les dépasser. Claude devient une image d'Épinal en douze dessins : Elle m'empêche de me tuer. – Elle m'avoue qu'elle est malheureuse. – Elle sort avec moi. – Elle déteste les autres.

Soudain les couleurs naïves éclatent. Certains petits personnages effacés, qui garnissaient le coin des tableaux, envahissent la scène. De plus près, les yeux de l'héroïne sont bien tournés d'un côté, mais ils regardent de l'autre.

Cette circonstance enivrera tous les amateurs de nouveauté. Et j'ai adoré la nouveauté jusqu'au jour où je me suis aperçu qu'on ne peut l'aimer sans un corps d'esclave. Or, je déteste l'esclavage et la volupté que j'arrive à prendre dans les trahisons

ne doit pas être confondue avec la faiblesse. Simplement, j'adore la fin du monde. Les trahisons, le scandale, la lâcheté parfois, nous aident à penser que la fin du monde viendra. Tout cela va très bien ensemble. Les amoureux de la vie sont à genoux. Ils ont inventé le temps, le plaisir, les héritages et les traités de paix. Des personnages différents ont refusé cette méthode, ils voudraient bien ouvrir le temps comme on opère un blessé, se guérir du plaisir par le malheur ; ou le bonheur ; ou l'indifférence. Leur indolence est leur passion.

Sans doute étouffais-je de rage. Mais il y avait des moments perdus dans cette rage, pendant lesquels je songeais avec admiration comme le sort avait disposé toutes choses pour mon édification et mon martyre. Été 45, Bernard est en Indochine. Il fait cette guerre dégoûtante, on le mélange à la boue, on le promène dans un climat de tortures bien mal fait pour son caractère. Un jour on le tue : les balles dans le ventre saignent et concluent. Alors c'est beaucoup mieux, car Claude me trompe encore un peu plus à travers Bernard. C'est moi qui suis là-bas, qui marche sous le soleil et qui grelotte la nuit tandis qu'elle prend un amant. C'est moi qui reçois cette balle et qui fais cette agonie exemplaire dont on m'a parlé. Or, Claude n'a pas un sens moral si corrompu. Elle sait bien qu'elle est seule à compter et que les attitudes de son mari n'y changeront rien. Cependant elle ignore que je fais de Bernard un personnage vraiment sensible et vraiment souffrant, les yeux ouverts tout cet été... Je vais tout droit où j'ai les plus belles chances de malheur. Là où mon râle est le plus beau.

À la fin de notre séjour, notre oncle de Grandpré est venu passer deux jours avec nous. J'ai emmené cet adorateur du tennis assister à un match du tournoi France-Angleterre. Match amical qui ouvrait grandes les portes du désintéressement. Nous avons parlé avec cette affection haineuse qui caractérisait nos rapports.

— N’empêche, lui ai-je dit, je regrette maintenant mon passage à la Milice, elle va revenir lentement à la mode. Ce qui était dans mon esprit la plus facile des révoltes sera le comble de la prudence. Mon père n’en sera même plus emmerdé dans sa tombe, d’ici deux ans.

Mon oncle a fait un petit geste :

— Il est mort de chagrin quand il l’a su.

— N’exagérons pas : il est mort quand on l’a su et qu’il a vu que cela le gênerait pour passer général d’armée. Non, croyez-moi, on ne peut rien faire de stable. L’avenir remet tout en question. Si Robespierre s’était douté qu’il n’était en réalité qu’un petit bourgeois étriqué, un fonctionnaire de la révolution, il serait resté dans son coin.

— Vous savez, m’a-t-il dit, que je vous ai toujours approuvé au fond de mon cœur : c’est-à-dire platoniquement. Aujourd’hui je m’amuse beaucoup de ce qui vous arrive. Vous allez épouser une jeune fille très riche dont un oncle est cardinal et dont le père est député – mais trop bête pour tremper jamais dans un scandale épouvantable. De même pour le cardinal, trop peureux pour forniquer avec des enfants de chœur comme il en a sans doute envie. Rien à craindre par conséquent du côté honneur. Vous-même sortez de la première Armée française ; il me semble me rappeler qu’on vous a donné la croix de guerre. Vous êtes parfait. Depuis quelque temps vous portez des chapeaux à bord roulé. Des chapeaux bleu marine, si je ne me trompe pas. De sorte que vos aventures passées reviennent à leur place naturelle et retrouvent le nom qu’elles n’auraient jamais dû quitter : des fantaisies. Le soir où je vous entendrai parler du cours de la livre en réchauffant un verre de cognac entre vos mains, je me réjouirai intérieurement de cette victoire de l’ordre. Bien entendu, je vous blâmerai au fond de mon cœur romantique.

— Vous avez toujours raison, ai-je avoué, il faudrait mourir à vingt ans et perdre ses illusions de grande personne beaucoup

plus tôt – à seize ans, par exemple. On aurait quatre ans de liberté. Il n'y a pas de différence réelle entre quatre ans et quarante ans, c'est bien votre avis ?

— C'était absolument mon avis, il y a une quarantaine d'années.

— Patience, j'ai souri. Le scandale est rafraîchissant, je connais son véritable goût.

— J'ai remarqué chez votre fiancée une légère tendance à l'embonpoint.

— Eh bien, nous attendrons qu'elle atteigne soixante kilos pour agir. J'ai précisément un rendez-vous capital à Paris dont dépendront beaucoup de choses. Je crois que vous aurez encore l'occasion de m'approuver au fond de votre cœur.

— N'exagérons rien. Anne-Marie est une grande jeune fille, elle ne peut ressembler à un paquet de cure-dents. Combien pèse-t-elle ?

— Cinquante-neuf kilos, peut-être un peu plus.

J'ai éclaté de rire, car je n'y avais pas pensé auparavant. Après tout, elle m'avait été utile pour attirer Claude à Cannes. Cette mission remplie, elle ne m'intéressait plus. Pendant ces vacances, l'avais-je vue trente fois ? J'avais vu Claude tous les soirs.

Mon oncle se leva. Le ciel venait de crever comme un sac de cellophane. La pluie tombait en grosses gouttes. Les spectateurs se réfugièrent sous les galeries. La peau grisâtre des voûtes surmontait cette foule multicolore : ces petits Français calculaient âprement le prix de revient de chaque match, si la partie ne reprenait pas.

Je me suis dirigé vers la sortie. Je suis resté quelques minutes à contempler les grosses joues coléreuses du ciel, les pe-

louses mouillées derrière leurs arceaux. J'ai relevé mon col et j'ai respiré avec joie.

Pendant le voyage du retour à Paris, Claude n'a pas compris pourquoi je la regardais tellement. C'est que je découvrais sur son corps mille détails qui me semblaient nouveaux et vrais. Jusqu'ici Claude était pour moi l'apparence de Claude, apparence douce, trompeuse, vernissée. Maintenant je tombais sur des signes qui m'aidaient à fabriquer une personne neuve : sa peau piquée de petits trous, sa petite cicatrice sur le front, la forme juste de son menton... Alors j'étais devant elle comme un inconnu à qui elle se livrait sans le savoir. Car ce n'étaient plus Claude et François qui parlaient, dans une atmosphère ouatinée par des mois et des mois de temps passé ensemble, d'affection, de complicité : familiarité qui tuait la surprise. En réalité c'étaient une jeune femme et un garçon qui venaient de se rencontrer. Et le garçon la regardait à s'en faire éclater les yeux. Je ne fabriquais pas de rêves à ce sujet, je ne me transformais pas en aide-pharmacien niçois ou en littérateur de Neuilly-sur-Seine. Claude était vraiment neuve pour moi, neuve et décomposable, avec une voix qui pouvait désormais prononcer n'importe quelle parole et signer n'importe quelle lâcheté.

Je ne regrettais pas d'avoir laissé Fleuve en vie. Il ne fallait pas s'empêtrer de ce garçon jusqu'au dernier acte. Le laisser en vie c'était signifier clairement qu'il n'avait pas plus d'importance que le mauvais temps ou le hasard dans mon règlement de comptes.

Plus tard, sans doute ce type me tomberait-il entre les mains, car la vie m'a toujours gâté dans mes vengeances. Parfait. Elle me gâterait encore une fois. Les vengeances, oubliées depuis longtemps, aident à vieillir.

Ensuite, j'ai eu le droit de voir le visage de Claude. Claude est une sorte de femme ou plutôt une jeune fille qui a dû prendre un ou deux amants. Elle a les pommettes saillantes, les cheveux appliqués, un nez petit, à peine retroussé, fin comme le

sont certains coquillages. Son petit menton, ses lèvres minces, ses mains, ses pieds font penser à une infante d'Espagne. On peut aussi ne penser à rien et abandonner Claude à la perfection de Claude. Ses yeux ne sont plus là. Pourtant c'est eux que je distinguerai sur le quai de la gare, tout à l'heure, en marchant le long de mon train.

La plupart font de leur mémoire un usage doux et inopérant. Avec moi, ça va changer. Je ne laisserai plus cette histoire courir dans tous les sens. Désormais, avec application, avec génie si je peux, je vais me rappeler.

Car je n'ai plus d'inquiétude à son sujet. Elle est mieux où elle est. Claude est mieux morte.

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2015

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : ArnaudD, PatriceC, ChristineN, Coolmicro.